U d'/of OTTAWA
39003010461589

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/soireslittra00lill

Soirées Littéraires et Artistiques

* * *

PROPRIÉTÉ DES PÈRES OBLATS ÉGLISE ST. PIERRE MONTRÉAL

PETIT IN-4°. — 5e SÉRIE.

DON DE PÈRES OBLATS ÉGLISE ST. PIERRE MONTRÉAL

Soirées Littéraires

et Artistiques

* * * *

Société St-Augustin

Desclée, De Brouwer et Cie

LILLE — PARIS — LYON — MARSEILLE — BRUGES — BRUXELLES

PROPRIÉTÉ DES
PÈRES JÉSUITES
MAISON ST. PIERRE
Universitas
BIBLIOTHECA

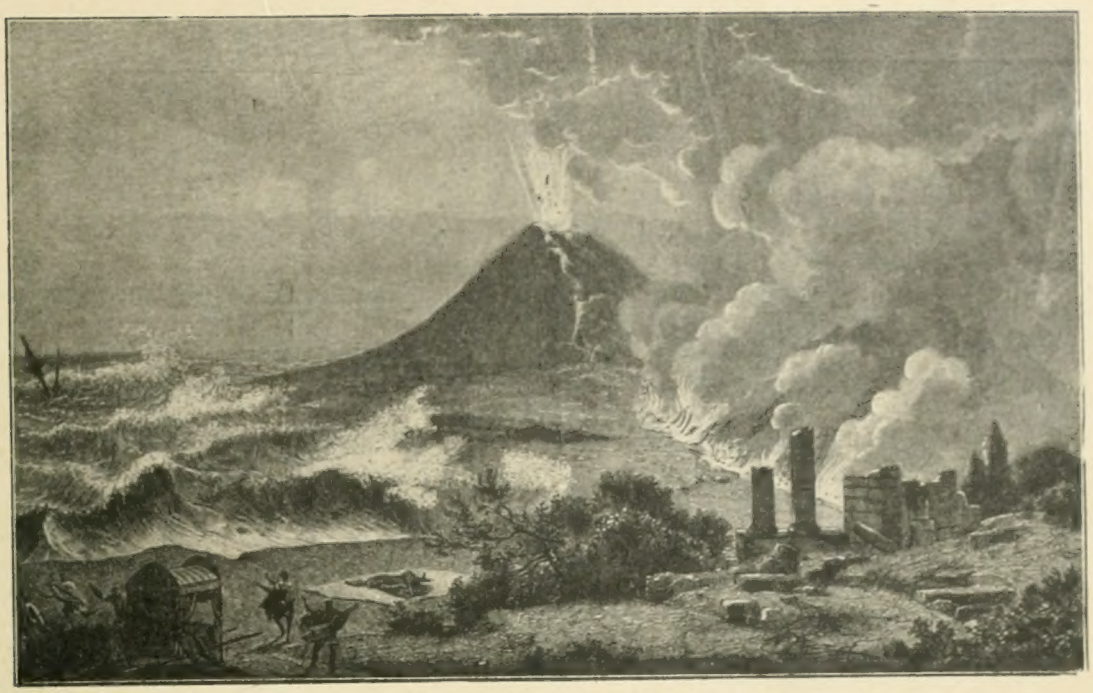
J. L. Bergevin. O.M.I.

COLLECTION
MORISSET LIBRARY | BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA | UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

NX
60
.S65
1911

Copyright by Desclée, De Brouwer and C°, 1911. — Belgium.



POMPÉI. — LA MORT DE PLINE L'ANCIEN

POMPÉI :

SON DERNIER JOUR

Pompéi, le Vésuve ! ils ont été si souvent décrits, si souvent reproduits par le dessin et la peinture, qu'en les voyant pour la première fois, on croit revoir une vieille connaissance. En renouveler la description est superflu.

Nous voudrions raconter tout uniment son dernier jour ; dire comment cette vie de fêtes et de plaisirs raffinés, qu'on menait à Pompéi, fut tout à coup interrompue par ce formidable point d'orgue que le Vésuve vint jeter au milieu des symphonies voluptueuses d'une société en décadence.

Toutefois, avant de mettre sous le regard du lecteur la catastrophe lamentable, il faut bien, comme contraste, dire, en deux mots, ce qu'était cette ville et les mœurs de ses habitants.

Et d'abord, quelle ravissante situation ! Près de Naples, l'antique Parthénope, qui lui envoyait ses visiteurs les plus illustres ; près du volcan, qui fertilisait ses campagnes avant de les détruire, Pompéi s'étalait, sur son rocher de la-

ves, jusqu'aux bords de la mer. Des terrasses de leurs maisons, les Pompéiens pouvaient contempler, à la fois, les champs féconds, une mer rayonnante, le golfe de Stabies, les rives de Sorrente, l'île de Caprée, le mont Pausilippe, Naples et le Vésuve. Florus prétend que ce

POMPÉI. — VUE A VOL D'OISEAU
(Restauration.)

n'était pas seulement le plus joli coin de l'Italie, mais du monde entier. Tite-Live assure que son port était magnifique.

Les plus célèbres personnages de Rome aimaient à y posséder une villa. L'empereur Claude y faisait de fréquents séjours, dans une campagne où il perdit Drusus. Cicéron y composa son traité *de Officiis*. Un jour César vint l'y visiter et fut reçu avec une magnificence coûteuse. Ce qui fit dire à Cicéron : « *una vice satis est*, une fois, c'est assez ». — Phèdre y composa ses *Fables ;* et Sénèque avoue y avoir passé sa jeunesse et les plus beaux jours de sa vie...

La ville de Pompéi, d'après son aspect, et suivant l'opinion générale, devait avoir une population de quarante mille âmes. Elle était embellie de nombreux monuments : huit temples, une basilique, des thermes, deux théâtres et un amphithéâtre, ou grand cirque.

Des remparts entouraient la cité, excepté du côté de la mer. C'était une double muraille, offrant un terreplein qui permettait à trois chars d'y passer de front. Ce devait être un charmant lieu de promenade, pour jouir des beaux sites et de l'air pur. Huit grandes portes donnaient accès dans la ville. Après avoir dépassé celle d'Herculanum, on rencontrait de superbes tombeaux, rangés sur les deux bords de la voie. Les tombeaux de Pompéi n'étaient pas comparables, sans doute, à ceux de la voie Appienne à Rome. Leur dimension est moins colossale ; ils se font admirer surtout par l'exquise élégance de leur décoration.

Les rues sont étroites, comme dans tous les pays chauds, mais bien pavées. Les trottoirs sont en asphalte ; la chaussée, en larges dalles, est bien entretenue pour l'écoulement des eaux ; elles conservent la trace des roues des chars, et notamment du lourd *plaustrum* que traînaient quatre bœufs. Des pierres saillantes, formant passerelle sur la voie, permettaient au pied délicat des Pompéiennes d'aller d'un trottoir à l'autre sans se salir.

Les belles fontaines étaient nombreuses. — Des décorations monumentales ornaient la ville. Ainsi dans un *Quadrivium*, carrefour, où se croisaient quatre rues principales, rues du Forum, de Mercure, des Thermes et de la Fortune, s'élevaient des arcs de triomphe revêtus de marbre, et couronnés de statues. Là, où règne aujourd'hui le silence des ruines, s'agitait jadis une foule bruyante,

comme toute population napolitaine : les cris les plus divers retentissaient dans les rues.

Les maisons antiques ne brillaient point en façade d'un luxe architectural : le luxe était réservé pour l'intérieur. Cel-

POMPEI. — LA VOIE DES TOMBEAUX

les de Pompéi étonnent par leur exiguité. Les citoyens riches et libres vivaient beaucoup plus au dehors que chez eux.

Entrons dans une de ces maisons, dans celle de Pansa. — A l'entrée principale se trouve le vestibule, gardé par un esclave, auquel est attachée au pied une longue chaîne, pour l'empêcher de sortir et d'aller faire des commérages chez les voisins. Un chien de garde était logé près du portier, *ostiarius*. Une superbe mosaïque de Pompéi, en effet, représente un gros chien prêt à s'élancer mais une chaîne le retient lui aussi. On lit au-dessous en beaux caractères : *cave canem*, prends garde au chien. Vient ensuite une pièce vaste et rectangulaire, entourée de colonnes : c'est l'*atrium*. Au milieu se trouve l'*impluvium*, bassin destiné à recueillir les eaux pluviales qui tombent du *compluvium*, ouverture pratiquée au plafond pour laisser écouler les eaux des terrasses. — C'est surtout dans la cour qui fait suite, nommée péristyle, que le luxe architectural se déploie. Sous des portiques ornés de peintures, soutenus par des colonnes de marbre, décorés de statues, entourés de va-

ses de fleurs, s'ouvrent les appartements du maître : les *cubicula*, ou chambres à

POMPÉI. — FONTAINE EN MOSAÏQUE

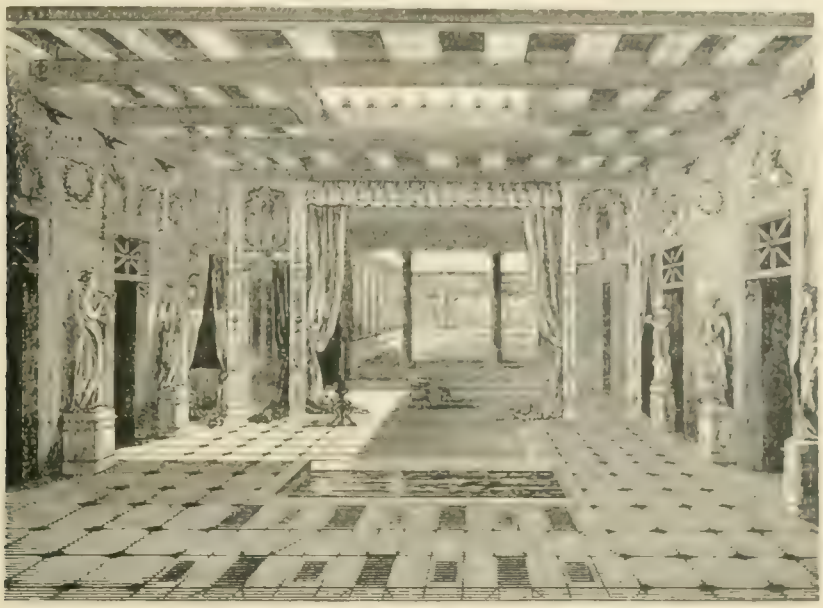
coucher, le *triclinium*, ou salle à manger. Au centre s'élève une fontaine d'une riche élégance. Cette fontaine distribue ses ondes dans divers bassins, qui la font déborder en jets d'eau étincelant au soleil. Un parterre de fleurs les plus rares et les plus odorantes forme le fond du tableau. — Faut-il décrire les lustres, les candélabres, les lampadaires, vases, objets divers, meubles de toutes espèces, qu'on exhume chaque jour ? Le crayon, mieux que la plume, peut donner une idée de leur rare élégance.

C'est dans ces maisons luxueuses que les riches matrones, assistées de nombreuses esclaves, font leur toilette, avant d'aller prendre place dans l'amphithéâtre. La matrone de Pompéi avait bien dégénéré de l'austère matrone romaine des anciens temps. Si elle avait tous les caprices de nos femmes à la mode, elle avait de plus le pouvoir de tyranniser les esclaves à son service, et de leur imposer toutes ses fantaisies. Pour ne parler que de l'*ancilla* chargée de sa coiffure, *ornatrix*, une boucle de cheveux mal posée était un crime. Et le fouet faisait justice de cette maladresse. Une épingle mal placée, l'*ornatrix* recevait un soufflet, était jetée à terre, foulée aux pieds. Qu'une malheureuse *ancilla* ne rendît pas sa maîtresse assez jolie, à son goût, le maître des esclaves, un noir éthiopien brutal, la saisissait, la maltraitait, puis la renvoyait toute meurtrie, en lui disant : « Va-t'en, justice est faite ». Juvénal, qui nous apprend ces atrocités, nous dit encore que, pour certaines matrones, le bruit du fouet était une musique plus douce que le chant des Syrènes... Si une jolie femme était dotée

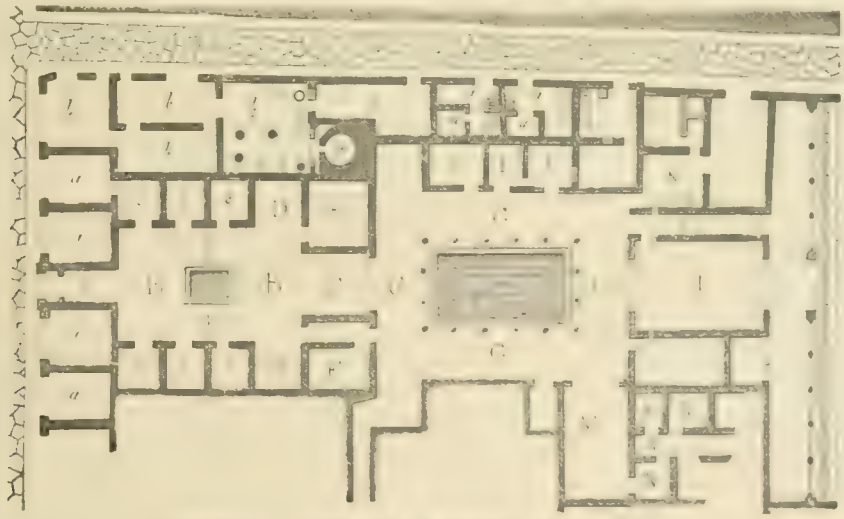
POMPÉI. — CAVE CANEM

d'une belle chevelure, on permettait à tout le monde d'entrer pendant qu'on la

coiffait. Les savons fins, les philocomes, les cosmétiques variés, ont été chantés par les poètes qui ont vanté la perfection de la parfumerie antique.



POMPÉI : ATRIUM DE LA MAISON DITE DE PANSA



POMPÉI. — PLAN DE LA MAISON *dite de Pansa*

Les bijoux étaient le grand luxe et le grand attrait de la Pompéienne. Ses préférences n'étaient pas pour les pierreries, mais pour les perles fines venues d'Orient. Ses colliers étaient d'un prix inestimable ; ses pendants d'oreilles ravissants : ses bracelets d'une exquise perfection.

On se rappelle Ovide reprochant aux femmes leurs folles dépenses, et leur disant : « Pourquoi cette fureur de porter sur soi tous ses revenus ? » Properce s'écriait aussi : « Voici la matrone qui s'avance vêtue de l'héritage de ses neveux ! » — En effet, ainsi parée, la matrone veut se faire voir et se faire admirer. Elle sort en ville dans une litière portée par des Cappadociens, aux robustes épaules : et, pour mieux attirer l'attention, des esclaves noirs marchent devant sa litière, en criant : « Place, faites place ! »

Le jour baisse ; la nuit convient aux plaisirs. Les lits sont dressés ; ce qui veut dire chez nous, le couvert est mis : c'est l'heure de la cène, le repas du soir, le grand dîner... Sénèque nous a laissé la description incroyable des excès de la gourmandise, *gula*, où, selon lui, s'engouffraient des fortunes considérables, chez ces romains dégénérés.

Avant d'entrer dans le *triclinium*, les convives ont soin de revêtir la robe du festin, *cænatoria vestis ;* cette robe était blanche ou d'une couleur gaie. A demi couchés sur de moelleux coussins, où ils appuyaient leurs coudes, ils trouvaient plus commode pour manger cette coutume orientale. L'éclat des lampadaires, la rosée des parfums tombant des plafonds, les symphonies amollissantes se joignaient au fumet capiteux des vins de Falerne, du Massique et de Cécube, pour flatter et exciter tous les sens. On ne saurait décrire le menu de ces soupers, dans cette molle Campanie, couverte de villas de plaisirs, rendez-vous de tous les fils de Rome déchue. Et les Pompéiens étaient les plus efféminés et les plus gourmets de cette race de jouisseurs ; les plus adonnés aux orgies païennes. Leur ville avait pour divinité tutélaire Vénus, et aussi Bacchus ; c'est tout dire... Aussi les propos légers et même obscènes étaient du goût et dans les habitudes des Pompéiens, dit Sénèque.

COUPES ET VASES DÉCOUVERTS A POMPÉI

Après que la coupe de l'amitié, où l'amphitryon a mêlé les feuilles de rose au nectar le plus doux, a fait le dernier tour, de voluptueuses mélodies se font entendre et les danseuses sont introduites. Les peintures de l'époque nous per-

mettent de juger de ces scènes, qui embellissaient les repas des Pompéiens.

VASES TROUVÉS A POMPÉI

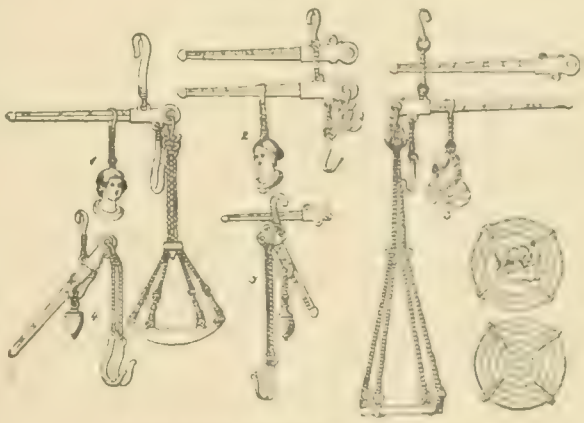
On voit au Musée de Naples la collection des fameuses danseuses de Pompéi, très bien conservée.

Pompéi n'était pas le pays où florissait le culte du foyer domestique. La vie du citoyen libre, avons-nous dit, se passait presque toute hors de chez lui, au Forum, aux Thermes, à l'Amphithéâtre.

Le Forum pompéien conserve encore les restes des monuments qui attestent son ancienne importance. C'est là que tout vrai Pompéien passait une grande partie du jour, et où il recueillait les nouvelles du moment. De là, poussant jusqu'au rivage de la mer, il regardait les flots et cherchait, à l'horizon, s'il n'apercevait pas quelque blanche voile, quelque vaisseau chargé de blé venant d'Egypte. — Près du Forum se trouvaient les temples des divinités qui réunissaient le plus d'adorateurs dans cette ville de plaisir et d'argent, ceux de Mercure, de la Fortune. Mais le plus ancien et le plus vaste était consacré à la déesse tutélaire de Pompéi : *Venus physica pompeiana*... Jetons un voile sur les tristes orgies des fêtes où Bacchus et Vénus s'associaient à la divinité venue d'Egypte, *Isis*. Le mot orgie, *orgia*, qui signifiait primitivement les sacrifices offerts aux dieux, finit par prendre un autre sens...

Mais le culte des dieux était loin d'absorber l'occupation des Pompéiens : le plaisir passait avant tout. Or, un plaisir que Rome sensuelle et, à son imitation, Pompéi, porta jusqu'à un raffinement que nous avons peine à concevoir, c'est le plaisir du bain public et journalier.

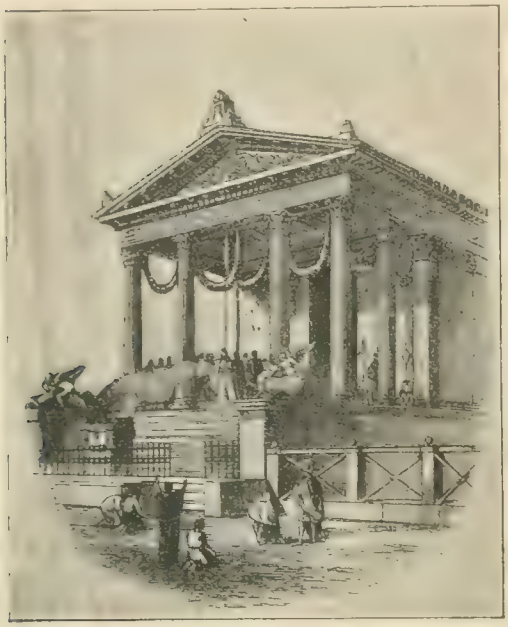
Les thermes, chez les anciens, avaient, sans doute, leur utilité hygiénique, sous un ciel brûlant, dans un temps où la rareté du beau linge et des bonnes chaussures rendait encore la propreté plus nécessaire. Mais les Romains avaient fait de leurs thermes de somptueux palais, décorés avec magnificence. C'était là qu'ils passaient le temps à écouter les nouvelles futiles, à nouer des intrigues, à goûter les douceurs du *far niente ;* et, tout en soignant leur santé, à l'épuiser par tous les raffinements des voluptés des sens excités par les jouissances les plus variées.



BALANCES TROUVÉES A POMPÉI

Visitons les thermes de Pompéi. Une vaste salle, ce que nous nommons

aujourd'hui *un hall*, à plafond d'azur parsemé d'étoiles d'or, nous conduit de l'atrium au vestiaire. Cette pièce circulaire, éclairée par le haut, était destinée au bain froid ; c'est le *frigidarium*. A côté est la salle chaude, ou *caldarium ;* puis la salle du bain à vapeur, *sudarium*.



POMPÉI. — LE TEMPLE DE LA FORTUNE
(Restauration.)

Enfin le *tepidarium*, pour ménager la transition entre une chaleur vive, et la fraîcheur du dehors. Tout est décoré de colonnes ; les murailles sont enduites de stuc sur lequel se développent de superbes peintures. Il suffit de regarder celle dite *jeu des osselets*, pour se convaincre que l'art était à son apogée. Quelle pureté, et quelle fermeté dans la ligne et le dessin ! quelle beauté dans le galbe des figures ! comme la noblesse et la distinction de l'attitude et de la pose sont bien indiquées !

Rien ne laisse à désirer pour le service. Dans le *spoliarium*, où les baigneurs se déshabillent, des *capsarii* enferment les vêtements dans la *capsa*. Après avoir excité la sudation par les étuves à vapeur, ils se livraient aux masseurs, *tractatores*, aux esclaves onctuaires qui les frottaient de parfums. Les bains devaient plaire singulièrement aux Pompéiens, puisqu'ils en prenaient jusqu'à sept dans la même journée, ainsi que Pline nous le rapporte. Ils y trouvaient encore toutes les distractions, celles même de l'esprit, en écoutant les vers des poètes. Dans ces temps de toutes les élégances, malheur à qui parlait mal la langue de Cicéron et de Virgile. Pétrone raconte qu'un nommé Eumolpium ayant voulu lire de la mauvaise poésie, fut obligé de fuir rapidement, pour esquiver les coups que le peuple voulait lui donner pour récompense.

Avec les bains, les Pompéiens adoraient les spectacles. Les scènes sanglantes de l'amphithéâtre surtout faisaient les délices du peuple. Celui de Pompéi contenait vingt mille spectateurs. Le Colisée de Rome en contenait plus de cent mille. Dans cette enceinte sinistre tout le peuple assistait aux combats des bêtes, qui s'entredévoraient ; aux luttes sanglantes des gladiateurs, qui s'entretuaient pour le plaisir de cette vile multitude avide de sang...

Qui ne connaît le salut des gladiateurs passant sous la loge impériale : *Cesar, morituri te salutant !..* Hélas ! parmi les victimes, condamnées à périr, il y avait aussi les chrétiens ! *Christiani ad leones !* criaient ces païens, dans leur fureur délirante contre les disciples du Christ. Tandis qu'un peuple, sans pitié, aimait à se repaître des hurlements des fauves cruellement blessés, et des gémissements des victimes humaines dévorées par les tigres, les fidèles du Christ, sans rechercher la mort et sans la craindre, bravaient tous les supplices plutôt que de renier leur foi. Ils s'avançaient, les yeux au ciel, et tombaient en murmurant une prière pour leurs bourreaux. Les martyrs, dont les membres palpitants ensan-

glantèrent l'arène, pour la réjouissance de ce peuple qui saluait leur agonie par les plus odieuses injures, ces martyrs, héros et champions de la foi chrétienne, sont aujourd'hui entourés de la vénération et de l'admiration du monde...

Or, c'était pendant que cette foule insensée des Pompéiens assistait à ce divertissement atroce des jeux du cirque, que le Vésuve fit entendre les sourds grondements précurseurs de la catastrophe finale. On peut le dire, c'est en tenant la coupe de tous les plaisirs que Pompéi, cette ville voluptueuse et coupable, fut engloutie sous les torrents de feu vomis par le volcan, instrument de la vindicte divine.

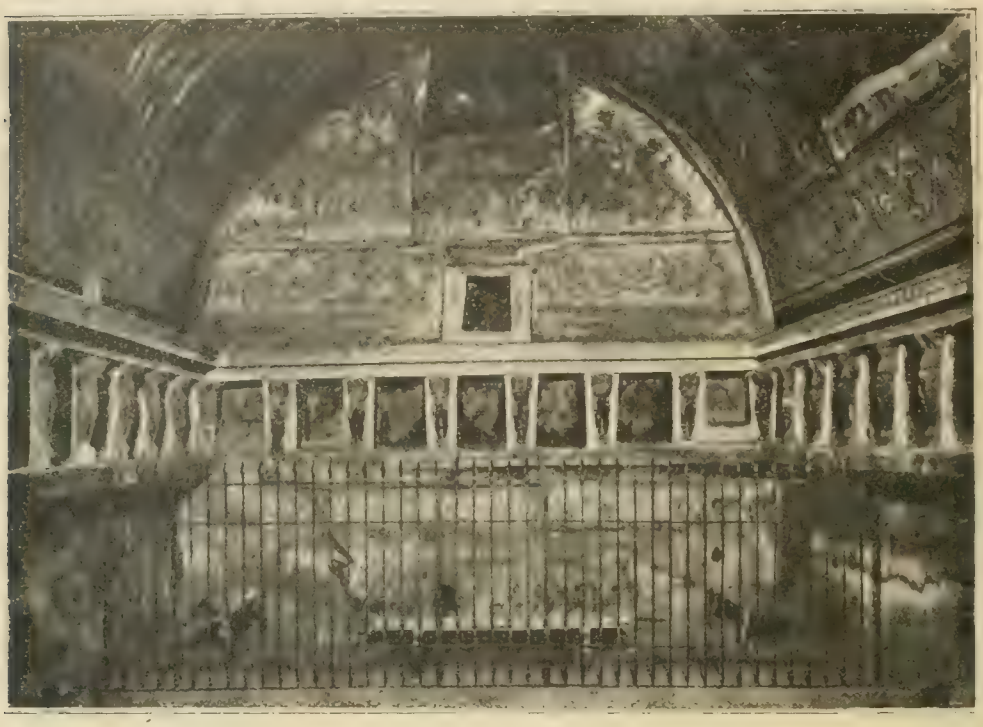
POMPÉI. — VUE ACTUELLE DES RUINES

Le dernier jour. — On sait le jour de la grande explosion du Vésuve et de la disparition de Pompéi. C'était le 23 novembre 79. Bonnucci va même jusqu'à préciser l'heure : « *C'était*, dit-il, *environ une heure après-midi...* » — Plusieurs auteurs racontent qu'au moment de ce terrible et tragique événement, le peuple était pressé sur les gradins de l'amphithéâtre, jouissant du plaisir barbare de voir périr des victimes humaines, peut-être des chrétiens. Cette opinion, qui pourrait prêter à de belles considérations morales, s'appuie sur l'autorité de Dion Cassius. Les modernistes souriraient de pitié si nous nous permettions de les développer...

Les auteurs modernes, mieux renseignés, peut-être, sur les détails de ce fait ancien par ce que révèle l'exhumation de la ville, disent que Pompéi ne périt pas de mort subite, sous un torrent de feu échappé tout à coup du Vésuve. Le volcan ne fit pas éclater sa colère sans

l'avoir annoncée par des mugissements précurseurs. Une pluie de cendres et de *lapilli* (petite pierre ponce) tomba d'abord et couvrit, par ondes successives, la contrée toute entière. Les Pompéiens, en grand nombre, eurent le temps de prendre la fuite. Les uns, éperdus, hors d'eux-mêmes, erraient au hasard ; les autres luttaient contre le danger, et tentaient de s'ouvrir un passage à travers les cendres et les laves amoncelées. D'autres, plus avides et plus attachés à leurs richesses, s'acharnaient, avant de quitter leurs demeures, d'en retirer l'or et les objets précieux. Plusieurs perdirent la vie en voulant conserver la cassette, ou l'écrin. Le volcan n'attendait pas, et ne donnait pas le temps de déménager ; il saisissait ce qu'on voulait dérober à sa fureur.

Dans ces affreux moments, les uns crurent que le monde touchait à sa dernière heure, et périrent saisis d'épouvante. D'autres, au contraire, eurent l'espoir que cette tempête de cendres serait courte et passagère, comme la grêle qui dévaste les champs. Ils cherchèrent un refuge sur les hautes terrasses, ou se réfugièrent dans les tombeaux, et dans les caves souterraines. Qui n'a ouï parler de la cave de Diomède ? Là, au milieu d'immenses amphores vinaires, on a découvert les restes de dix-sept personnes. Une jeune fille était tombée mourante sur la cendre, où se moulèrent les formes du corps le plus gracieux. La cendre durcie, conservant cette empreinte, est une des curiosités du musée de Naples.

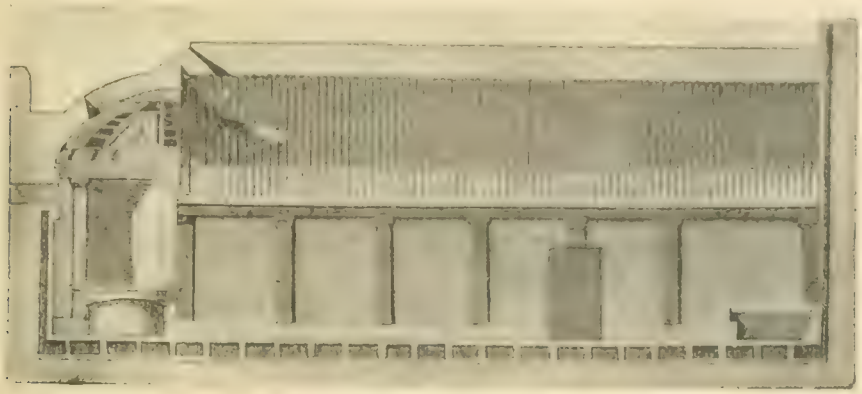


POMPÉI. — TEPIDARIUM DES THERMES DU FORUM

Voilà ce que disent les modernes, d'après les découvertes faites dans les fouilles de Pompéi.

Mais écoutons un témoin de la catastrophe, qui nous renseignera mieux que personne. C'est Pline le jeune, racontant la mort tragique de son oncle et la ruine de Pompéi. Il écrit deux lettres à Tacite, lui demandant les circonstances de ce fait. Nous résumons le récit lamentable contenu dans ces deux épîtres.

Pline l'ancien commandait la flotte, en ce moment, dans le port de Misène ; son neveu était avec lui et servait sous ses ordres. De ce lieu, situé au nord de la baie de Naples, en face du Vésuve, Pline vit comme une nuée épaisse qui semblait sortir du volcan... « Ce phénomène surprit mon oncle ; et dans son zèle pour la science, il voulut l'examiner de plus près... » Appelé d'ailleurs par des amis, effrayés par l'imminence du danger, Pline monta sur une trirème, et la main au gouvernail, il se hâta vers ces lieux, d'où tout le monde fuyait. Favorisé par un bon vent, il aborda à Stabies... « Cependant, de plusieurs endroits du Vésuve on voyait briller de larges flammes et un vaste embrasement, dont les ténèbres augmentaient l'éclat... » Pour calmer la frayeur de son hôte Pomponianus, « mon oncle lui disait que c'étaient les maisons de campagne, abandonnées par les paysans effrayés... ensuite il se livra au repos, et dormit d'un profond sommeil. Cependant la cour, par où on entrait dans son appartement, commençait à s'encombrer tellement de cendres et de pierres, que s'il y fût resté plus longtemps, il lui eût été impossible de sortir... « On l'éveille. Il sort et décide que, malgré les plus effroyables tremblements de terre, il faut sortir de ces périls... Ils attachent donc avec des toiles des oreillers sur leur tête ; c'était une sorte d'abri contre les pierres qui tombaient... » On voulut s'approcher du rivage pour examiner si la mer permettait quelque tentative de sauvetage. Mais on la trouva démontée et impossible à tenir les trirèmes... « Mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau froide et en but deux fois. Bientôt les flammes et une odeur de soufre, qui en annonçait l'approche, mirent tout le monde en fuite, et forcèrent mon oncle à se lever. Appuyé sur deux esclaves, il essaya d'avancer, et au même instant il tomba mort... »



POMPÉI. — COUPE DU CALDARIUM DES THERMES DU FORUM

Pline le jeune raconte à Tacite, dans une seconde lettre, ses impressions personnelles.

« ...Nous prenons enfin le parti de quitter cette ville (Stabies). Le peuple épouvanté s'enfuit avec nous ; une foule

immense nous suit, nous presse, nous pousse. Dès que nous sommes sortis de la ville, nous nous arrêtons ; et là, nouveaux phénomènes, nouvelles frayeurs... La mer semblait refoulée sur elle-même, et comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le rivage est agrandi. De l'autre côté, une nuée noire et horrible, complète... On entendait de tous côtés des gémissements, des plaintes, des cris. On se persuadait que c'était la dernière nuit, l'éternelle nuit, qui devait ensevelir le monde... La pluie de cendres recommença plus forte et plus épaisse. Nous nous levions de temps en temps (ils étaient en litière), pour secouer cette masse, qui nous eût étouffés sous son

POMPÉI. — LES HABITANTS FUYANT LE CIRQUE AU JOUR DE LA CATASTROPHE.

déchirée par des tourbillons de feu, laissait échapper de ses flancs entr'ouverts de larges traînées de flammes, semblables à d'énormes éclairs... La nue s'abaisse sur la terre et couvre les flots. La cendre tombait sur nous. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suit, en se répandant sur la terre comme un torrent. Les ténèbres s'épaississaient encore. Ce n'était pas seulement une nuit sombre et chargée de nuages, mais l'obscurité poids... — Je puis me vanter qu'il ne m'échappa ni une plainte, ni une parole qui annonçât la faiblesse ; mais j'étais soutenu par cette pensée déplorable et consolante à la fois, que tout l'univers périssait avec moi... » — Quelle consolation païenne ! L'univers ne devait pas périr encore ; mais en ce moment périssaient trois villes, Pompéi, Stabies et Herculanum.

Il est aujourd'hui certain que Pompéi

ne fut pas consumée sous un torrent de feu ; mais elle fut ensevelie sous un torrent de cendres, provenant de tout un pan du cratère du Vésuve qui s'effondra du côté de la ville. Ce que Pline vient de nous rapporter, confirme cette assertion, loin de la combattre. On voit très bien encore le cratère primitif, ce qu'on nomme la *Somma*, vaste cuve de cendres refroidies, à qui il manque un côté, le côté qui regarde Pompéi. Un cône nouveau, formé des scories vomies par le Vésuve, constitue la cheminée du volcan contemporain. Car ce même Vésuve, cause de la grande catastrophe de 79, est toujours en activité. Par des éruptions périodiques, il ravage la contrée, quoique d'une manière moins effrayante et moins désastreuse. — Et malgré ce terrible et incommode voisin, les habitants de cette belle région ne cessent de la cultiver. Elle est si fertile, et si agréable à habiter !

Lorsque nous visitions Pompéi, en 1879, dix-huit siècles après l'effroyable cataclysme, on faisait la moisson : c'était à la fin d'avril. On devait recueillir une seconde récolte en octobre... La terre, produisant sans grands efforts de travail, le peuple ne peut pas quitter cette riche contrée ; il s'acharne à réparer ce que le volcan détruit. Le pays est très peuplé. Le sol est si fécond, le ciel si bleu, la mer si calme, le climat si doux ! Cette baie de Naples est si enchanteresse !... Qui ne connaît le dicton : *Vedere Napoli poi mori*, voir Naples et mourir !

Nous avons vu Naples, avec tous ses enchantements, et nous ne sommes pas morts... Mais Pompéi est bien une ville morte. Tout le reste a reverdi, autour d'elle ; tout est encore bien vivant : le ciel est aussi bleu, le soleil aussi radieux, le climat aussi doux ; Naples et ses environs sont toujours aussi ravissants. Mais Pompéi, qu'on fouille en tous sens et dont on exhume des richesses artistiques qui rappellent la vie antique avec ses élégances et ses voluptés, Pompéi est toujours démantelée ; depuis dix-huit siècles, c'est une ville morte, *civitatis cadaver*...

ALBERT OSSELET.

POMPÉIENNES JOUANT AU JEU D'OSSELETS

AUBE DE NOËL

A ma table branlante, aux combles du kasteel,
Sous le vieux toit qui va penchant vers la grand'rue,
Seul dans l'ombre, j'attends que l'aube de Noël,
A ma lucarne, en fils d'argent, soit apparue.

Les boers *du Néderland, sous le jour incertain,*
Calmes de leur vie humble et gais de la nuit fraîche,
Vont fêter leur minuit... sur le petit matin,
Vers l'heure où les bergers arrivaient à la Crèche.

C'est l'usage naïf d'antan : un villageois
— Vieux sonneur, paysan, veilleur de nuit, que sais-je —
En passant vient heurter d'un fort maillet de bois
Les larges volets pleins, ourlés d'un fil de neige.

Agreste et franc moyen, bon aux rudes sommeils !
Pan ! les enfants de chœur, qui rêvent de kermesse !
Pan ! le vieux sacristain ! Pan ! les chantres vermeils !
Pan ! M. le bourgmestre ! A la messe ! A la messe !

Et tandis que décroît le fracas du maillet,
Rythmant son appel fruste à chaque maison close,
Un bruit de vie emplit l'ombre où tout sommeillait,
Dans ces brillants chalets, vernis à la chaux rose.

Puis, c'est un grand lâcher d'écoliers turbulents...
On sonne... Et le clic-clac des rustiques galoches
Met, par toute la rue et par les sentiers blancs,
La chanson des sabots dans la rumeur des cloches ..

Et maintenant, pensif, obscur, ce paysan
S'est mêlé dans la foule aux abords de l'église,
Et nul ne lui dira qu'il fut l'humble artisan
Par qui Dieu, ce matin, a fait une œuvre exquise.

Pâle enfant des marais, écoute... écoute-moi !
Tandis que tu frappais au seuil des métairies,
L'Ange du Néderland planait autour de toi,
Comme la brume blanche au fil de tes prairies.

C'est que ton marteau lourd, en heurtant ces volets,
Faisait surgir de l'ombre un peuple de fidèles,
Ainsi qu'en effleurant un nid plein d'oiselets,
On fait jaillir des vols confus dans des bruits d'ailes.

Heureuses les maisons qui, sous l'auvent de bois,
Ouvrent à pleins battants leurs portes verrouillées,
Quand ton joyeux toc-toc ébranle les vieux toits
Où le givre a brodé ses blanches quenouillées !

❀

Ah ! combien de manoirs, jadis, en Pays-Bas,
Répondaient à l'appel des cloches catholiques !
Et combien, aujourd'hui, combien n'ouvriront pas
A ces chansons d'airain leurs seuils mélancoliques !

❀

Pourtant, espère et va ! — Va ton obscur chemin,
Courbé sur ton sol pauvre et vers tes troupeaux maigres,
Ignorant, dans l'espoir d'un sobre lendemain,
Les orgueils vains, les rêves fous, les plaintes aigres !

❀

Et peut-être — qui sait ! — Dieu, par amour pour toi,
Devant bien des regards fera tomber les voiles.
Et quand tu t'en iras, pauvre quêteur de foi,
Heurtant aux volets clos, sous les froides étoiles,

❀

Tu verras, par une aube exquise de Noël,
Comme une vision de ta douce Hollande,
En souriant, au bruit de ton fruste martel,
Ta jeune Reine ouvrir sa porte toute grande...

Pierre LHANDE, S. J.

Fig. 1. — SOLDATS CHINOIS A L'EXERCICE

L'ARMÉE CHINOISE

DEPUIS quelques années les journaux et les revues ont à l'envi annoncé sous les titres les plus divers le réveil de la Chine ; pour les uns le péril jaune est imminent, pour d'autres les essais de rajeunissement du vieil empire doivent infailliblement échouer contre les usages et les routines millénaires, qui constituent la partie fondamentale des mœurs chinoises. Ce qu'il y a d'assuré, c'est une indéniable tentative de la part des autorités pour qu'au point de vue international leur pays tienne un rang digne de son importance. Cet ordre de préoccupations résulte de plusieurs causes : le voisinage et l'exemple des Japonais ne comptent pas parmi les moindres ; on y peut ajouter les revers éprouvés pendant la guerre de 1895 et les exigences croissantes des puissances européennes.

Le Goliath asiatique s'est avisé que le droit ne commandait le respect qu'autant qu'il s'alliait à la force. Des mesures ont donc été prises pour doter l'armée d'une organisation régulière [1]. A vrai dire, elle en avait besoin, car la sienne, toute remaniée qu'elle ait été à diverses reprises, datait de 1644. L'unité surtout y faisait défaut ; ses éléments étaient répartis en trois groupes.

Le premier groupe, composé de 50.000 hommes de troupes sédentaires et de 150.000 hommes de troupes actives, représente l'armée dynastique des « huit bannières » (Pa-tsi) ; c'est l'ancienne armée des conquérants mandchous. Elle tient garnison dans les grandes villes de province où elle forme de véritables colonies militaires : on la rencontre aussi cantonnée à Péking ou aux environs de la capitale. L'armement en est d'une variété inattendue et peu rassurante : les arcs y voisinent avec les hallebardes et

1. Les illustrations et une grande partie des documents de cette étude ont été empruntés à *Chine, Ceylan, Madagascar*, bulletin trimestriel des missionnaires français de la Compagnie de Jésus. Collège Notre-Dame, Mouscron (Belgique). (N^os de juin 1905, décembre 1906 et mars 1907 ; lettres de Mgr Maquet, vicaire apostolique, des PP. Leurent, Becker et Bataille.)

les fusils à mèche avec les lances. En dehors des troupes de campagne, qui sont les seules exercées, cet ensemble est d'une valeur militaire à tout le moins problématique.

Le second groupe comprend l'ancienne armée des Chinois, réorganisée sous forme de milices ou garde territoriale et constituée séparément pour chaque province. Elle a pour mission spéciale de surveiller les rives des grands fleuves et du Grand Canal, principale voie commerciale de l'empire. « Cette armée, écrit M. Gaston Rouvier, est dite de « l'étendard vert » (Lou-Ying), son drapeau étant vert bordé de rouge avec le dragon brodé sur le fond. Une partie de ces troupes constituées lors de la révolte des Taïpings (1851-1864) est l'unique portion plus ou moins exercée à l'européenne ; ce sont les « braves » ou les « exercés », auxquels il faut joindre les 350.000 hommes de troupe d'instruction du Pétchéli, établis depuis 1870 dans les environs de Tien-tsin, bien armés et munis de canons Krupp. Les soldats de « l'étendard vert », répartis en vingt corps, « compteraient 650.000 hommes. »

Enfin on attribue 117.800 hommes aux milices mongoles et 64.000 hommes aux milices thibétaines.

De la sorte cette nation d'à peu près 430 millions d'habitants aurait sur le pied de paix ou de guerre une armée de près d'un million et demi d'hommes. En dépit de leur apparente régularité ces cadres correspondaient à peu de chose dans l'ordre des réalités. L'armée fantôme l'eût caractérisée assez exactement.

L'année 1901 a vu s'ouvrir pour l'armée chinoise l'ère des réformes fondamentales ; à Li-Hong-Tchang, qui précisément mourut au cours de cette année-là, en fut confiée l'exécution ; il en jeta toutefois les bases.

« Son plan, remarque le lieutenant-colonel Le Marchand, consista à prendre les meilleurs éléments des deux sortes de troupes alors existantes — celle des « huit bannières » et celle de « l'étendard vert » — afin d'en constituer deux armées : l'une dite du Pé-Yang, dans la province du Pétchéli, l'autre dite du Hou-pé, dans la province de ce nom, sur le cours du Yang-tsé-kiang. Ces deux armées ont formé le noyau des forces militaires actuelles de l'empire chinois, dont, après la mort de Li-Hong-Tchang, l'organisation fut continuée par Yuen-Cheu-Kaï, vice-roi du Tché-li. Celui-ci établit tout un plan de réorganisation des forces de l'empire et fixa d'abord nettement les règles du recrutement, c'est-à-dire l'âge et les aptitudes physiques à exiger des hommes enrôlés comme soldats. L'entrée au service doit avoir lieu entre vingt et vingt-cinq ans ; l'homme de recrue sert trois ans sous les drapeaux, passe trois autres années dans la réserve et enfin trois dernières années dans la territoriale. » Il est en outre astreint à une période annuelle d'exercices qui dure un mois.

Ces troupes sont renfermées, soit par bataillons de 500 hommes, soit par escadrons de cavalerie de 200 à 250 hommes ou par groupes d'artillerie de 300 à 400 hommes, dans des camps spéciaux où habitent avec elles leurs officiers ; mais leurs femmes n'y sont point admises. Ces camps ont la forme d'un quadrilatère entouré de murs.

Ces officiers ont été hiérarchisés en trois classes qui correspondent à nos officiers généraux, supérieurs et subalternes. Une correspondance de Péking à la « Gazette de Cologne » parle ainsi des progrès réalisés dans le recrutement du corps d'officiers. Vingt-et-une écoles de cadets ont été créées et les conditions d'admission imposées aux candidats sont assez sérieuses pour qu'un tiers ou un quart seulement d'entre eux réussisse à

Fig. 3. — ARTILLEURS CHINOIS ET INSTRUCTEUR EUROPÉEN

être admis. L'enseignement des langues étrangères est loin d'être négligé dans ces écoles ; dès la première année, cinq heures par semaine sont consacrées à l'étude de l'allemand, du français, du japonais ou du russe. Le journal se félicite de la place occupée par la langue allemande. Prenant comme exemple l'école des cadets de Péking, il constate que cent vingt-huit élèves y suivent les cours d'allemand, alors que cent vingt-trois seulement sont inscrits au cours de français, cent treize au cours de japonais et trente au cours de russe ; ce dernier est d'ailleurs de fondation récente.

Yuen-Cheu-Kaï avait établi à Pao-ting-fou une académie militaire où devait être perfectionnée l'instruction des officiers ; le professorat y était exercé par des Japonais ; à son tour Péking a été doté d'une institution du même genre, d'où doit être tiré le personnel de l'état-major ; dans la même ville, la noblesse peut suivre les cours de l'école spéciale de stratégie et de tactique, dont Tokio a fourni le modèle. A Tien-tsin, des médecins français dirigent une école militaire de santé. Qu'on sache qu'à l'instar encore du Japon il existe des écoles préparatoires de district, une école centrale pour l'artillerie, le génie et la musique militaire.

Qu'on nie après cela, si on l'ose, les efforts de la Chine pour abandonner définitivement son ornière plusieurs fois séculaire !

Une visite dans l'arsenal de Tee-tcheou à la suite du P. Philippe Leurent ne fera qu'accentuer cette impression. En aval de Kou-tcheng sur le Canal Impérial, se trouve Tee-tcheou, préfecture de la province du Chan-tong, située dans une sorte de boucle que forme le territoire du Chan-tong dans la province du Tché-li. C'est une vaste place forte, entourée de remparts circulaires en briques. Elle a une population d'environ 50.000 âmes, chiffre considérable au nord de la Chine : son commerce est très important. Elle n'est qu'à trois ou quatre jours de barque de Tien-tsin ; en été, il y a un petit service de bateaux à vapeur entre les deux villes.

Aux portes de Tee-tcheou, sur la rive du Canal, s'élève l'arsenal impérial de la province du Tché-li ; cet arsenal se trouvait autrefois à Tien-tsin, mais les Européens s'en sont emparés lors de la guerre des Boxeurs ; les Russes emportèrent ce qu'il y avait de meilleur à Port-Arthur et à Vladivostock ; en 1904, le détachement français de Tien-tsin transforma en caserne les vastes bâtiments de l'arsenal. Yuan-Cheu-Kaï, vice-roi du Tché-li, obtint de l'empereur des subsides pour le rétablissement de l'arsenal et d'importantes constructions furent commencées en 1903 ; bien qu'inachevées encore l'année suivante, elles offraient déjà par leur aspect tout à l'européenne un curieux contraste avec les masures de terre des Chinois. A voir le panache de fumée de ses dix hautes cheminées, à entendre le sifflet strident qui appelle les ouvriers au travail, on se croirait transporté dans un pays industriel d'Europe.

A l'entrée de l'arsenal se dresse une tour massive percée d'une grande porte ; une dizaine de soldats chinois y montent la garde. On pénètre alors dans une cour spacieuse ayant à droite et à gauche la maison du directeur et du sous-directeur avec quelques pavillons séparés. Après avoir passé sous une seconde porte encore gardée par des soldats, on pénètre dans l'arsenal proprement dit, immense propriété sise le long du canal et pouvant s'étendre sur trente ou quarante hectares de superficie. Sur ce terrain, ont été élevés des bâtiments séparés, tous en rez-de-chaussée, couverts de tôle et éclairés à l'électricité ; c'est là qu'on procède à la fonte du fer ou du cuivre, à la forge, à l'ajustage, au mo-

delage, à la fabrication de la poudre et des cartouches. Les machines à fabriquer les cartouches ont été fournies par la maison Loewe de Berlin ; pour les monter, le constructeur a envoyé un ingénieur originaire de Bucharest, M. Leiter, qui servit de guide au visiteur. Après un séjour de neuf mois à Tee-tcheou, n'ayant suivi très bien les méthodes occidentales ; il n'invente pas, mais il imite parfaitement. L'ingénieur se montrait fort satisfait de ses subordonnés chinois, qu'il trouvait ingénieux, laborieux, moins actifs que l'ouvrier français, mais plus souples et plus dociles.

La tenue de l'atelier paraît en effet très bonne. Un détail à noter : dans presque chaque salle, une console en bois adossée au mur supporte un petit autel ; sur l'autel, deux chandeliers avec bougie rouge et un réchaud pour brûler des bâtonnets d'encens devant une feuille de papier rouge couverte de caractères : c'est l'autel païen dédié à Lao-kiunn, dieu de l'alchimie et patron des forgerons ; car, chez les païens, chaque corps de métier a aussi son patron, dont la fête se célèbre annuellement.

Fig. 3. — MANDARIN CHINOIS ET POLICE DE LA VILLE DE KOU TCHENG

pour se distraire que la conversation de son interprète qui savait à peine baragouiner quelques mots d'allemand et de français, cet ingénieur allait repartir pour l'Europe, laissant les Chinois « se débrouiller ». De fait, ils s'en tirent très bien. Pas un Européen n'a présidé à la construction de l'arsenal ; ouvriers et contremaîtres sont tous Chinois, mais ils ont reçu une formation européenne à Tien-tsin ou dans les ateliers de construction du Midi ; l'ouvrier chinois s'as-

Il était quatre heures et demie, quand s'acheva la visite ; le sifflet venait de donner le signal de la fin des travaux ; les ouvriers sortirent en bon ordre ; à la porte de l'arsenal les attendaient nombre de petits marchands, leur offrant des fruits, des petits pains, des sucreries, voire même des poulets rôtis et fumés, article de luxe qui coûte environ six ou sept sous. Pour se payer cet extra, il faut, comme ces ouvriers d'arsenal, toucher une paye de quinze à vingt sous par jour. Les coolies et ouvriers de la campagne, qui ne gagnent que cinq à six sous par jour, doivent se refuser de pareilles friandises. Ici comme ailleurs, l'ouvrier dépense d'autant plus que son salaire est plus élevé ; le contact de la civilisation européenne augmente les désirs et crée les besoins.

Il est temps maintenant de faire connaissance avec les soldats eux-mêmes. Une police a été créée dans les villages; ceux qui la composent peuvent être en quelque sorte comparés à nos gardes-champêtres ; ils ont pour office de veiller au bon ordre dans la localité, mais sans négliger leur instruction militaire ; les mieux notés pourront, s'ils le veulent, être engagés comme soldats dans un camp ; leur nombre dépend de la population qu'ils doivent protéger et surveiller.

Le mandarin de Koui-tchéou, qui avait passé une année à Tien-tsin, avait pu à loisir y voir fonctionner cette organisation : une fois nommé à Kou-tcheng, il ne manqua pas d'en vouloir faire bénéficier ses nouveaux administrés, et la chose eut lieu à leurs frais, comme bien l'on pense ; les contribuables d'Orient n'ont donc rien à envier à ceux d'Occident ; puis il se déclara le chef de la troupe et porta glorieusement les insignes de sa dignité. Impossible de procéder avec plus d'habileté pour donner à cette garde civique tout le relief désirable. « Admirez sur la photographie ce chef à cinq galons : c'est M. Tcha, sous-préfet de Kou-tcheng. Près de lui son état-major de quatre officiers avec le chapeau de cérémonie et un bouton ; on voit suspendu au dolman des deux chefs le sifflet qui leur sert à donner les commandements. Les soldats n'ont peut-être pas l'air très viril, mais si leurs traits sont féminins, leur costume au moins est militaire ; c'est celui qui est en usage dans l'armée du Nord ; il est fait de grosse toile noire ; au turban qui cache la queue est substitué en été un chapeau de paille. Les armes sont de fabrication allemande: le clairon n'a point la sonorité du clairon français ; le tambour lui-même manque de vibrant. La méthode des exercices vient du Japon, qui l'a empruntée à l'Allemagne ; la marche est lourde et compassée. » La Chine désire posséder le plus tôt possible des soldats nombreux et exercés ; c'est sa constante préoccupation et rien n'est négligé pour atteindre ce but ; dans une certaine mesure sont appelés à y aider les corps de police locale, et surtout le personnel enseignant des écoles ; les programmes de celles-ci ont eté l'objet aussi de récentes et profondes modifications ; trois heures par semaine y sont consacrées aux exercices gymnastiques pour développer dès l'enfance chez les Chinois l'endurance et la vigueur dont ils devront plus tard faire preuve au service militaire. De plus l'idée de patriotisme s'accentue ; des recueils de chansons variées sont distribués dans les écoles, et de tous les sujets qu'on y rencontre pêle-mêle, c'est l'organisation militaire qui est le plus fréquemment traité. Dans un « Choix de chansons chinoises » publié à Nankin par le lettré Li-Fou, on trouve ce couplet sur le recrutement : « Pour rendre le pays fort, il faut rendre forts les citoyens, en les faisant soldats. La puis-

sance d'un pays est réalisée par le service obligatoire pour tous. Si la Chine est faible, c'est que jusqu'ici les Chinois n'ont pas estimé les militaires. Que tous les jeunes gens soient sous les drapeaux! Enfants chinois, sachez ceci : mourir pour la patrie, c'est mourir glorieusement. » Un autre recueil mis en vente à Changhaï est intitulé : « Chansons de la Chine nouvelle » ; il résume dans ses poèmes toute l'histoire chinoise, conclut à la nécessité d'une armée nouvelle et

Fig. 4. — GRANDES MANŒUVRES DE 1905. — DÉFENSE D'UNE DIGUE.

se termine par une traduction de notre « Marseillaise » à l'usage de la Chine : « Qu'un sang mauvais soit répandu pour la fécondité de nos rizières. »

Le 23 octobre 1905 est une date mémorable dans l'histoire militaire de la Chine ; ce jour-là ont commencé les premières grandes manœuvres de la première armée de la Chine, l'armée du Nord formée à l'européenne sous la puissante impulsion du vice-roi du Tché-li, Yuan-Cheu-Kaï.

L'annonce en fut lancée par les journaux environ trois mois à l'avance et ce fut vraiment une nouvelle à sensation. Le prestige du vice-roi s'en accrut davantage, s'il est possible ; dès lors envieux et détracteurs ne lui manquèrent point. Fort de sa grande autorité et de la confiance de l'impératrice, il n'en décida pas moins de présider les manœuvres qu'allaient exécuter auprès de la préfecture de Ho-kien-fou ces 80.000 hommes bien armés et disciplinés. Mille précautions furent d'ailleurs prises pour que son voyage s'effectuât dans une parfaite sécurité. Des postes de soldats étaient échelonnés sur les deux rives de la rivière Cha-ho, dont le lit était soigneusement dragué pour voir, s'il ne recélait point quelque torpille dont l'explosion pût être dommageable au vice-roi et à sa suite ; sur la route nouvellement réparée de Ho-kien-fou, des sentinelles à cheval surveillaient la circulation et le fil téléphonique. Enfin l'important personnage est arrivé sain et sauf et, le lendemain, une trentaine d'officiers et attachés militaires européens, japonais et américains, invités aux manœuvres, vinrent le retrouver. Le colonel Valette, de Tien-tsin, accompagné des capitaines Martin et Brissaud, attachés militaires à la légation française, assistaient officiellement pour la France à ces manœuvres et à la

grande revue qui devait les terminer.

Pour recevoir dignement tous ces notables étrangers, la ville se mit en frais; les rues furent nivelées et nettoyées, les peintures rafraîchies, les devantures des maisons ornées; les arcs de triomphe, qui datent de la dynastie des Ming et se trouvent dans la rue principale, furent complètement couverts de verdure; les enfants brandissaient les menus branchages avec un air d'allégresse, qui faisait penser aux Rameaux. Le service d'ordre était fait par des agents habillés à l'européenne qui saluaient en portant la main à la hauteur de l'œil. L'hospitalité donnée par les Chinois à ces personnages de marque fut littéralement splendide et princière : dans le Tchong-hiao-tang de la préfecture, meublée « à l'européenne » (et ces deux mots sont vraiment le leit-motiv de l'évolution chinoise), chacun avait sa chambre, où rien ne manquait, pas même une brosse à dents toute neuve. Pendant le repas, une musique militaire de quarante exécutants jouait des airs européens. Jonques de voyage, logement, tout fut aux frais du vice-roi, qui de ce fait alloua, paraît-il, une somme de 20000 taëls pour que tout fût irréprochable.

Une journée fut consacrée aux visites officielles ; ce ne fut pas trop.

Mgr Maquet, vicaire apostolique du Tché-li, avait envoyé au vice-roi une lettre pour le saluer et demander s'il lui était possible de recevoir sa visite. La réponse ne se fit pas attendre ; elle était affirmative et conçue en termes aimables. Le lendemain, à dix heures, le visiteur attendu se présentait accompagné d'un de ses missionnaires. Introduits au salon, ils ont un moment d'hésitation ; devant eux sont cinq personnages habillés en généraux européens, en tout semblables ; lequel est le vice-roi ? Le voici ; il s'avance le premier au devant du prélat en présentant la main à la façon européenne. « Nous nous sommes déjà vus, Monseigneur. — Oui, Excellence, à mon retour d'Europe. J'étais alors en costume européen et votre Excellence en habits chinois. Aujourd'hui, c'est tout le contraire ! » Et le contraste amuse les assistants. Les présentations faites, l'entretien porta surtout sur les écoles, les nouvelles méthodes à y suivre, le patriotisme à y développer, les sciences et langues étrangères à y vulgariser. Le vice-roi ne dissimula point sa satisfaction et la conversation, qui

Fig. 5. — GRANDES MANŒUVRES DE 1905.
LE CAPITAINE FRANÇAIS MARTIN PHOTOGRAPHIE UNE BATTERIE CHINOISE.

avait duré une demi-heure, se termina par le champagne, que l'on but à la prospérité des deux pays.

Le lendemain, 23 octobre, le combat commença ; ce fut d'abord une canonnade acharnée, puis bientôt s'y joignit le crépitement d'une fusillade des mieux nourries. Le tout dura de dix heures du matin à une heure. Le surlendemain, répétition des mêmes manœuvres à l'Est de la ville. Les coups de canon furent, dit-on, entendus à plus de soixante kilomètres à la ronde. Les troupes en uniformes européens, avec vestes, casquettes, galons, etc., manœuvraient avec un parfait ensemble ; les feux de salve partaient comme un seul coup. Ces grandes manœuvres avaient donné de grandes appréhensions au peuple ; par leur bonne tenue et leur discipline, les soldats ont rassuré tout le monde, n'ont causé nul dommage aux paysans et n'ont provoqué aucune plainte.

L'armée chinoise ne s'est pas arrêtée en si bon chemin ; si l'on peut y remarquer quelques colonels qui ont l'âge d'un lieutenant européen, ce serait cependant une grave erreur d'en conclure qu'elle n'est qu'une armée d'opérette.

Dans une étude sur « les préoccupations du gouvernement chinois » un rédacteur du *Journal des Débats* écrivait, le 27 août 1910 : « Malgré la retraite forcée de Yuan-Cheu-Kai qui, avec certains travers regrettables, avait su donner une forte impulsion au développement de la puissance militaire de la Chine, de grands efforts ont été faits et le progrés ne s'est pas arrêté. L'armée chinoise est, il est vrai, peu nombreuse, mais elle est bien armée, et les officiers apportent dans l'exercice de leur profession, à défaut d'expérience, une ardeur et un zèle louables. Leur tenue est d'une parfaite correction. Il m'a été donné de voir de près les officiers composant la mission que le prince Tsaï-Tao a conduite à travers l'Europe et qui est rentrée à Péking depuis quelques jours. Ces officiers, dont l'attitude très militaire a été remarquée de tous les Européens auxquels il a été donné de les voir, composaient un ensemble dont n'importe quelle nation européenne aurait pu être fière à juste titre. Certes, il y a encore des progrès à faire. Les troupes qui rendaient les honneurs au jeune prince et à la mission, tant en Mandchou-

Fig. 6. — GRANDES MANŒUVRES DE 1905 — EN PATTERIE

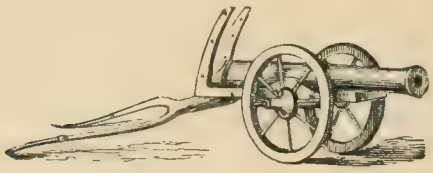
rie qu'à Moukden, manquaient d'aisance. Les officiers et sous-officiers qui les commandaient n'avaient pas une grande expérience, et la musique militaire était quelque peu barbare, mais tous rivalisaient de zèle et de conviction. »

Ainsi qu'il le fait chaque année, sur l'invitation du gouvernement de la République, le gouvernement impérial chinois désigna des délégués pour assister aux grandes manœuvres d'automne de l'armée française, qui, en 1910, se déroulèrent en Picardie et auxquelles prirent part les deuxième et troisième corps d'armée. C'étaient deux officiers supérieurs, MM. le général de brigade Wou-Lou-Tseng et le lieutenant-colonel Fong-Keng-Koan. M. le sous-lieutenant de cavalerie Tsing-Kouo-Yong, alors stagiaire à Versailles, les accompagna durant leur séjour en France et leur servit d'interprète.

Assurément nos grandes évolutions d'armées sont au plus haut point intéressantes et instructives pour ces personnages ; d'autre part, les progrès si constants de leurs troupes ne doivent pas laisser indifférents nos chefs militaires. A des points de vue différents, il y a de réciproques sujets d'études que ni les uns, ni les autres ne sauraient taxer de négligeables, et partant dédaigner.

« La Chine est en mouvement, constatait M. P. Leroy-Beaulieu dans *l'Economiste français* du 12 janvier 1906. Qu'il y ait des arrêts passagers, des réactions locales et momentanées peut-être, des révolutions purement internes, tout cela est possible ; mais le mouvement ne s'arrêtera pas ; il paraît probable, au contraire, qu'il se précipitera vite. L'Europe doit l'observer. »

Léon Goudallier.



DOMENICO GHIRLANDAJO. — LES FUNÉRAILLES DE S. FRANÇOIS. Florence, église de Santa-Trinità

DOMENICO GHIRLANDAJO

Peintre florentin (1449-1494)

Domenico Ghirlandajo, le grand peintre florentin de la fin du XVe siècle, n'a pas bénéficié jusqu'ici de la vogue dont la seconde moitié du XIXe siècle a entouré les préraphaélites. Il est moins apprécié que Botticelli ou même que certains quattrocentistes de moindre valeur, tels que les deux Lippi. Sandro Botticelli a été l'objet d'un engouement qui dépasse vraiment la mesure. Le charme un peu maladif, la sensibilité raffinée, l'art élégant, la recherche de combinaisons rares et parfois symboliques, qu'on remarque dans ses peintures, ont exercé sur les dilettanti une attraction plus vive que les créations autrement robustes et saines, admirablement claires, d'un Ghirlandajo. Indifférence imméritée, contre laquelle il n'est que juste de réagir.

***

Domenico naquit à Florence en 1449 et y mourut, le 11 janvier 1494, emporté par une fièvre infectieuse. C'était le fils

aîné de Tommaso di Currado Bigordi, courtier en orfèvrerie, qui dut son gracieux surnom de *Ghirlandajo*, *Guirlandier*, au savoir-faire avec lequel il tressait de jolies couronnes en or ou en argent, dont les Florentines aimaient à orner leur coiffure. Deux de ses frères plus jeunes, David et Benedetto, s'adonnèrent comme lui à la peinture. Sa sœur Alessandra épousa l'un de ses élèves, Bastiano Mainardi, de San Gimignano, qui devint, avec David, le fidèle collaborateur de Ghirlandajo. Cette collaboration fut même si assidue et si intime

DOMENICO GHIRLANDAJO — LA MADONE DES « INGESUATI »
(Galerie des Offices à Florence)

DOMENICO GHIRLANDAJO. — PORTRAIT D'UN VIEILLARD Musée du Louvre

que, dans leur œuvre collective, il est impossible de faire sûrement la part de chacun. Comme beaucoup d'autres artistes, Verocchio, par exemple, et les frères Pollajuoli, ses contemporains, Domenico commença par travailler chez un orfèvre. Cet apprentissage lui fit acquérir l'habitude de dessiner avec précision, le goût de parfaire les moindres détails et la préoccupation de l'effet décoratif. De la boutique de l'orfèvre Ghirlandajo passa dans l'atelier d'un peintre, alors très célèbre, Alesso Baldovinetti. Tout en profitant des leçons de ce maître habile, l'élève sut garder son indépendance. Les procédés nouveaux de la peinture à l'huile, essayés par Baldovinetti, étaient encore bien incertains, tandis que la vieille méthode, qui consistait à exécuter la peinture murale sur un enduit frais (*fresco*, à « fresque »), avait fait ses preuves. Domenico lui resta invariablement fidèle.

***

On doit à Ghirlandajo d'excellents tableaux de chevalet : *Portrait de Giovanna degli Albizzi* (Collection Pierpont-Morgan), *Portrait d'un vieillard et d'un enfant* (Louvre), *Madone des « Ingesuati »* (Florence, musée des Offices), la *Visitation* (Louvre), la *Vierge à l'Eglantine* (Musée de Lille). Il avait fait pour l'autel de la chapelle Sassetti, dans l'église de Santa Trinità, une *Adoration des bergers*, actuellement à l'Académie des Beaux-Arts de Florence : ce tableau est fortement inspiré d'un chef-d'œuvre de l'art flamand, que Hugo Van der Goes avait peint, quelques années auparavant, pour l'hôpital de Santa Maria Nuova. Signalons enfin la brillante *Adoration des Mages*, grand retable composé pour la chapelle de l'hospice des Innocents, à Florence. L'auteur s'est placé lui-même parmi les assistants, à gauche du petit édifice, dont le toit porte un ravissant chœur d'Anges chantant le *Gloria in excelsis*. Entre les colonnes de l'édicule l'on aperçoit un paysage fantaisiste, baigné d'une lumière tout ombrienne.

***

Mais c'est surtout comme fresquiste que Ghirlandajo s'est illustré. Impossible de le suivre dans chacune de ses étapes. Nous l'accompagnerons seulement, pour le voir à l'œuvre, à *San Gimignano* (1475) en Toscane, à la *Chapelle Sixtine* (1481-1482) au Vatican et à *Santa Maria Novella* (1486-1490) à Florence.

C'est à San Gimignano que Ghirlandajo, âgé de vingt-six ans, conquit la réputation d'un maître par ses premiers chefs-d'œuvre, auxquels quelques restes d'inexpérience prêtent un charme de plus. Presque seule en Toscane, la petite ville de San Gimignano, avec sa ceinture de remparts et sa couronne de tours *(città delle belle torri)*, fortement campée au sommet d'un monticule, garde encore quelque chose de l'aspect formidable et pittoresque des cités médiévales, sises sur les hauteurs. C'est là que vécut et souffrit, vers le milieu du XIIIe siècle, une pauvre enfant, Fina de' Ciardi, dont l'héroïsme précoce excita l'admiration de ses concitoyens. Elle mourut toute jeune, en odeur de sainteté, le 12 mars 1254. Le Conseil du peuple, en 1465, vota en son honneur l'érection d'une chapelle dans l'église collégiale de San Gimignano. La construction en fut confiée au bon architecte Giuliano da Majano, mandé exprès de Florence. Ghirlandajo, aidé de Bastiano Mainardi, fut chargé de la décoration picturale. Notre artiste a peint deux fresques charmantes sur les parois de la petite chapelle : l'*Apparition de saint Grégoire le Grand à Fina mourante*

DOMENICO GHIRLANDAJO — L'ADORATION DES MAGES

(Hospice des Innocents à Florence)

et les *Funérailles de sainte Fina*. Contemplons un moment la première, qui m'a laissé une impression inoubliable.

Tourmentée, dès l'âge de dix ans, par un mal mystérieux, Fina, avide de mortification comme d'autres le sont de jouissance, voulut encore ajouter à sa douleur en choisissant pour lit une planche étroite et dure. Après la mort de sa mère, elle fut soignée par une charitable voisine, donna Bonaventura, et par sa nourrice, donna Beldia. « Paralysée, raidie par sa longue immobilité, elle laissa, sans se troubler, sa couchette se transformer en un fumier où grouillait toute une vermine. Des rats s'établirent sous cette pourriture, qui envahissait peu à peu le corps même de Fina. » (H. Hauvette, *Ghirlandajo*, p. 37, Paris, 1909). Saint Grégoire le Grand apparut à l'héroïque patiente et lui annonça la fin de son martyre : elle mourut le jour même de la fête du saint. Un de ses biographes rapporte que le visage de Fina prit une expression angélique et « commença à répandre une odeur agréable » et que « la pourriture se couvrit instantanément de fleurs d'une blancheur éclatante, d'où s'exhalait une haleine embaumée. » (P. P. de' Medici, *Vita di santa Fina*, p. 60. Sienne, 1781.)

Telles étaient les données traditionnelles, que Ghirlandajo avait à traduire par le pinceau. Les oreilles supportent à la rigueur l'audition d'un récit aux détails très réalistes : la parole est fugitive. Mais un réalisme trop accentué choque les yeux, parce que la peinture fixe et immobilise le spectacle répugnant. Ghirlandajo résolut avec élégance la difficulté du sujet qui lui était imposé. Au lieu d'imiter une vieille peinture, qu'on voit encore dans la même collégiale, où sont représentés cinq rats qui rongent à même le corps de Fina, Ghirlandajo, pour évoquer le souvenir de ce fait, a discrètement introduit une souris, en partie cachée sous la planche. Anticipant l'heure du miracle, il a entouré la sainte mourante de cette merveilleuse floraison, qui ne remplaça la vermine qu'à l'heure de l'ensevelissement. La chambre, où se passe la scène, est simple, mais proprette. Elle est bien éclairée par une fenêtre percée dans le mur du fond et par une porte grand'ouverte, qui laisse entrevoir une profusion de fleurs. Cette lumière et ce paysage fleuri donnent à toute la scène une note joyeuse et printanière, qui s'harmonise avec la félicité dont brille le visage de l'humble vierge, à l'annonce de sa prochaine délivrance, que lui apporte saint Grégoire.

***

Le succès des fresques de San Gimignano, suivies de celles exécutées dans l'église d'Ognissanti, à Florence, qui affermirent encore sa réputation, valut à Ghirlandajo l'honneur d'être appelé à Rome pour concourir, avec Cosimo Rosselli, Sandro Botticelli, le Pérugin aidé par Pinturicchio, à la décoration de la chapelle que Sixte IV venait de faire construire, au Vatican, par Giovannino de' Dolci. Le plan décoratif comportait vingt-huit figures de papes martyrs, qui devaient orner les entre-fenêtres, et toute une série de fresques couvrant les diverses parois de la chapelle. Portraits de six papes, dans un style ferme et digne, deux fresques : la *Résurrection* et la *Vocation des apôtres Pierre et André*, telle fut la part contributive de Ghirlandajo à l'ornementation générale.

La *Résurrection*, placée sur le mur du fond, au dessus de la porte d'entrée, fut promptement détériorée et, sous Grégoire XIII, remplacée par une peinture due à un artiste flamand, Arrigo Fiammingo, de Malines. L'autre fresque, la *Vocation*, s'est bien conservée : elle est sur la paroi de droite, quand on regarde

l'autel, entre la *Tentation du Christ* par Botticelli et le *Sermon sur la montagne* par C. Rosselli.

L'artiste avait à interpréter ce texte de l'Évangile : « Or Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et ceux-ci, quittant aussitôt leurs filets, le suivirent. Et de là étant passé plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, dans une barque, avec Zébédée leur père, raccommodant leurs filets, et il les appela. Et quittant aussitôt leurs filets, ils le suivirent. » (*S. Matthieu*, IV, 18-22.)

La vocation des apôtres ayant eu lieu sur le bord de la mer de Galilée, l'artiste l'a prise naturellement comme cadre : la représentation qu'il en a donnée est charmante, mais fantaisiste, (à cette époque, on n'avait cure de la couleur locale). La mer de Galilée ou lac de Tibériade s'allonge ici, à la manière d'un fleuve, dont les rives, bordées de villes et de villas, se déroulent entre des monts verdoyants, sous un ciel inondé de lumière. Selon un usage emprunté aux Primitifs, trois épisodes distincts se déploient sur une seule fresque.

DOMENICO GHIRLANDAJO. — LES FUNÉRAILLES DE SAINTE FINA
(San Gimignano, chapelle de l'église collégiale)

Au premier plan, la scène principale : Jésus debout, la main levée, avec une autorité que tempère la douceur, dit à Pierre et à André agenouillés devant lui: « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. »

Au second plan, Ghirlandajo a figuré les deux autres moments de l'action, l'un qui précède l'appel, l'autre qui le suit immédiatement. A gauche, sur le bord du lac, nous assistons à la rencontre de Jésus et des deux bateliers que, d'un mot tout-puissant, il va enlever à leur barque et à leurs filets : c'est le prélude de leur vocation. A droite, sur la rive opposée, le Sauveur, accompagné des deux élus, fait signe et parle à d'autres pêcheurs, dont la barque va accoster. Elle contient Jacques et Jean, les nouveaux appelés, et leur vieux père, Zébédée, assis à l'arrière, qui fait un geste de surprise où se trahit son émotion.

Pour relier ces épisodes à la scène principale et remplir les vides qui les en séparent, l'artiste n'avait d'autre moyen que d'y introduire des spectateurs. Les groupes de gauche, variés et animés, sont distribués harmonieusement. A droite, il n'y a qu'un groupe, où Ghirlandajo a placé une série de portraits contemporains. La première rangée, à peu près rectiligne, est assez monotone, défaut que notre peintre, plus maître de ses ressources, saura éviter dans la suite. D'après une ingénieuse conjecture de Mr. E. Steinmann (*Die Sixtinische Kapelle*, t. I, Munich, 1902), Ghirlandajo aurait consacré cette galerie aux Florentins les plus marquants, qui vivaient alors à Rome : on croit y reconnaître, par exemple, G. Tornabuoni, que nous allons retrouver à Florence, où il commandera à l'artiste son œuvre la plus importante.

Si l'on compare cette fresque de la *Vocation des apôtres*, d'une gravité recueillie, avec les fresques de Botticelli qui l'avoisinent, on dira sans doute que celles-ci ont plus de mouvement et de passion. Mais Ghirlandajo reprend vite le dessus par un ensemble de qualités supérieures. D'abord, il interprète plus fidèlement le texte évangélique, ce qui est capital en matière de peinture religieuse. Puis, malgré le grand nombre de personnages (on en compte une soixantaine), malgré la multiplicité des scènes, l'artiste a équilibré agréablement les diverses parties de cette vaste composition et lui a donné une majestueuse unité. Seul, parmi les concurrents de Ghirlandajo, le Pérugin, dans la *Remise des clefs à Pierre*, peut lui disputer le prix pour la noblesse des attitudes et l'heureuse répartition des groupes.

Les peintures de la Sixtine achevèrent de fonder la réputation de Ghirlandajo. Dès lors, les grandes commandes affluèrent. Il revint à Florence pour décorer, au Palais de la Seigneurie, la salle du Conseil des Prieurs, et peindre, en six fresques, l'*Histoire de saint François*, pour le compte de Francesco Sassetti, riche banquier florentin, sur les murs d'une chapelle de Santa Trinità, choisie pour lieu de sa sépulture. Ce dernier travail était terminé en 1485. Aussitôt Giovanni Tornabuoni confiait à Ghirlandajo la tâche qui l'a surtout rendu célèbre : toute une série de fresques dans le chœur de la grande église des Dominicains, Santa Maria Novella. Ce Tornabuoni, longtemps trésorier de Sixte IV, était l'oncle de Laurent de Médicis. Sa famille tenait le premier rang après les puissants banquiers qui gouvernaient Florence. Giovanni avait pour but, comme il est dit au contrat passé entre lui et l'artiste, d'honorer « le Tout-Puissant et sa glorieuse Mère, toujours vierge,

les saints Jean et Dominique et toute la Cour céleste », sans oublier toutefois « l'exaltation de sa propre famille et de sa maison ».

Sur la surface, s'étendant au-dessus des trois fenêtres ogivales qui sont derrière le maître-autel, Ghirlandajo peignit un *Couronnement de la Vierge ;* puis, dans l'étroit espace resté libre de chaque côté de la triple fenêtre, il représenta, l'un au-dessous de l'autre : à droite, le *Supplice de saint Pierre martyr*, dominicain, *saint Jean-Baptiste dans le désert* et le *Portrait de Francesca Pitti*, femme de G. Tornabuoni ; à gauche, un *Episode de la vie de saint Dominique*, l'*Annonciation* et le *Portrait de G. Tornabuoni* faisant face à Francesca et agenouillé comme elle. Ces peintures, mal éclairées, ont beaucoup souffert de l'humidité. A la voûte, sont figurés les quatre Evangélistes, plus grands que nature.

Mais c'est sur les parois latérales que Ghirlandajo a déployé toute la magnificence de son pinceau. « Des deux côtés la disposition est la même : le mur est partagé en trois étages, comprenant chacun deux rectangles encadrés de pilastres et de frises, qui sont décorés avec une élégance toute classique, jusqu'à la naissance des nervures de la voûte ; un quatrième étage, qui commence en cet en-

DOMENICO GHIRLANDAJO — LA VISITATION
(Florence. Chœur de Santa-Maria-Novella)

droit, occupe la lunette comprise dans l'arc brisé et est aussi large à sa base que les deux rectangles réunis de la rangée inférieure ; ce qui fait au total sept tableaux sur chacun des côtés du chœur. » (H. Hauvette, *op. cit.*, p. 94.) Sur la paroi de gauche se déroule l'*Histoire de la Vierge ;* la paroi de droite raconte la *Vie de saint Jean-Baptiste*, patron de Florence et de Tornabuoni. Cette double série de sujets, qui se font vis-à-vis, forme deux cycles de fresques splendides encore, car la plupart, après plus de quatre siècles, sont dans un remarquable état de conservation. C'est dans ce magnifique ensemble que s'affirment avec éclat les qualités qui constituent la caractéristique du talent de Ghirlandajo et, pour ainsi dire, sa physionomie artistique : ordonnance lumineuse des diverses parties d'une scène, somptuosité de la décoration architecturale, composition expressive, virtuosité dans le portrait.

Cependant, telles de ces qualités, brillantes en soi, deviennent des ombres et font tache, si l'on considère la nature du sujet traité. On est choqué de voir introduire, dans l'interprétation des mystères de l'Évangile, ce luxe d'architecture, cette recherche de ce qui est décoratif, cette profusion de portraits contemporains.

Ainsi, dans la *Naissance de la Vierge*, la chambre de sainte Anne est transformée en « une salle somptueuse de palais, avec ses piliers couverts de fines moulures peintes, ses arabesques, ses frises et son plafond de bois sculpté, ses panneaux de marqueterie, ses bas-reliefs d'enfants musiciens qui semblent sortis de l'atelier de Donatello ou de Luca della Robbia, à moins qu'ils ne viennent en droite ligne de quelque monument antique ». (H. Hauvette, *op. cit.*, p. 109-110.)

On a découvert de nombreux portraits dans cinq fresques. Par exemple, dans l'*Apparition de l'Ange à Zacharie*, qui devrait se passer dans le mystère et la solitude, Ghirlandajo a groupé plus de vingt personnages, lesquels assistent, sans prêter aucune attention, à la scène miraculeuse. Ces témoins indifférents sont les parents, les clients, les célébrités florentines qui font un cortège d'honneur à G. Tornabuoni : autant de portraits parfaitement reconnaissables pour les contemporains.

Autre exemple. « Tous les visiteurs de l'église dominicaine ont remarqué cette belle dame (c'est Giovanna degli Albizzi, épouse de Lorenzo Tornabuoni, fils de Giovanni), qui figure à la suite de sainte Elisabeth dans la fresque de la *Visitation*. Elle est en toilette éclatante, jupe de satin rouge couverte d'un treillis d'or semé de boutons d'argent, robe en tissu d'or broché, qui s'avance de profil coupant, haute et droite, au milieu des modestes femmes de l'Évangile, soucieuse de ne rien déranger à l'économie de sa toilette, tenant son mouchoir à la main, comme une dame en visite son porte-cartes, avec une coiffure à chignon plat et un fil autour du cou qui tient en suspens une grappe de perles. Le tout découpé à l'emporte-pièce sur un fond de remparts, de ponts-levis, d'arcs de triomphe ruinés, de campaniles, ressemblant très vaguement à Florence. Ce costume est ostentatoire, et le moins pieux des visiteurs en est presque choqué. Il ne faut pas croire que ce luxe parût naturel à tous les contemporains. Peu d'années après la peinture de cette fresque, alors que les couleurs en brillaient encore d'un éclat que nous ne voyons plus, Savonarole tonnait en chaire contre ces bijoux, ces boutons, ces brocarts. Et cent ans avant, toute Florence avait retenti des objurgations des magistrats contre le luxe des modes féminines. » (R. de la Sizeranne).

Notre artiste n'est pas seul responsable de ces « ornements pleins de charme, nul n'y contredit, mais presque aussi dé-

placés au simple point de vue d'une composition sévère que sous le rapport du sentiment chrétien. » (H. Hauvette, *op. cit.*, p. 106.) Evidemment, ce programme fastueux lui avait été tracé d'avance, aux termes mêmes du contrat, car G. Tornabuoni avait à cœur « l'exaltation de sa famille et de sa maison ». Si l'on s'attend à trouver, dans les fresques de Santa Maria Novella, l'expression fidèle des sentiments qu'inspire la lecture des récits évangéliques, on sera cruellement déçu. Sans doute, la tonalité générale de ces peintures, par leur noblesse, leur calme et majestueuse ordonnance, a quelque chose de pur, de religieux, qui convient au sujet. Malheureusement, à y regarder de près, l'on voit trop que les mystères et les faits de l'Évangile, déroulés sous nos yeux, ne servent que de prétexte à une exhibition de la vie somptueuse de Florence, vers la fin du XVe siècle. Mais, quand on a pris résolument son parti de ce contresens et de cet anachronisme, quand on en fait momentanément abstraction, il est impossible de résister à la séduction de ce puissant évocateur que fut Ghirlandajo.

Ghirlandajo, en effet, parut à une époque unique dans l'histoire de Florence. Depuis le milieu du XIIIe siècle jusqu'au second tiers du XVe, la république florentine avait été déchirée par les factions tour à tour maîtresses du pouvoir. Cosme de Médicis, s'appuyant sur le parti populaire, réussit à imposer sa domination. Lui et ses successeurs firent accepter leur autocratie en la couvrant du prestige de leurs succès diplomatiques, en multipliant les largesses, en assurant à tous le bienfait d'une paix durable. Grâce à elle les marchands de soie et de laine, les teinturiers, les banquiers de Florence avaient réalisé d'immenses fortunes. Mais ces bourgeois enrichis savaient se montrer généreux et se faisaient volontiers Mécènes. A l'exemple des Médicis, les Rucellai, les Tornabuoni, les Strozzi, les Sassetti rivalisèrent avec la Seigneurie, la Fabrique du Dôme et les couvents pour fournir aux artistes l'occasion de se signaler. Ghirlandajo parvenait à la maturité de son art, juste au moment où Florence savourait la joie de vivre en pleine prospérité et s'enorgueillissait de son splendide épanouissement. Il fut le peintre de génie qui fixa, dans ses fresques toujours jeunes, l'image de cette époque éblouissante. Ce n'est pas là une conjecture plus ou moins ingénieuse. Dans cette église de Santa Maria Novella, où nous venons d'admirer la maestria de Ghirlandajo, au-dessus de la grande composition qui glorifie la famille Tornabuoni et les célébrités florentines groupées autour d'elle, on lit cette suggestive inscription : « L'an 1490, alors que la ville, belle entre les belles, illustre par ses richesses, ses victoires, ses arts et ses monuments, jouissait doucement de l'abondance, de la santé et de la paix ».

Gaston Sortais.

EL MUDO [1]

Quelques enfants et deux pauvresses, groupés à la porte de l'ermitage de Santa Anna, suivaient avec une émotion touchante les prières qu'achevait de réciter le vieux curé d'Altomira. Puis, ils entourèrent la bière commune où l'on avait placé les restes du solitaire retiré là depuis trois ans et dont l'humeur très douce, la vie silencieuse et pauvre avaient tant étonné d'abord, puis tant édifié. On l'abandonna dans un coin à peine défoncé du petit cimetière. Une fillette détacha de sa tempe un bel œillet rouge et vint le piquer sur le tertre, puis la bande d'enfants s'envola en chantant et les pauvresses commencèrent, en se retirant, à tisser, sur le compte du mort mystérieux, une légende dont la tragique invraisemblance était moins émouvante que la douloureuse réalité.

I.

Rodrigo de las Heras était né près de San Fernando, en Andalousie, dans un grand palacio aujourd'hui ruiné et sans maîtres, d'une famille opulente et illustre dont le chef avait été jadis compagnon de Pizarre. Orphelin à douze ans, il avait suivi à la Havane un oncle officier et n'avait gagné, à son contact, qu'un orgueil plus démesuré et une bravoure plus exaltée.

Revenu en Andalousie à dix-huit ans, Rodrigo rêvait de sa prochaine grandesse et, dans son ambition candide, il se voyait déjà de la maison du Roi. Il était ruiné. Ses biens — une marenne en jachère et un vieux palais, — paieraient à peine des dettes accumulées. Plus de famille que de vagues cousins qui lui offrirent, du reste, leur protection. Une révolte d'orgueil secoua cette âme indisciplinée. De beaux parleurs péroraient à Jérez. Il les écouta, mêla ses rancunes aux leurs, et au lieu de refaire sa fortune, ce qui eût été un noble et facile labeur, il résolut, pour refaire la société mauvaise, de la détruire.

Aussi bien, son courage, sa faconde, la facile séduction qu'il exerçait, en faisaient un instrument précieux. On l'utilisa. Des crédits, d'abord discrets, puis abondants, lui furent ouverts. A vingt-cinq ans, Rodrigo était un chef ou pensait l'être. Bien que son caractère franc répugnât à la duplicité, et que son horreur de la contrainte lui rendît odieux tout travail régulier, il avait pris, à l'université de Madrid, ses grades de docteur en droit et, brillant écrivain autant qu'orateur étincelant, il obtint, au concours, une chaire d'économie politique à l'université de V... Un pas encore et il entrait aux Cortès d'où il monterait, contre le passé de son pays, un assaut glorieux.

Soit lassitude de l'homme arrivé, soit inconscient scrupule de l'hidalgo, fils d'une race fidèle, il hésitait cependant à tenter ce pas. Pour l'y déterminer, on lui ménagea, dans des réunions populaires, des triomphes qui le charmaient et dont il était tellement assuré qu'il ne se préparait plus à les remporter.

Il avait, un soir, accepté une conférence contradictoire sur « la foi, cause de décadence du pays », et, à l'étonnement peu dissimulé de l'auditoire, il avait, sur ce sujet, si platement parlé, que de maigres applaudissements saluaient sa péroraison, quand, du sein de la foule, un homme se dressa, vint sur la scène, et, d'une voix ferme et convaincue, le réfuta d'abord, puis, avec une éloquence vengeresse, rappela quelle grandeur les ancêtres de l'orateur durent à cette foi que leur fils diffamait.

Un tumulte et une bousculade firent taire la voix importune. Rodrigo s'enfuit par une porte secrète, poursuivi par des huées. Il allait atteindre la rue quand, se retournant, il aperçut un homme auquel on avait fait prendre la même issue. Leurs regards se croisèrent. Affolé par la honte, inconscient presque de son acte, Rodrigo ouvrit sa *navaja* et la laissa dans la gorge de son contradicteur.

Quand il fut remis de l'émotion de cette soirée, Rodrigo fut prié de prendre un congé nécessaire. Les journaux racontèrent que maints coups de couteau avaient accidenté la fin de la conférence et qu'un d'eux, lancé par une main inconnue, avait été plus malheureux que les autres. Personne n'en soupçonna jamais l'auteur et le meurtrier lui-même en fut bientôt à se demander si le souvenir qui lui restait de cet acte était distinct du délire qui l'avait suivi.

II.

Guéri des conférences politiques et s'excusant d'y reparaître par l'émotion qu'elles lui causaient, D. Rodrigo de las Heras s'absorba dans ses études et ses travaux de professeur, de publiciste et d'avocat. Cétait sagesse, car sa célébrité grandissait ainsi que sa fortune. L'expérience avait, d'ailleurs, tempéré de scepticisme ses anciennes ardeurs et la société qui lui prodiguait tant de sourires ne lui paraissait plus si vicieuse. Très secourable, Rodrigo ne refusait l'appui de sa parole ou de son influence à aucun infortuné, ni celui de ses conseils à aucun confrère. Aussi accueillit-il, un jour, avec bonté un humble et modeste avocat de province qui venait lui soumettre un cas très embrouillé.

Trop accablée par le malheur pour surveiller ses affaires, Doña Carmen P. avait laissé périr ou prescrire des titres de propriété qui formaient son plus clair avoir, et, poursuivie par des alliés trop au courant de cette situation, elle risquait d'être

1. *Le muet.*

déboutée de ses droits. Son avocat manquait des ressources nécessaires pour retrouver les titres perdus et sa résolution était prise d'abandonner sa cliente à sa mauvaise chance quand l'idée lui vint d'aller à Madrid consulter Don Rodrigo.

A la première étude qu'il fit du dossier, Rodrigo jugea, lui aussi, la situation perdue, mais, stimulé par l'obstacle, il se jura de le franchir. D'un mois il n'eut plus d'autre pensée, et quand, un soir de juin, il se présenta à Ocaña, à la porte de Doña Carmen, tous les titres de propriété avaient été retrouvés.

Personne n'ayant répondu à son appel, il avait timidement ouvert la lourde porte aux clous de bronze et s'était dirigé vers un *patio* d'où partaient de frais éclats de rire. Deux enfants y jouaient avec une jeune fille, leur sœur sans doute.

A sa vue, les enfants se turent et la jeune fille, s'avançant souriante, s'excusa de sa tenue en désordre et, à la demande de l'avocat, elle le conduisit près de sa mère.

Encore jeune, mais visiblement minée par le chagrin, Doña Carmen revenait précisément de l'église où elle achevait une troisième neuvaine à N.-D. des Douleurs. L'objet : l'avenir de ses enfants qu'un miracle seul pouvait assurer. Rodrigo lui apprit que le miracle était obtenu, puis, touché par l'admirable attitude de cette femme, il lui offrit ses conseils, les lui imposa presque, s'offrit à revenir le lendemain, s'enquit de ses affaires qui devaient assurément réserver des surprises. Il ne voulut pas se nommer. Il n'était qu'un simple avocat désireux d'obliger un confrère et de défendre le bon droit.

Il revint. D'un vieux bahut aux serrures rouillées on retira un volumineux rouleau. Le compulser demanderait une semaine. Il la donna ; il en donna d'autres. Mercédès lui servait de secrétaire et jamais il n'en avait connu de plus intelligents. Elle lui raconta ses malheurs. Son père, majordome du marquis de Z., était mort subitement, il y avait six ans, et depuis, l'infortune avait envahi le foyer sans défense. Par des merveilles d'énergie sa mère avait dissimulé à ses enfants leur pauvreté. Seule Mercédès en avait le secret. Elle était si digne de le comprendre.

Le soir, fort tard, quand Don Rodrigo se retira dans sa posada, il entendit longtemps l'écho de la voix de Mercédès. Le vide de sa vie lui apparaissait et quand ce travail qu'il prolongeait à dessein s'achèverait, il se demandait s'il aurait le courage de s'enfoncer à nouveau dans ce vide... Un jour que, la plume levée, Mercédès attendait la fin de sa dictée, Rodrigo, distrait, n'acheva pas la phrase commencée, mais, se cachant les yeux dans ses mains, malgré un violent effort sur soi, il pleura.

— Qu'avez-vous, s'écria l'innocente enfant, mais d'un tel ton de pitié ! — Rodrigo lui saisit la main. Les siennes tremblaient beaucoup. Puis il se leva en chancelant et sortit.

Quand Mercédès raconta cette scène à sa mère, Doña Carmen ne put réprimer un mouvement d'effroi. Le lendemain elle descendit seule recevoir l'avocat. Aussi bien, le travail était terminé. Des contrats léonins auxquels Doña Carmen avait été acculée seraient attaqués. Des revenus dont elle ignorait le chiffre seraient revendiqués. Toute sa fortune était reconstituée.

Elle voulut remercier son bienfaiteur ; elle lui demanda comment elle pourrait jamais reconnaître son dévouement.

— Vous le pouvez, Madame, répondit Rodrigo d'une voix qu'il essayait d'affermir. Je vous ai rendu la fortune ; ce n'est rien. Donnez-moi le bonheur qui est tout.

— Mais le bonheur ?...

En ce moment, Mercédès entra avec son petit frère. Rodrigo la désigna d'un geste que la jeune fille dut comprendre, car elle s'enfuit en rougissant.

— Cher Monsieur, reprit Doña Carmen, laissez-moi, de grâce, la journée pour réfléchir. Ce soir vous aurez ma réponse.

Le soir Rodrigo reçut une lettre et un mince paquet. La lettre disait : « Monsieur, ma fille vous aime. Elle ne sait rien et ne saura jamais rien qui puisse troubler votre bonheur et le sien. Son père a été tué à V..., il y a six ans, à la suite d'une conférence où il vous avait contredit. J'ai cru devoir vous rappeler cet incident avant de vous donner ma fille... »

Le paquet que Rodrigo ouvrit en tremblant contenait une longue et fine navaja. Il la déploya, et, follement, visa son cœur. Mais une force mystérieuse le retint et, tombant à genoux, Rodrigo se rappela et redit ses prières d'enfant.

On fut très surpris d'apprendre que Don Rodrigo de las Heras partait pour l'Orient et abandonnait sa carrière. On perdit bientôt ses traces. Un an après, une sorte de mendiant débarquait à Malaga. Il fit à pied le pèlerinage de N.-D. del Pilar et de Montserrat, puis, après avoir déposé chez un notaire une somme considérable pour l'éducation chrétienne des enfants pauvres, il acheta, dans un village perdu de la Haute-Manche, une ermita abandonnée. Il y vivait d'aumônes, donnant plus qu'il ne recevait. Comme il ne parlait guère on l'appela *El Mudo*, et c'est lui qui repose dans le cimetière d'Altomira. Un œillet rouge déjà fané meurt sur sa tombe.

Pierre SUAU.

PARIS. — NOTRE-DAME.

LE PÈRE LACORDAIRE

Il faut qu'un homme soit mort pour qu'on le juge. La tombe se couvre d'une lumière qui ressort de la vie ; assise sur cette pierre froide et muette, l'amitié retourne en silence dans les temps écoulés ; elle les compare, elle voit l'enfant, le jeune homme, l'homme mûr, le vieillard, et elle peut dire tout ce qui fut, parce que les âges s'éclairent l'un par l'autre [1]. »

Ces paroles du P. Lacordaire ne peuvent mieux convenir qu'à lui-même. Depuis cinquante ans, le grand moine dort dans sa tombe de Sorèze ; mais « sur cette pierre froide et muette, l'amitié retourne en silence », et sans pouvoir jamais amortir tous ses regrets, elle cherche une consolation et une nouvelle ardeur de fidélité dans la lumière qui jaillit de cette vie et dans les impérissables exemples qu'elle laisse à la postérité. Quelques années après la mort du P. Lacordaire, Montalembert, évoquant la mémoire de son illustre ami, disait : « Il sera toujours, comme de son vivant, encore plus aimé qu'admiré ; et nul ne contemplera jamais cette fière et libre figure sans qu'une larme surgisse, cette humble larme involontaire qui est le sceau de la vraie gloire et du véritable amour [1]. » Volontiers, nous dirions que cette prophétie a été dépassée : aujourd'hui, plus encore que de son vivant, le P. Lacordaire est aimé et admiré. Mêlé comme il le fut à tous les événements religieux et sociaux de son époque, lutteur d'avant-garde dans toutes les nobles causes, il n'a pu éviter de susciter des contra-

1 Lettre du P. Lacordaire à M. de Falloux (*Lettre pa-*[illegible], 10 juin 1611).

1 *Un moine* [illegible] *XIX*[illegible] [illegible] *P.* [illegible]

dictions ; mais maintenant que s'est apaisé le frémissement du combat et que la victoire a consacré le héros, l'opinion universelle lui rend hommage. D'ailleurs, de nombreuses publications et qui ne cessent de se succéder ont progressivement révélé les aspects inédits de son âme ; et à l'admiration qui aurait pu rester froide en face du génie reconnu, s'est substituée la vénération pour la sainteté de la vie, en même temps

RECEY-SUR-OURCE.
MAISON NATALE DU R. P. LACORDAIRE

que le cœur s'est ému d'une tendre reconnaissance pour les bienfaisantes leçons d'idéal qu'il en recueille.

Pour répondre au désir exprimé par l'éditeur de la présente publication, nous résumerons à grands traits la vie du P. Lacordaire, laissant les faits accuser eux-mêmes leur relief et leur suggestive beauté.

* * *

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire naquit à Recey-sur-Ource, en Côte d'Or, le 12 mai 1802, le jour même où les églises de France étaient rendues au culte public, par décret du Premier Consul. Après la mort de son mari, survenue quatre ans plus tard, Mme Lacordaire revint à Dijon, son pays natal, dans le but de pourvoir plus commodément à l'instruction de ses fils. « Chrétienne courageuse et forte », sa piété n'avait rien de mièvre ; elle faisait lire à ses enfants l'Évangile, Corneille et Racine, leur inspirant à la fois la crainte de Dieu et, à un très haut degré, le sentiment de l'honneur.

Elle les traitait sans mollesse et avec une rigueur empreinte d'une sévérité spartiate : ils couchaient sur la dure, et aux repas, ils ne mangeaient que d'un seul plat et toujours debout.

Chez Henri se développèrent bientôt les germes de piété que sa mère avait semés dans sa jeune âme. On lui avait disposé une petite chapelle où rien ne manquait. Henri était à l'autel et ses frères lui servaient la messe. L'occasion était belle pour prêcher et il n'était pas besoin alors de l'en prier. Il prêchait, en effet, avec tant de force et de véhémence que la bonne s'en effrayait quelquefois et lui disait les mains jointes : « Mais, Monsieur Henri, assez, assez, vous allez vous faire mal ! » Un des sujets préférés du petit prédicateur était sainte Madeleine. « Mes frères, c'est dimanche la Madeleine », disait-il, en se retournant vers son auditoire improvisé. On se souvient de l'avoir vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdalone, imitant, à une fenêtre qui lui servait de tribune, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendus.

A dix ans, Henri entra au lycée de Dijon. Ses débuts furent marqués par de cruelles épreuves. Sa candeur, sa douceur, sa piété le désignèrent aux plaisanteries et aux persécutions de ses camarades. « Je ne pouvais faire un pas, écrit-il lui-même, sans que leur brutalité ne trouvât le secret de m'atteindre. Pendant plusieurs semaines, je fus même privé, par violence, de toute autre nourriture que ma soupe et mon pain. Pour échapper à ces mauvais traitements, je gagnais pendant les récréations, quand cela m'était possible, la salle d'études et je m'y dérobais sous un banc à la recherche de mes maîtres ou de mes condisciples. Là, seul, sans protection, abandonné de tous, je répandais devant Dieu des larmes religieuses, lui offrant mes souffrances précoces comme un sacrifice et m'élevant vers la croix de son

Fils par une union tendre (1)... » Ce supplice devait pourtant cesser, car le jeune collégien, par la fermeté de son caractère et ses succès scolaires, obtint bientôt un ascendant marqué sur ses condisciples. On raconte que lorsque les élèves externes se rassemblaient sous le portique du collège avant l'ouverture des classes, les plus petits grimpaient aux barreaux de la grille pour voir le défilé dans la cour et, se montrant Henri Lacordaire, disaient : « Tiens ! le voilà, le voilà ! »

RECEY-SUR-OURCE. — L'EGLISE OU FUT BAPTISÉ LE P. LACORDAIRE

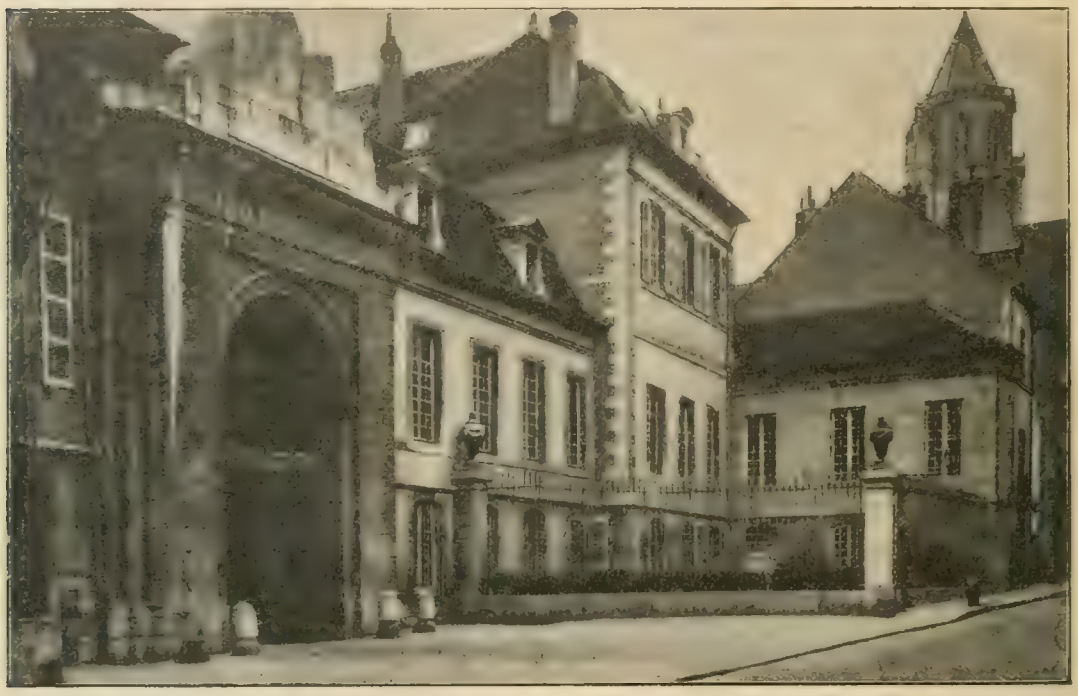
Mystérieux dessein de la Providence ! Celui qui devait arracher tant d'âmes aux ténèbres de l'incrédulité allait connaître lui-même la douloureuse solitude de l'âme sans Dieu. Henri avait fait sa première communion, à l'âge de douze ans et avec la plus grande ferveur. « Ce fut ma dernière joie religieuse, écrit-il, et le dernier coup de soleil de l'âme de ma mère sur la mienne (2). » Au lycée de Dijon, comme dans presque toutes les écoles universitaires d'alors, l'indifférence religieuse — sinon le mépris de toute croyance chrétienne — n'avait d'égal que l'insubordination et l'indiscipline. L'athéisme des maîtres ne pouvait échapper à l'esprit curieux des élèves et peu à peu le doute ruinait en ceux-ci toute conviction religieuse. Henri subit malheureusement cette pernicieuse influence, et quand il sortit du collège, à dix-sept ans, il n'avait plus la foi, bien qu'il restât « honnête, ouvert, impétueux, sensible à l'honneur, ami des belles lettres et des belles choses. »

Tel il demeura en passant à l'École de droit de Dijon, prenant bientôt une place d'honneur parmi ses amis, étudiants comme lui. Ceux-ci étaient chrétiens, Henri ne l'était plus ; mais sa distinction d'esprit et sa délicatesse de cœur lui faisaient respecter les croyances qui n'étaient plus les siennes. Du moins la discussion était libre sur les questions d'histoire, de philosophie ou de droit et Henri Lacordaire y révélait toute sa supériorité. « Nous écoutons encore, écrit Lorain, ces improvisations pleines d'éclairs, ces argumentations remplies d'agilité, de ressources inattendues, de souplesse et de saillies ; nous voyons cet œil étincelant et fixe, pénétrant et immobile comme si le regard devait descendre dans tous les plis

1. *Testament du P. Lacordaire*, ch. I.
2. *Ibid.*

de sa pensée ; nous entendons cette voix claire, vibrante, frémissante, haletante, s'enivran d'elle même, n'écoutant qu'elle seule et s'abandonnant sans réserve et sans contrainte à la verve intarissable de sa riche nature. O belles années si vite écoulées, ô précieux et magnifiques jeux de l'esprit, vous prédisiez à la cause de Dieu un incomparable athlète (1) ».

aucun dogme, mais l'orgueil vivant d'une gloire espérée (1). » Cette « gloire espérée » ne se fit pas attendre. Les débuts du jeune avocat furent très brillants. Il plaidait sans y être autorisé par l'âge, car il débutait à 21 ans, alors qu'une ordonnance royale le défendait avant l'âge de 22 ans. Mais cela ne l'inquiétait guère : « Si j'étais cité au conseil de discipline, ce serait une occasion de



DIJON. — L'ANCIEN LYCÉE

Il fut dur à Henri Lacordaire de briser les liens de ces premières amitiés, de venir à Paris, après sa licence en droit, pour son stage d'avocat au barreau. Mais il ne voulait pas contrister davantage « les espérances maternelles sur lui ». « Paris ne m'éblouit point, écrit-il. Accoutumé à une vie laborieuse, exacte et honnête, j'y vécus comme je venais de vivre à Dijon, avec cette douloureuse différence que je n'avais plus autour de moi ni condisciples ni amis, mais une solitude vaste et profonde où personne ne se souciait de moi et où mon âme se replia sur elle-même sans y trouver Dieu ni

1. *Le Correspondant*, t. XVII, p. 821.

faire un beau discours, et voilà tout (2). » Ses premiers essais de la parole publique furent des coups de maître. Berryer qui l'entendit, le félicita. Le premier Président Séguier fit de lui cet éloge : « Ce n'est pas Patru, c'est Bossuet ».

Cependant, ces succès n'enivraient pas outre mesure le jeune stagiaire. Bientôt il écrivait : « Franchement, j'ai pitié de la gloire, et je ne conçois guère comment on se donne tant de peine pour courir après cette petite sotte (3). » Une sorte de tristesse mélancolique imprégnait peu à peu son

1. *Testament*, loc. cit.
2. *Le Correspondant*, loc. cit. p. 829.
3. *Ibid.*

âme. Le Dieu de son enfance et de sa première communion frayait dans sa conscience la voie du retour en attendant que la Providence lui donnât la clef du mystère de la vie et des desseins providentiels sur lui. Il avait toujours respecté la religion ; mais maintenant les vérités éternelles l'attiraient. Ses mœurs, d'une exemplaire chasteté, ne permettaient pas à son cœur d'émousser son besoin d'infini. Il expérimenta alors, dans sa réalité crucifiante, la contradiction brutale qu'imposent, aux aspirations profondes de l'âme humaine, les ambitions et les satisfactions que le monde peut susciter et procurer, et il comprit vite que rien dans cet ordre ne pouvait le rassasier. Ce vide douloureux, creusé en abîme dans son âme, fut le point initial de sa conversion. C'était Dieu « qui se remuait dans son cœur de vingt ans » et qui le visitait. Il ne refusa pas cet appel du divin Ami. Il se mit à lire l'*Évangile* et le *Génie du Christianisme*. Il étudia l'histoire de l'Église, se convainquant chaque jour davantage qu'elle seule assure la liberté individuelle, l'ordre et la justice dans la société. Il priait, demandant à la grâce divine d'achever son œuvre. « Dernièrement, — écrivait alors un de ses amis, Hippolyte Regnier, — passant devant Saint-Germain-des Prés, j'entre, et, derrière un pilier, qui vois-je agenouillé, la tête à moitié cachée dans ses mains ? Mon Henri, mon petit bijou d'Henri lui-même ».

Dieu entendit et récompensa une telle sincérité. Un jour, Henri se sentit « certain d'une certitude invincible » ; sa foi perdue depuis dix ans réapparut dans son cœur ; il se rendit à Notre-Dame et, sous ces voûtes qui devaient bientôt tressaillir aux accents magnifiques de sa parole, il se réconcilia avec Dieu.

***

Pour une âme comme celle du jeune converti, retourner à Dieu, c'était se donner à lui sans partage. « Le désir du sacerdoce l'envahit comme une conséquence naturelle de son propre salut. Il vit dans le monde qui l'entourait un grand malade qui avait besoin qu'on lui portât secours et il pensa qu'il n'y avait rien de comparable au bonheur de le secourir avec l'Évangile et la croix de Jésus-Christ (1). » Aussi, en mai 1824, Henri Lacordaire entrait-il au séminaire.

Nous ne nous attarderons pas à ces « belles années » d'Issy et de Saint-Sulpice, entièrement données au recueillement, à la prière et à l'étude, mais qui ne manquèrent pas de cruelles épreuves. Ordonné prêtre en 1827, l'abbé Lacordaire refusa les dignités qu'on lui offrait pour s'enfermer comme

HENRI LACORDAIRE

aumônier d'un couvent de la Visitation, puis bientôt du lycée Henri IV, aimant cette solitude qui lui permettait de lire l'Ecriture Sainte, d'apprendre la théologie dans ses sources, dans les Pères de l'Église et spécialement dans saint Augustin.

C'est alors qu'il fut amené, par suite de circonstances trop complexes pour être détaillées ici, à s'unir à Lamennais. Il s'agissait de défendre la liberté de l'Église opprimée par un gouvernement qui la maintenait dans un état de dépendance incompatible avec sa dignité et sa mission. Un journal, *L'Avenir*, avec la fière devise : *Dieu et la Liberté*, fut fondé pour être l'in-

1. *Testament*, [illegible].

strument de cet affranchissement, et l'abbé Lacordaire s'y engagea comme l'un des principaux organisateurs et rédacteurs.

Nous n'avons pas à rappeler quel fut le programme du journal *L'Avenir*, ni quelles idées généreuses il entreprit de faire valoir, idées qui, pour la plupart, auraient mérité de vivre si l'exagération et la passion ne les eussent fait dévier vers l'erreur. Disons seulement que dans cette bataille — car ce fut une vraie bataille avec l'intrépidité chevaleresque mais aussi la fougue intempérante — l'abbé Lacordaire fut le plus fier des lutteurs. Avec son jeune ami, Montalembert, qu'il venait de rencontrer pour la première fois, il se jeta dans la mêlée à corps perdu. Il était partout, sur toutes les brèches et sur tous les remparts, défiant l'ennemi et jetant ses ardents appels à tous les échos du patriotisme, de la religion et de la liberté.

L'ABBÉ LACORDAIRE

Non seulement il prend une part prépondérante dans la rédaction même du journal et dans toutes les luttes passionnées qu'il soulève ; mais il plaide comme avocat dans les divers procès suscités par *L'Avenir*. L'un des plus retentissants eut pour occasion l'ouverture d'une école publique pour les enfants du peuple par Lacordaire, Montalembert et de Coux. En ce temps de monopole universitaire, cette initiative était d'une singulière hardiesse. En inaugurant l'école, Lacordaire avait dit : « Nous sommes ici rassemblés pour prendre possession de la première liberté du monde, de celle qui est la mère de toutes les autres ;... nous prenons possession de la liberté d'enseignement. » La réponse du gouvernement ne se fit pas attendre ; le lendemain la force armée expulsait élèves et maîtres. Ceux-ci furent appelés à répondre, en correctionnelle, de leur infraction aux lois. Sur ces entrefaites, la mort du comte de Montalembert, en investissant son fils de la pairie, fit évoquer l'affaire devant la cour des Pairs Les accusés y parurent. Montalembert tint sous le charme de sa jeunesse cette imposante assemblée, et Lacordaire, qui s'était réservé la réplique au procureur, fit un discours demeuré célèbre, à juste titre, dans les fastes de l'éloquence. Si les prévenus furent condamnés, il est vrai, à une amende dérisoire, ils furent acquittés devant l'opinion publique. Ce geste de jeunesse et de bravoure fut la première victoire dans la conquête de la liberté d'enseignement.

Cependant *L'Avenir*, entraîné par la violence passionnée de ses polémiques, compromettait de plus en plus le sens droit de la vérité. A l'accueil délirant qu'on lui avait fait à ses débuts, succédaient la suspicion et la défaveur. C'est alors qu'éclata dans tout son jour, la loyauté d'âme de l'abbé Lacordaire en même temps que s'affirma son indéfectible amour pour la

sainte Église. Ce fut lui qui, le premier, eut l'idée d'aller soumettre au jugement du Souverain Pontife les idées de *L'Avenir* devenues suspectes à un grand nombre. Ce fut lui qui, le premier, avant même que Rome eût parlé, résolut de se taire et engagea au même silence ses compagnons. Ce fut lui enfin qui tenta vainement d'arrêter Lamennais dans sa révolte orgueilleuse et qui, à force de supplications et de ferme douceur, vainquit la longue résistance de Montalembert et l'amena à comprendre et à vénérer avec lui « le seul pouvoir devant lequel on grandit en s'inclinant. »

***

Le 11 décembre 1832, l'abbé Lacordaire consomma sa rupture avec Lamennais. « Je quittai la Chesnaie, seul, à pied, écrit-il, pendant que M. de Lamennais était à la promenade... A un certain point de ma route, je l'aperçus à travers le taillis avec ses jeunes disciples; je m'arrêtai, et regardant une dernière fois ce malheureux grand homme, je continuai ma fuite sans savoir ce que j'allais devenir et ce que me vaudrait de Dieu l'acte que j'accomplissais [1]. » Mgr de Quélen, archevêque de Paris, l'accueillit avec bonté « comme un enfant qui a couru quelque aventure périlleuse et qui revient meurtri au logis paternel. » Il lui rendit son poste d'aumônier à la Visitation.

Épuré par l'épreuve et le sacrifice grandi par l'humiliation volontaire, l'abbé Lacordaire est maintenant prêt au glorieux et fécond apostolat que lui prépare la Providence. Invité à donner une série de conférences sur la religion dans la chapelle du collège Stanislas, il accepta. Les conférences commencèrent le 19 janvier 1834. Dès la seconde, la chapelle ne pouvait plus contenir les auditeurs qui venaient en foule. Chateaubriand, Lamartine, Berryer, Jules Simon s'y donnaient rendez-vous. Les étudiants y accouraient, et, la chapelle étant comble, ils montaient sur des échelles jusqu'aux fenêtres, d'où ils écoutaient, ainsi perchés, cette admirable prédication.

LE PÈRE LACORDAIRE (Gaz...)

Le succès avait été éclatant. Aussi l'année suivante, sur les instances d'une députation d'étudiants en droit qui avait Ozanam pour chef, Mgr de Quelen appela le prédicateur de Stanislas à occuper la chaire de Notre-Dame pour cette œuvre des conférences qui a immortalisé son fondateur et qui reste « l'un des événements les plus extraordinaires et les plus décisifs

1 *Testament*, ch. III.

dans l'histoire religieuse de la France moderne [illegible] »

On connaît l'apostrophe célèbre par laquelle l'orateur débuta : « Assemblée, assemblée, que me demandez-vous ? Que voulez-vous de moi ? La Vérité ? » On connaît aussi l'incroyable empire que l'orateur prit sur cette foule frémissante qui débordait les nefs de la vieille métropole. Les jeunes gens surtout, les étudiants descendaient du Quartier Latin pour venir à Notre-Dame. « Jamais, a dit l'un d'eux, la parole humaine ne poussa plus loin son éblouissante et émouvante merveille. » « Comment, d'ailleurs, n'aurait-on pas été subjugué par le charme de cette éloquence sortant d'une conviction profonde, d'un cœur brûlant et passionné, par l'attrait de cette parole claire, facile, harmonieuse, pittoresque, étrange parfois, mais toujours figurée et rayonnante ? Comment n'aurait-on pas acclamé celui qui présentait un christianisme si large, si ouvert, si sympathique, où l'homme et Dieu, l'Église et la société se rencontraient encore pour s'aimer après un demi-siècle de divorce ; ce christianisme où la foi et la raison s'embrassaient comme deux sœurs, où la liberté retrouvait ses titres de noblesse remontant au Calvaire, où toutes choses grandes et nobles avaient leur place, où la poésie avait la lyre de David, où la patrie tressaillait, où la vie était partout, où la jeunesse se sentait aimée, où le but et le mot d'ordre était toujours : *en avant !* où la victoire enfin appartenait à l'avenir, au bien, à Dieu (2) ? » Aussi, l'on comprend l'exclamation d'Ozanam sortant de Notre-Dame : « Voilà qui nous met du baume dans le sang ! » et ces paroles de l'Abbé Perreyve : « Quel plus puissant, quel plus sûr piège d'amour que ces stations de carême ?.. Dieu alors nous tendait vraiment ses deux bras ! Aussi quels retours de quelles âmes ! Quelles résolutions dans combien de jeunes cœurs ! Quelles victoires connues de Dieu seul ! O Jésus-Christ, maître adoré, quelles que soient les obscurités de l'avenir, nous vous bénissons d'avoir, par de si grands spectacles, affermi et réjoui notre jeunesse (3) ! »

1. [illegible] *Église et État sous la Monarchie* [illegible] p. 11.
2. [illegible] *Vie du P. Lacordaire*, t. I, chap. VII. [illegible] 1866 [illegible] I, p. 95 s.

L'enseignement des conférences de Notre-Dame, repris à deux époques différentes, dura dix années. Avec lui, l'abbé Lacordaire avait réellement trouvé sa voie. Mais la célébrité ne l'enivra point ; car « il avait été préparé par trop de misère à demeurer maître de lui en présence du succès. » « Un autre genre de joie, d'ailleurs, s'adressait à son âme et l'élevait dans des régions plus pures que celles de la renommée. Le commerce des âmes s'était révélé à lui, commerce qui est la véritable félicité du prêtre quand il est digne de sa mission et qui lui ôte tout regret d'avoir quitté pour Jésus-Christ, les biens, les amitiés et les espérances du monde (1). » Aussi, quand, plus tard, il crut devoir laisser pour toujours l'enseignement de Notre-Dame, il fit à son auditoire et à la vieille basilique de touchants et solennels adieux. De celle-ci, il disait un jour, en écrivant à un jeune homme : « C'est ma grande patrie ! Je la salue toujours, de loin, dès qu'en entrant à Paris j'aperçois ses tours (2) » La postérité a gardé ce souvenir et, dans sa mémoire reconnaissante, ces deux noms : « Notre-Dame de Paris » et « Lacordaire » sont enlacés, à jamais.

***

L'abbé Lacordaire avait prêché à Notre-Dame deux carêmes successifs, quand, tout à coup, à la fin de celui de 1836, il annonça à ses auditeurs qu'il allait les quitter, parce que, disait-il, « il n'était pas encore assez mûr pour fournir la carrière d'un seul trait et qu'il avait besoin de se recueillir pour achever dignement l'édifice commencé. » Il part donc pour Rome, cherchant la solitude. C'est dans le calme de cet effacement volontaire que Dieu l'attend pour le préparer à l'œuvre du rétablissement, en France, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Son séjour dans la Ville éternelle lui permit beaucoup de réflexions. « Il s'étudia lui-même ; il étudia aussi les besoins de l'Église constatant que la destruction des ordres religieux lui avait fait perdre la moitié de ses œuvres d'apostolat ». De cette idée, combinée avec le désir déjà ancien de se consacrer à Dieu par une vie plus parfaite, se forma peu à peu en lui cette

1. *Testament*, ch. IV.
2. *Ibid.* ch. V.

pensée de rétablir en sa patrie l'Ordre de S. Dominique. Mais devant cet appel divin qui, de jour en jour, devenait plus pressant dans son cœur, des obstacles presque insurmontables se dressaient — et il eut besoin, pour en triompher, d'une incroyable énergie de caractère en même temps que d'une inaltérable confiance en l'appui providentiel. Dieu qui le réservait à une si noble entreprise, lui avait donné l'armure complète de la force. Il lui avait fait soutenir le choc de grands malheurs ; mais de même qu'on trempe une épée avant de l'envoyer à la bataille, il avait éprouvé dans l'adversité toute l'endurance de son serviteur.

Pour celui-ci, le premier obstacle, c'était lui-même. « Fils d'un siècle qui ne sait guère obéir, écrivait-il, l'indépendance avait été ma couche et mon guide. » Son humilité s'effrayait du rôle qu'il assumait : « Dès que je regardais ces colosses de la piété et de la force chrétienne qui furent les fondateurs des Ordres religieux, mon âme tombait sous moi, comme un cavalier sous son cheval (1). » Et puis venaient les obstacles extérieurs : il était sans fortune et mangeait à Rome les restes d'un patrimoine déjà gravement compromis dans l'aventure de *L'Avenir ;* ses amis ne voyaient dans son projet qu'une chimère et faisaient assaut de tendresse pour l'en détourner. Pendant un an, il n'a qu'un compagnon, Requédat, « ce doux et fort jeune homme », mais qui meurt dans ses bras, emporté par une maladie de poitrine. Et puis, il y a les lois laissées en France par la Révolution et qui interdisent la vie religieuse ; plus que cela encore : il est en butte à la malveillance jalouse de ceux qui lui reprochent ses anciennes attaches avec Lamennais et qui intriguent à Rome et à Paris pour faire échouer l'œuvre commencée.

Mais sous ce flot tumultueux d'obstacles et de contradictions son âme ne se laisse point désemparer. Il est de ceux qui ne prennent leur parti qu'après des réflexions fortes et longuement mûries et qu'aucune influence ne parvient ensuite à ébranler. « Je suis plein de calme et de sécurité, écrivait-il alors ; je me rassure, car je n'ai jamais rien fait avec plus de confiance et de maturité... Fallût-il commencer par être le seul frère-prêcheur français, je serai le seul. » D'ailleurs, la difficulté même excitait sa vaillance. « Je me demandais si la grandeur même du sacrifice n'était pas une raison de le tenter. »

Le 9 avril 1839, à Rome il reçoit donc, avec deux jeunes associés, l'habit de saint Dominique, puis entre au noviciat de la

LE PÈRE LACORDAIRE

Quercia près de Viterbe, édifiant son entourage par son humilité, sa simplicité, sa charité, son amour des observances monastiques et ses pratiques d'austère mortification.

Mais il lui tarde de retrouver la France et de lui donner les premiers accents de sa parole dominicaine. A la fin de 1840, il quitte l'Italie, traverse sa patrie et paraît dans la chaire de Notre-Dame avec sa tête rasée et son froc blanc, en face d'un énorme public où la sympathie de la jeunesse se mêle à l'hostilité des représentants du gouvernement. Il parle de la *Vocation de la Nation française*, et, du premier coup,

1. *Testament*, ch. V.

subjugue la foule frémissante, lui fait « boire jusqu'à la lie le calice de ses gloires » et « couvre ainsi de la popularité des idées l'audace de sa présence ». Mais ce n'est là qu'un succès momentané. Un instant surprise, l'opinion se réveille avec toutes les malédictions sectaires et les haines antireligieuses du XVIIIe siècle. Le gouvernement est hostile. La présence seule de ce moine est un délit. N'a-t-il pas l'audace de se dire lui-même « une liberté »? La force armée est sur pied et le suit dans les églises. Le roi lui-même intervient et supplie l'archevêque de lui interdire la chaire. C'est en vain, tous les obstacles se brisent en face de l'invincible fermeté du P. Lacordaire; et il obtient pour l'habit religieux qu'il porte « le triomphe d'un unanime respect ». « Jamais, écrit M. d'Haussonville, victoire plus complète n'a été remportée par la puissance d'un seul homme, sur les préjugés d'un temps et d'un pays (1). »

Les années qui suivirent furent consacrées à l'établissement de l'Ordre des Frères Prêcheurs, puis à la continuation de l'œuvre apostolique. Les épreuves ne manquerent pas, mais le courage fut à la hauteur des événements. Le Père Lacordaire fonde successivement des couvents dominicains à Nancy, à Chalais, à Flavigny, à Paris, à Toulouse. Il prêche dans les villes de province et jusqu'à l'étranger ; puis il reprend les conférences de Notre-Dame, de 1823 à 1851, soutenu par l'admiration toujours croissante du public.

Nous ne pouvons, en ce court article, relater tous les événements de la vie du P. Lacordaire pendant cette période d'intense activité, ni même retracer dans leurs détails les circonstances qui l'amenèrent à accepter un instant le mandat de député à l'Assemblée Constituante de 1848, mandat qu'il résigna bientôt spontanément, le tumulte de la vie politique lui paraissant incompatible avec la vie apostolique qui était son premier et unique but. Mais ce grand patriote n'en prit pas moins part à tout ce qui intéressait la grandeur sociale de son pays. « Je crois, disait-il, au salut des nations, et en ce qui concerne la France, mon espérance va jusqu'au délire (2). » Dans les dernières années de sa vie, il écrivait à un jeune homme : « J'éprouve une joie indicible en me rendant le témoignage que, depuis vingt-sept ans, jour de ma consécration initiale à Dieu, je n'ai pas dit une parole ni écrit une phrase qui n'eût pour but de communiquer à la France l'esprit de vie, et de le lui communiquer sous des formes acceptables pour elle, c'est-à-dire avec douceur, tempérance et patriotisme (1). »

1. *Lacordaire*, p. 123.
2. *Sermons et allocutions*, t. III, p. 297.

***

Sous l'impulsion généreuse du P. Lacordaire, l'œuvre dominicaine avait prospéré. Après quinze ans d'efforts, elle vivait et se soutenait d'elle-même. Aussi, parvenu au terme de son provincialat, en 1854, le Père songea-t-il à se consacrer plus activement à une œuvre nouvelle : l'éducation de la jeunesse. Il y avait préludé déjà, en fondant, en 1852, le Tiers-Ordre-Enseignant qui devait comprendre des religieux spécialement appliqués à l'enseignement dans les collèges. En 1854, la société propriétaire de l'école de Sorèze ayant demandé au P. Lacordaire de prendre la direction de cette importante maison, il accepta : c'était une occasion de faire progresser l'œuvre récemment fondée, en établissant à Sorèze le noviciat du Tiers-Ordre.

Du reste, le P. Lacordaire avait toujours aimé la jeunesse. « J'ai de la joie de quitter le monde, disait-il, pour vivre avec des enfants et des jeunes gens. » Comme au premier jour de son apostolat, il se faisait maître d'école. Pendant sept années, il se donna tout entier à l'éducation des jeunes Soréziens, leur livrant sans compter les trésors de « ce gratuit amour qui est la bonté ». Jamais il ne fut plus « heureux ». « Il lui semblait, écrivait-il, que sa jeunesse revivait dans celle qui l'entourait. »

Il prêchait chaque dimanche, avec ardeur et éloquence, et il avait soin de préparer ses entretiens avec autant de diligente application qu'autrefois ses grands discours ; car personne n'a jamais traité avec plus de respect la parole publique. La bienfaisante influence commencée en ces jeunes âmes par sa parole inspirée, s'achevait dans des entretiens plus intimes. La porte de la

1. *Lettres à des jeunes gens*, édit. Perreyve, 38e lettre.

cellule du Père était toujours ouverte à ses chers protégés ; il leur consacrait tout son temps, et il posait plus d'une fois sans regret la plume qui écrivait «*Ozanam*» ou les «*Conférences de Toulouse*» pour être tout entier à l'un d'eux. Que d'orages apaisés, que de périls conjurés que de conseils judicieux dans ces confidences où une tendresse toute paternelle savait si bien faire accepter la rigueur de la réprimande et l'austérité de la leçon ! Sans doute il recommandait aux jeunes gens la fierté des vertus civiques, la noblesse et l'honneur de la dignité humaine, la droiture et l'énergie du caractère moral, les joies et les austérités de l'amitié, le culte du travail ; mais ce n'était là qu'un préambule, ou, si l'on veut, qu'un épanouissement; ce qu'il voulait obtenir d'abord et avant tout, c'était des chrétiens, dont les vertus naturelles ne seraient que l'expansion de la foi qui vivrait en eux. Ce grand mortifié qui se soumettait volontairement à de si rudes humiliations, ce pénitent qui se fit souvent martyriser à coups de discipline et un jour suspendre à une croix, dans la crypte des Carmes à Paris, tant son amour pour le Maître crucifié enivrait son cœur, conduisait ses jeunes dirigés dans les voies austères de la mortification. Les nombreux jeunes gens qui entrèrent le plus dans son intimité ont unanimement témoigné que, dans chacun de ses entretiens, il revenait, avec une complaisante obstination, à ce mystère de Jésus-Christ immolé par amour. Ils ont rapporté que très souvent il s'arrêtait brusquement dans son commentaire de la Passion du Sauveur, et qu'il demandait alors à son jeune auditeur s'il lui plairait de souffrir en union avec Jésus-Christ, que plus souvent encore il suppliait ce même jeune homme de le frapper, de l'humilier. Lorsqu'il se relevait de ce supplice, non moins douloureux peut-être pour celui qui l'infligeait que pour celui qui l'endurait, le Père reprenait son commentaire et son âme avait des cris d'amour que nul langage ne pourrait rendre (1).

Non seulement le P. Lacordaire donnait aux jeunes gens les dernières ardeurs de sa parole, non seulement il leur prodiguait le meilleur de son esprit et de son cœur, mais il trouvait encore le temps d'écrire

SOREZE. — STATUE DU PÈRE LACORDAIRE

pour eux ces admirables *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, et en pensant à eux, cette *Vie de Sainte Madeleine*, le dernier livre sorti de sa plume, mais pourtant le plus jeune par l'inspiration et le plus suave par l'onction qui s'en échappe.

1. Dans un ouvrage récemment publié nous avons rassemblé et relié logiquement les enseignements religieux et moraux du P. Lacordaire aux jeunes gens. Cf. H. D. Noël, O. P. *L. P. Lacordaire apôtre et directeur des jeunes gens*. (Sommaire : Il les aima. — Pourquoi il les aima. — Pourquoi il en fut aimé. — Caractères de sa Direction. — La grandeur d'âme. — Le culte de Jésus-Christ. — L'amour de l'Église. — L'amitié. — Le chrétien. — Les Devoirs. — Les vertus civiques. — La vocation. — Le Tiers-Ordre) 1 vol. in-12, 368 p., 6e édition, chez Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris, VI ; 3 fr.

Quand il en acheva la publication, l'Académie française, par un choix qu'il n'avait nullement sollicité, l'appela dans son sein. Il ne crut pas devoir refuser cet honneur, dans lequel il ne vit qu'un nouveau moyen de servir la cause de l'Église et de son Ordre.

Le lendemain de sa réception (24 janvier 1861), le Père se hâta de revenir vers Sorèze : un mal inexorable le minait sourdement ; son corps affaibli résistait à son énergique volonté. Il comprit que c'était fini et que Dieu lui demandait le sacrifice de sa vie. En vain, les soins les plus empressés essayèrent-ils d'enrayer le mal ; il fut bientôt manifeste que les remèdes humains seraient impuissants. Ses amis : Montalembert, Foisset, Falloux, l'Abbé Perreyve accoururent près de lui, voulant le revoir une dernière fois Le premier le décida à dicter ses *Mémoires* publiées plus tard sous le titre de *Testament du P. Lacordaire*, œuvre d'une souveraine beauté, malheureusement inachevée.

Bientôt, le Père se recueillit pour ne plus songer qu'à la mort. Pendant trois mois, on célébra la sainte messe dans sa chambre et, chaque matin il recevait son Dieu avec l'expression de la plus angélique ferveur. Il se faisait lire chaque jour quelques passages de la sainte Écriture. Épuisé et ne pouvant plus articuler une prière il regardait longuement le crucifix et le baisait tendrement. Ayant demandé lui-même l'extrême-onction et le saint viatique, il les reçut avec une piété touchante et voulut ensuite embrasser, les uns après les autres, les élèves présents, leur disant adieu, les bénissant, lui seul demeurant calme au milieu des larmes de tous. Le douloureux événement ne devait plus tarder. Le 20 novembre, à un instant de souffrance plus aiguë, le P. Lacordaire se dressa sur son lit et les bras étendus, les yeux fixés au ciel, il cria d'une voix forte : « Mon Dieu ! mon Dieu ! Ouvrez-moi, ouvrez-moi ! » Ce furent ses dernières paroles. Le lendemain, 21 novembre, en la fête de la Présentation de Notre-Dame au Temple, il rendait son âme à Dieu.

LES DERNIERS MOMENTS DU PÈRE LACORDAIRE

H. D. NOBLE,
des Frères Prêcheurs.

ANVERS. — LA RADE, VUE DE LA TÊTE-DE-FLANDRE

LA PATRIE DE RUBENS

« Beaucoup de gens disent *Anvers ;* mais beaucoup aussi disent *la patrie de Rubens*, et cette manière de dire exprime encore plus exactement toutes les choses qui font la magie du lieu : une grande ville, une grande destinée personnelle, une école fameuse, des tableaux ultra-célèbres. Tout cela s'impose, et l'imagination s'anime un peu plus que d'habitude quand, au milieu de la *Place Verte*, on aperçoit la statue de Rubens et plus loin la vieille basilique où sont conservés des triptyques qui, humainement parlant, l'ont consacrée. La statue n'est pas un chef-d'œuvre : mais c'est lui, chez lui. Sous la figure d'un homme qui ne fut qu'un peintre, avec les seuls attributs du peintre, en toute vérité elle personnifie l'unique royauté flamande qui n'ait été ni contestée ni menacée, et qui certainement ne le sera jamais. »

L'illustre auteur des « Maîtres d'au-

trefois », Fromentin, inaugure ainsi, de façon fort vigoureuse, l'étude de celui qui, plus qu'un autre, aurait mérité de elle en inscrivant au seuil de cet article le nom de Rubens.

Aussi bien nos modernes chercheurs

ANVERS. — LA PLACE VERTE ET LA STATUE DE RUBENS

donner son nom au siècle d'Albert et d'Isabelle. La critique, aujourd'hui, résume volontiers par l'analyse d'un grand homme la psychologie de toute une race. Nous resterons donc d'accord avec de richesses ont-ils adopté la personnalité de Rubens comme celle qui leur enseigne le plus de choses dans la science de la vie. La fougue du génial peintre de la « Mise en croix » convient à leur

tempérament de manieurs d'affaires. Rubens reste, plus que jamais, le palladium d'Anvers.

***

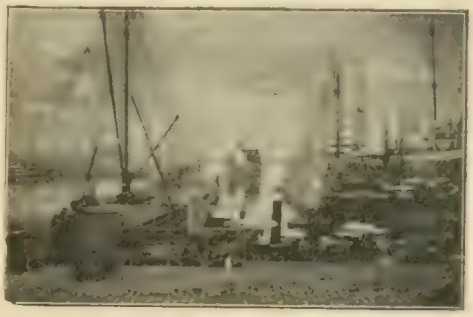
ANVERS. — L'UN DES PROMENOIRS DU PORT

De nos jours le rayonnement d'Anvers dans le monde provient en grande partie de son magnifique port.

Par une soirée tiède, accoudons-nous à la balustrade d'un des hauts promenoirs qui dominent, au-dessus des quais, la rade toute entière. L'heure est vibrante et féconde. L'énergique réalité s'ennoblit de la poésie d'un rêve. Des quais montent de forts relents de grain, de caoutchouc, de cuir et de fruits. Le grain crépite le long des glissoires, dans une poussière blonde, — le caoutchouc, plus noir que Krischna, est le dieu impérieux de notre colonie, — les peaux salées évoquent les prairies immenses de La Plata, — l'odeur des fruits nous fait voir, par transposition de sens, des films enchanteurs : les clairs décors que baigne la Méditerranée.

En aucun autre endroit de la Belgique, la prospérité nationale ne nous est rendue aussi concrète ; elle se déroule devant nous. Le long des quais et des bassins, d'Austruweel à Hoboken, on perçoit l'opiniâtre travail des 25.000 dockers, des grues et des élévateurs ; les charges d'ivoire, de minerai ou de laine passent incessamment, traînées par des chevaux géants, produits remarquables de l'élevage brabançon ; l'air est ébranlé de coups de sirènes, et ce sont les départs ininterrompus vers la haute mer des steamers de la « Hamburg-Amerika Linie » et du « Norddeutscher Lloyd » qui nous mettent en relations régulières avec l'Australie et la Chine, — de la « Red Star Line » qui battent pavillon belge et sont comme un fil droit tendu entre Anvers et New-York, — de la « Roland Linie » qui cinglent vers les ports américains du Pacifique, — du « Canadian Pacific Railway », etc., etc.

Un mot du « Canadian P. R. ». Anvers est avec Brême le principal port d'émigration d'Europe. Rappelons à nos lecteurs d'outre-océan que c'est d'Anvers que leur parviennent chaque année ces armées d'émigrants amenées par les steamers *Montezuma*, *Lake Michigan*, *Montréal* et *Mount Temple* du C. P. R. : un seul départ en compte parfois 800, dans la bonne saison. Chaque année, des milliers d'Européens, dont des cultivateurs et des négociants de France, passent par Anvers pour aller s'établir au Canada, vieille terre restée française de cœur depuis Montcalm, terre de fro-



ANVERS. — LES BASSINS

ment, terre eucharistique qu'un ordre de missionnaires français, les Oblats de Marie-Immaculée — bien connus à Anvers — évangélise jusqu'au Nord lointain et pour laquelle René Bazin a écrit un des chapitres les plus émouvants de

son livre récent « La douce France ». Aux Canadiens, amis de Notre-Dame d'Anvers, nous envoyons notre salut le plus cordial, le plus ému.

Les forces belges ont trouvé leur plus bel exutoire dans ce Congo magique, enfin nôtre, vers lequel quatre paque-

ANVERS. — LES CADETS A BORD DU NAVIRE-ÉCOLE

bots, au pavillon tricolore, emportent toutes les trois semaines, tour à tour, des centaines d'Européens. En 1910, le Congo a exporté des produits représentant une valeur totale de plus de 52 millions dans lesquels le caoutchouc représente à lui seul plus de 43 millions. Dans ce total de 52 millions, la Belgique figure comme pays de destination à concurrence de plus de 41 millions ; la France pour 8 millions et demi.

Soudain le vent se lève, les flots ondulent couronnés d'écume; les premières lumières jaillissent, vertes ou jaunes, aux mâts des trains d'allèges ; au loin, devers la Tête de Flandre, se balancent les gracieuses embarcations des yachting qui, bientôt, volant à la conquête de la Coupe de l'Escaut, seront les rivales des yachts victorieux de Kiel, d'Héligoland, de Marblehead et de St-Sébastien.

Du côté de Hoboken, rêve comme nous, sur son ancre, la blanche carène du *Comte de Smet de Nayer*, de notre navire-école, dont les cadets studieux sont l'espoir de notre marine marchande.

***

Quittant le port, scrutons la physionomie de la métropole qui, pour ne pas être aussi accusée que celle de Bruges ou de Gand, n'en garde pas moins des traits assez forts pour signaler le passé et placer Anvers au rang des trois « villes glorieuses ». Chaque quartier a un

caractère d'architecture qui lui est personnel, concordant avec celui de ses habitants : il semble bien qu'une sympa-

ANVERS. — LE STEEN ET L'EMBARCADERE

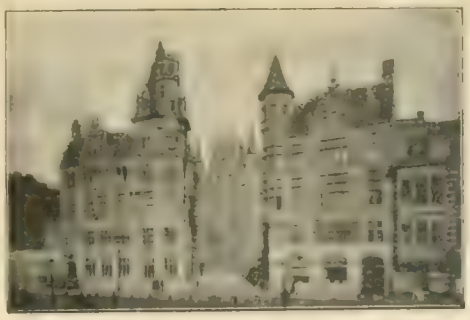
thie existe entre le visage des constructions et nos propres traits physiques et moraux. Qui n'a pas éprouvé cette impression à Bruges, à Ypres, à Furnes, où les vieilles maisons à pignons reflètent, si l'on ose dire, le mysticisme ému de leurs habitants ; à Bruxelles, où la rutilante Grand'Place révèle la mentalité haute en couleurs des Brabançons ; à Liège, à Namur, à Dinant, où les édifices, si divers, parfois si étranges, si violents d'aspect, racontent les libres annales des « Cités ardentes » ?

Richesse matérielle et morale : c'est ce que désignent les habitations anversoises. De la maison de Rubens — à tout seigneur, tout honneur! — il ne reste guère, au bout d'un préau, qu'un portique puissant, embelli d'une Minerve grave, surchargé de guirlandes, d'aigles, de faunes et d'acrotères : architecture de palazzo romain que Rubens assouplit à son intimité joviale et heureuse. La maison de Teniers n'a pas cette allure imposante, c'est, au Marché aux Gants, une étroite maison d'artisans que surmonte un pignon.

Rubens nous parle de gloire et d'expansion artistique, le Steen nous raconte des temps de force et de ruée. Le burg, berceau d'Anvers, nous mène, à travers les siècles, à la poursuite de nos libertés. Après avoir douté d'elles bien des fois, aux tournants de l'histoire, la légende du Steen nous les fait rencontrer entières, avant la conquête de la Nervie par l'impérator romain. La survivance de notre Château relie deux Belgiques indépendantes, la civilisation de Léopold Ier et la barbarie de Boduognat.

En face du Steen, la Vieille-Boucherie, maintenant restaurée complètement, nous reporte d'un bond à l'époque d'Albert Dürer qui, au cours de son mémorable voyage de 1520, la vit debout et achevée, magnifique et rude, flanquée de ses tourelles octogones. Ces anciennes halles seront transformées bientôt en musée des Arts décoratifs.

Le passage du gothique à la Renaissance s'opère de façon toute naturelle ; on traverse une rue et l'on se trouve en présence de l'Hôtel de ville, belle et noble bâtisse dont Leys orna l'intérieur de fresques archaïques, et qui voisine avec les robustes maisons de corporations, la fontaine du « Brabo », chef-d'œuvre altier de Jef Lambeaux, la majestueuse tour de Notre-Dame.



ANVERS. — LA VIEILLE BOUCHERIE

L'Hôtel-de-ville, c'est la vie publique. Avec la « Maison Plantin », nous entrons de plain-pied dans la vie privée d'une famille cultivée, voire savante, du XVIIe siècle, et nous saisissons d'un coup tout ce que la Renaissance a apporté de riche

et d'opportun à l'évolution besogneuse d'une race. Le typographe tourangeau, Christophe Plantin, en créant dans notre ville une imprimerie qui devait être bientôt fameuse, y alluma en même temps un foyer d'énergie, capable d'alimenter pendant deux siècles les passions intellectuelles de l'élite et du peuple thiois.

LE BONHEUR DE CE MONDE.

Avoir une maison commode, propre et belle.
Un jardin tapissé d'espaliers odorants,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfants.
Posséder seul, sans bruit, une femme fidèle.

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parents.
Se contenter de peu, n'espérer rien des grands.
Régler tous ses desseins sur un juste modèle.

ANVERS. — VUE A VOL D'OISEAU DE LA GRAND' PLACE ET DU PORT
Au centre : L'Hôtel-de-Ville. — Au milieu de la place : La fontaine du Brabo.
A droite : Les vieilles maisons des corporations.

La Flandre doit à cet étranger la diffusion de sa langue, puisqu'il composa le premier lexique flamand-français. Entretenu avec ferveur, le musée Plantin nous détaille le décor captivant où s'écoulèrent les jours du grand imprimeur. Le sonnet suivant, qui est de la composition de Plantin même et dont la clarté tourangelle voisine avec la « douceur angevine » d'un poète de la Pléiade, nous révèle son bon sens rassis et sa pieuse bonhomie :

Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Dompter ses passions, les rendre obéissantes,

Conserver l'esprit libre et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

Les « espaliers odorants » existent encore et si la vigne vénérable qui grimpe aux murs de la cour intérieure ne donne plus de fruits, au moins encadre-t-elle encore de la vie des feuilles les larges fenêtres à volets de chêne et à vitres plombées...

D'autres musées, l'ancienne « Maison Hydraulique », où le grand peintre, Henri de Braekeleer, observa si souvent le jeu des rayons et des ombres, le musée Claes, le musée Mayer-Van den Bergh, où sont conservées quelques-unes des plus riches bannières de nos corps de métiers et des tapisseries de haute-lisse signées Reydams et Leyniers, le musée du Folklore, racontent, eux aussi, le fastueux passé de nos ancêtres ; la transition de ces belles maisons anversoises aux singulières habitations de nos contemporains se trouve dans les hôtels que les du Bois de Vroylande firent construire au XVIIIe siècle par l'architecte Baurscheit. Comme le « rococo » s'est donc bien naturalisé ! Rien de trop noble dans cette architecture anversoise ; non : une roture cultivée, un charme plantureux et accueillant. Le fer forgé, — dame ! dans la patrie de Quinten Massijs — a remplacé les volutes et les culots en marbre ; au-dessus des portails, l'on distingue néanmoins des écus au dessin pur et, à leur pourtour, on ne sait quel décor affiné, qui indique que la Fée italienne a passé par la patrie des kermesses.

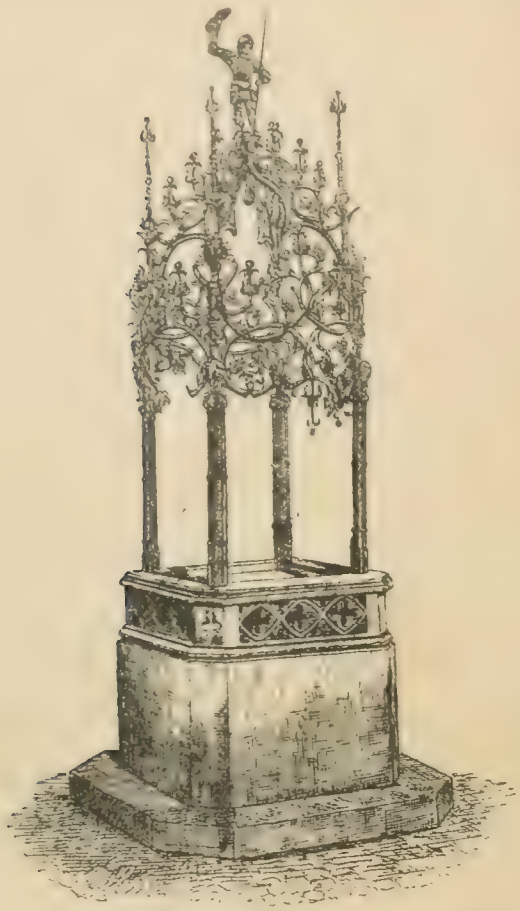
***

Au-dessus de la marqueterie des toits, et montrant le ciel, s'érigent, comme de grands reliquaires, nos magnifiques églises : Saint-Paul, Saint-André, Saint-Jacques, Saint-Charles, Saint-Augustin, et plus haute, plus dominatrice qu'elles toutes, Notre-Dame, dans sa force majestueuse...

ANVERS. — LA COUR DU MUSÉE PLANTIN

Ecoutons Fromentin, l'analytique, s'animer à sa vue et s'exprimer en poète : « Elle se présente de profil et se dessine en longueur par une de ses faces latérales, la plus sombre, parce qu'elle est du côté des pluies. Son entourage de maisons claires et basses la rend plus noire et la grandit. Avec ses architectures ouvragées, sa couleur de rouille, son toit bleu et lustré, sa tour colossale, où

brillent dans la pierre enfumée par les vapeurs de l'Escaut et par les hivers le



LA FONTAINE EN FER FORGÉ DE QUINTEN MASSYS

disque d'or et les aiguilles d'or de son cadran, elle prend des proportions démesurées. Lorsqu'il est tourmenté comme aujourd'hui, le ciel ajoute à la grandeur des lignes toutes les bizarreries de ses caprices. Imaginez alors l'invention d'un Piranèse gothique, outrée par la fantaisie du nord, follement éclairée par un jour d'orage et se découpant en taches déréglées sur le grand décor d'un ciel tout noir ou tout blanc, chargé de tempêtes. On ne combinerait pas de mise en scène plus originale et plus frappante. »

L'intérieur — qui comprend sept nefs ! — ne fait pas moins impression que la vue du dehors. Toute église gothique est un univers. Huysmans, chantre des cathédrales, mettait Notre-Dame d'Anvers en place d'honneur, et Rodin, que surprit l'énergie fine de ses colonnes, lui reconnaît l'eurythmie des beaux temples antiques.

Contre les murailles du transept sont appliqués deux illustres chefs-d'œuvre de Rubens, les triptyques de la « Descente de croix » et de la « Mise en croix ». Le maître peignit ces toiles à son retour d'Italie et les sévères leçons des Michel-Ange, des Titien, des Véronèse lui avaient appris à tenir sa force en brides. D'ordonnance grandiose, l'un plus calme

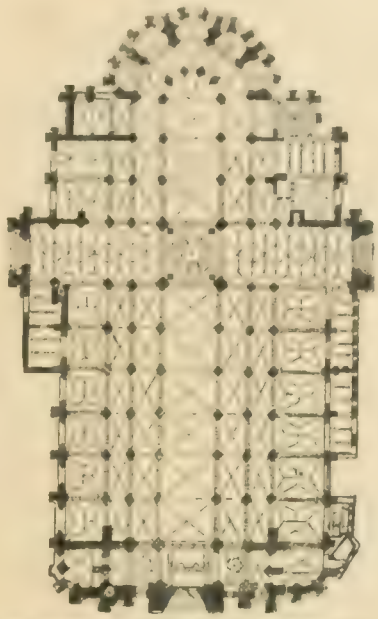
ANVERS. — LA STATUE DE QUINTEN MASSYS

que bien des compositions ultérieures, — l'autre plus agité, plus passionné,

plus épique, les deux tableaux allient à la plus fine culture classique les plus heureuses vaillances du novateur ; ils ont, la « Mise en croix », la grâce hardie d'un envol, et la « Descente de croix », le charme libre d'un repliement d'ailes.

C'est à Notre-Dame aussi que l'on vénère la Vierge miraculeuse d'Anvers, que le Folklore appelle *Onze Lieve Vrouw op Stokske*, parce qu'un jour — il y a de cela cinq cents ans — on la découvrit enfouie dans les feuilles d'un arbre, près du Kiel. Tous les ans, à la grande procession du 15 août, la Vierge se promène dans les rues de sa ville — et la foule silencieuse la regarde passer, toute pâlie, dirait-on, sous le poids du velours et de l'orfroi, et sous celui de la lourde couronne. Cette couronne d'or massif, chef-d'œuvre de ciselure, lui fut offerte par souscription publique en 1899, date de son 500e anniversaire. Elle coûta

60.000 francs ; les pierres précieuses y brillent des feux les plus divers et Huysmans, en symbolisant avec elles les vertus de la Vierge, pourrait fixer toute la tro-



ANVERS. PLAN DE NOTRE-DAME

pologie des gemmes. Un jour, la procession ne put sortir, le temps étant trop mauvais ; mais, la Vierge, contrariée de n'avoir pu montrer aux Anversois sa couronne étincelante et sa robe féerique, prit l'air quand même et, la nuit venue, parcourut toute seule les rues muettes de la cité. On trouva le lendemain le bas de son beau manteau souillé de la poussière du chemin. — Légende ! oui, légende. Mais les légendes, à côté de l'Histoire solennelle, ont une petite vie heureuse et persistante ; on ne voudrait pas ne pas y croire, parce qu'elles sont plus humaines parfois que les grands épisodes glorieux, et qu'elles émergent, toutes palpitantes d'émotion, de l'âme populaire intense, pieuse et fraternelle...

La cathédrale constitue le point d'Anvers où il y a le plus de beauté ; car elle exalte simultanément les trois arts. Nous avons vu l'Architecture et la Peinture ; voici la Musique qui dégringole,

agile et fraîche, du carillon, avec les chansons populaires de Benoît, de

ANVERS. — UN COIN DU JARDIN ZOOLOGIQUE
Dans le fond : Le dôme de la gare centrale.

Blockx, de Wambach. Elle émeut plus qu'on ne saurait dire. Quand le carillon chante, l'âme collective d'un peuple chante aussi. Là où le campanile ne se dresse pas sur la côte ou la plaine, il n'y a pas de patrie, et surtout pas de bonne patrie flamande. Les cloches, les grands lis noirs de Notre-Dame d'Anvers, qu'ils fleurissent toujours ! C'est notre idéal, un peu, qui murmure en nous — quand se parlent, là-haut, les clairs marteaux de la sonnerie.

***

Si la cathédrale d'Anvers synthétise parfaitement cette trilogie de l'art, le Jardin Zoologique offre par contre un spectacle extrêmement vivant de la nature.

Mais avant d'y arriver, il faut passer devant la Gare Centrale, gigantesque bâtisse qui ne rappelle plus rien de l'Anvers séculaire ; somptueuse cependant, et belle, si l'on veut, de par la profusion de ses matériaux précieux, de par l'amplitude de son préau que coiffe une coupole très élevée. Le quartier de la gare est celui des Juifs et des diamantaires. Les fils d'Israël n'y habitent pas sous la tente, mais dans de hautes maisons modernes — excessivement modernes. On sait qu'Anvers est, avec Londres et Amsterdam, le premier marché du monde pour les diamants ; 5000 ouvriers s'occupent journellement à la taille des pierres précieuses, des magnifiques « roses d'Anvers ».

Isaïe, dans l'évocation du Messie-Roi,

ANVERS. — LE CHŒUR DE NOTRE-DAME
La nef centrale.

pacifique et universel, parle, au chapitre XI de ses prophéties, de l'ère bénie où

« le loup habitera avec l'agneau, où la panthère reposera sur le chevreau : où le veau, le lion et le bœuf gras vivront ensemble et où un jeune enfant les conduira ». — Ce que l'heureux poète comprenait au figuré, nous aimons à le prendre au sens propre, dans nos promenades au Jardin Zoologique. Nos consciences humaines, en face des regards veloutés des bêtes, veulent croire à la réalité de cet « âge d'or ». Alors que les esprits vibrent encore de la trépidation des moteurs, on éprouve une étrange douceur en considérant les lamas bruns et en passant les mains dans leurs toisons laineuses, et c'est presque une ironie que de se complaire à la lenteur déhanchée des ours blancs.

Dans la spelonque rocheuse de l'aquarium, l'imagination s'éveille ; elle pénètre les châteaux de verre où, parmi les actinies, bruit la nage étincelante des poissons chinois ; elle s'égaye devant l'anormale splendeur du palais des reptiles où les hommes ont logé le serpent d'Eve qui perdit le monde. Il y a toujours des correspondances entre les bêtes et nous. Qui ne souhaiterait pour soi l'héroïque empan d'un aigle ? Qui n'envierait, à certains moments, la morne paix d'un buffle ? Quelle femme ne serait flattée de posséder la grâce agile d'une gazelle ?

Devant la force câline d'un lion, je songe à ma faiblesse, et devant un singe espiègle, que tente le pommeau de ma canne, j'essaie de démêler par quelle parcelle d'instinct, ses fantaisies vives sont parfois proches des miennes. Comme au cercopithèque à tête blanche, il nous faut un hochet. Seule la nature du hochet diffère. Et nous ne mettons pas moins d'efforts à poursuivre ce hochet que ce singe n'en met à saisir la petite chose qui brille entre les barreaux.

De cage en cage ainsi, l'on s'isole. Le monde extérieur est bien loin. C'est d'une bonne hygiène morale, que de se détourner quelquefois des hommes, pour interroger les animaux. « Vis ta vie », nous répondent ceux-ci, « et ne regarde pas plus haut que toi. » En vérité, les phoques, les chameaux, les cigognes nous font la leçon de l'humilité ; nous n'y prenons jamais garde. L'homme est le roi de la création, cela ne lui suffit pas. Certaine école de philosophie moderne voudrait l'égaler aux dieux. Et comme tout excès amène une réaction, il peut arriver que les pauvres humains

ANVERS. — LE MUSÉE ROYAL

redeviennent moins sages que les animaux mêmes.

***

Anvers, envisagé comme « métropole des arts » sera le terme de cette courte monographie.

Allons au Musée Royal des Beaux-Arts, vaste et harmonieux édifice classique qui, avec son parc reposant, forme le plus bel ornement des quartiers nouveaux du Sud. La peinture flamande, ancienne et moderne, y est richement représentée.

Evidemment, Rubens y brille dans toute sa gloire. L' « *Adoration des Mages* » — avec son mage africain digne du Tintoret — le « *Coup de lance* » — avec sa Vierge si connue, si émouvante — l' « *Education de la Vierge* » — char-

mante fantaisie décorative — la « *Vierge au perroquet* », etc. : ces titres évoquent une galerie unique, une salle éclatante, où chaque toile fait une tache forte et suave, onctueuse et chaude. Plus rare, dans l'œuvre rubénienne, moins célèbre peut-être, la « *Communion de saint François d'Assise* » — un grand tableau sobre, monochrome, où tout est pour l'âme et presque rien pour les yeux — mérite-

VAN DYCK, PEINT PAR LUI-MÊME

rait a elle seule une visite au musée d'Anvers, avec deux ou trois autres tableaux n'ayant d'équivalents nulle part. Je veux parler du triptyque des *Sacrements*, une pure merveille, par Roger van der Weyden (Rogier de la Pasture) et du triptyque de la *Descente de Croix* par Quinten Massijs. C'est à propos des *Sacrements*, comme de Fra Angelico, que J.-K. Huysmans, dans « *La Cathédrale* » (chapitre VII), définit son extraordinaire symbolisme des couleurs, où il attribue « à l'Eucharistie, le vert ; au Baptême, le blanc ; à la Confirmation, le jaune ; à la Pénitence, le rouge ; à l'Ordination, le violet ; au Mariage, le bleu ; à l'Extrême-Onction, un violet si foncé qu'il est noir ». Le triptyque de Massijs, que Huysmans a décrit *con amore* en long et en large dans son volume « *De Tout* », est le chef-d'œuvre du forgeron qui fut avec les Van Eyck et Memling le plus grand des Primitifs.

Van Dijck, le « pittore cavalleresco », Jordaens, le Rabelais de la peinture, Teniers, qui ne peignait que des « magots » au dire de Louis XIV, Breughel, qui n'eut qu'après trois siècles un disciple : notre fruste et impressionnant Laermans, Fijt, Snijders, les plus grands peintres de natures-mortes, et les maîtres autochtones et débraillés Brouwer, Jan Steen, van Craesbeke sont également bien représentés au Musée d'Anvers.

On a voulu, en ces derniers temps, refuser la dénomination de « métropole des arts » à la ville de Rubens. On a eu tort. L'opinion des artistes est péremptoire : « A Bruxelles, l'on expose ; mais à Anvers on vend ». Ici, le peuple même s'intéresse à la production artistique ; il en disserte, et aucune exposition ne passe sans qu'il ne l'ait visitée ; il connaît ses gloires, et Rubens, Jordaens, Teniers sont les héros, les demi-dieux de la cité. Son Académie des Beaux-Arts surtout lui tient au cœur ; il discute encore âprement les questions d'école et volontiers, il déplore l'inévitable évolution technique.

Notre Académie, transformation humaniste de la Gilde, reçut ses lettres patentes de Philippe IV d'Espagne en 1663. Elle fêtera ses 250 ans en 1913 et, peut-être, fera-t-on avancer la commémoration de cet heureux événement, pour qu'elle coïncide avec celle du tricentenaire de Teniers le Jeune, qui fut du reste son premier directeur. Assurément, les fêtes seront nombreuses et grandioses, dans la ville des « ommegancks ».

En exaltant ses artistes du « Grand Siècle », en soutenant d'autre part ses maîtres actuels, Leys, de Braekeleer, Verlat, Jef Lambeaux, Linnig, Verstraete, l'Anversois a conscience d'aider au rayonnement de sa race.

Le mouvement flamand, d'incessante actualité, se propage de ville en ville ; les lettres flamandes ont précédé en renommée la littérature belge d'expression française. Tandis qu'un jeune homme, Max Waller, sonnait la diane du renouveau littéraire, à Bruxelles, un autre éphèbe de génie, Albrecht Rodenbach, la cornait à Louvain, tapageusement, mais sincèrement. Le poète inspiré de « Gudrun » a été, selon l'expression de Hugo

ANVERS. — LA STATUE DE JORDAENS

Verriest, « le verbe de la Flandre renaissante ». Il s'appuyait sur Vondel, sur Conscience, sur Guido Gezelle, pour ébranler ses phalanges d'étudiants : il

ANVERS. — LA STATUE DE TENIERS

était l' « inspirateur » volontaire ayant un but, un idéal.

Cet idéal, quel était-il ? — Donner au peuple flamand, en Belgique, l'hégémonie qu'il avait conquise jadis de par ses efforts têtus et de par ses victoires. Ce but, est-il atteint ? — En partie, oui : la langue néerlandaise est devenue langue officielle, au même titre que le français; Anvers possède un théâtre lyrique flamand, créant des œuvres de Flamands ; la modeste école de musique de Peter Benoît s'est changée en Conservatoire Royal flamand ; les parlementaires flamands, enfin, s'acharnent à demander la « néerlandisation » de l'Université de Gand. Quand cette dernière redoute sera

prise, on pourra dire que le mouvement flamand aura vaincu.

Et Anvers commerçant, industriel et luxueux, que ses succès depuis 25 ans grisent et emportent, déborde peu à peu sur les campagnes. Ses fortifications, inutile chef-d'œuvre des Brialmont, verront s'élargir de plus en plus leurs anneaux ondulés: des transbordeurs seront jetés sur l'Escaut et relieront la vieille cité de Rubens à l'Anvers nouveau, haletant et trépidant, qui, alors sans doute, s'érigera en face d'elle, comme un frère, en terre de Flandre; sa « garden-city » créée à Wilrijck, à l'instar des Bournville ou des Lechtworth anglaises, s'étalera, aux côtés de la ville du « struggle for life », comme un paradis d'apaisement, de repos et de rêve...

Sur la fourmilière humaine, cependant, tout au lucre, tout à la course vers l'Or, Notre-Dame étendra son geste préservateur.

***

La flèche de la cathédrale luira toujours dans les ciels fuyants et tourmentés, et le carillon poétique laissera tomber sur les toits de tuile, avec autant de bonheur que jadis, ses chansons patriales, attendrissantes comme les « ranz » des vachers suisses...

Jules-Louis Tellier.

Anvers, le 23 mars 1911.

RUBENS

DOMREMY. — LA MAISON DE JEANNE D'ARC

Une "RELIQUE" de JEANNE D'ARC

NOTRE-DAME DE BERMONT

LE culte de Jeanne d'Arc grandit de jour en jour : maintenant que l'Église a placé notre héroïne nationale sur ses autels, Domremy n'est plus seulement un but d'excursion patriotique, c'est un lieu de pèlerinage vers lequel, de plus en plus nombreux, affluent les fidèles désireux de connaitre le village où l'humble Pucelle passa les dix-huit premières années de sa vie.

Cette affluence des pèlerins a nécessité l'érection d'un sanctuaire : adossée aux pentes du Bois-Chesnu, la gracieuse Basilique de Jeanne d'Arc dresse, comme une épée dont la pointe regarde le ciel, sa flèche élancée qui flamboie sous les rayons du soleil. Elle est construite, à deux kilomètres au sud de Domremy, près de l'endroit où se trouvait, jadis, l' « arbre des Fées ». Autrefois, l'ermitage Sainte-Marie, déjà en ruine au XVe siècle, en occupait l'emplacement. Et puisque l'arbre des Fées avait été, au cours du procès de Rouen, l'un des prétextes de la condamnation de Jeanne, n'était-il pas juste que le monument élevé à sa gloire fût érigé à cet endroit même, comme une réparation solennelle de l'erreur ou de la mauvaise foi de ses juges ?

Mais le sanctuaire du XXe siècle ne doit pas faire oublier les « reliques » de Jeanne à

Domremy : la petite maison de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée est toujours là : toujours là aussi l'humble église, datant du XIe siècle, plusieurs fois remaniée, mais toujours cependant, dans l'ensemble, la même qu'au temps de Jeanne. Tout le monde connaît ces deux reliques, qu'à défaut d'autres les croyants vénèrent comme des vestiges du passage de Jeanne à Domremy.

LA BASILIQUE DE JEANNE D'ARC

Il est une troisième relique, moins connue, parce que retirée loin du grand chemin où la foule circule dans le confort moderne des omnibus et des automobiles. Si l'on veut la vénérer, il faut s'y rendre à pied, tout comme Jeanne y allait, chaque samedi, dès l'âge de douze ans.

C'est la modeste chapelle dédiée à Notre-Dame de Bermont, c'est-à-dire, Notre-Dame du *beau mont*, où tout respire encore le parfum des vertus de la petite sainte.

Bermont, au XVe siècle, pointe avancée de la terre française dans les Marches de Lorraine! Bermont, sanctuaire béni de « Marie, Mère de Dieu et Vierge! » double motif pour Jeanne, la française, la dévote servante de la Reine du Ciel, de s'y rendre fréquemment. Les dépositions des habitants de Greux et de Domremy, — les deux villages n'en faisaient qu'un, alors comme aujourd'hui, — au cours du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, sont significatives à cet égard : « Souvent Jeannette se rendait, dit une de ses marraines, à l'église de Notre-Dame de Bermont avec d'autres jeunes filles pour y prier sainte Marie : j'y suis bien des fois allée avec elle ». C'était le samedi, dans l'après-midi, qu'avaient lieu ces pieux pèlerinages.

Quel mystérieux attrait exerçait donc, sur la future libératrice de la France, l'humble sanctuaire de la Vierge? Nous l'ignorerons toujours, au moins d'une façon précise, Jeanne ne s'étant jamais expliquée elle-même sur ce point. Si les juges, à Rouen, avaient de bonnes raisons pour poser à Jeanne des questions relatives à l'arbre des Fées, autour duquel avaient jadis couru des légendes superstitieuses, ils en avaient d'excellentes pour ne pas l'interroger sur Bermont d'où rien de mauvais ne pouvait sortir pour leur victime.

Jeanne ne parla jamais de ses visions,

ni à ses parents, ni même à son confesseur... On lui arrache, au cours des interrogatoires, l'aveu des détails matériels concernant les apparitions, et elle confesse deux apparitions spéciales, l'une, la première de toutes, qui eut lieu la veille de l'Ascension, en 1424, dans le jardin de son père, l'autre, qui se produisit à la fontaine des fiévreux, tout près de l'arbre des Fées ; et c'est tout. Mais si « les apparitions se renouvelaient très souvent, et en différents endroits » *(interrogatoire du 22 février)*, est-il possible que le sanctuaire vénéré de Bermont n'en ait pas été lui-même le témoin? Comment expliquer autrement l'attrait irrésistible qu'il exerçait sur Jeanne? Et d'ailleurs, cette petite chapelle, dans le silence et le recueillement des grands bois, se prête merveilleusement aux manifestations divines.

NOTRE-DAME DE BERMONT. — INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE.

***

Bermont ne rappellerait-il que le souvenir des visites hebdomadaires de la sainte enfant, ce serait encore assez pour que tout pèlerin de Jeanne d'Arc l'inscrivît dans son itinéraire! Un voyage à Domremy sans une visite à Bermont ne donne qu'une idée imparfaite de la préparation de Jeanne à sa mission surnaturelle : il faut pour la comprendre, avoir été s'agenouiller, comme elle, aux pieds de la Vierge de Bermont.

La distance d'ailleurs n'est pas très longue : une demi-heure de marche à travers champs et bois, au nord de Greux, conduit le voyageur jusqu'à la petite chapelle, adossée aujourd'hui à une maison d'habitation, construite en 1835 par M. Sainsère, restaurateur du domaine et du sanctuaire de Bermont.

Pour le voyageur qui débouche de la forêt du côté du nord, l'apparition subite de cette blanche maison, de cette rustique chapelle, sur le plateau solitaire formant clairière au milieu des bois, évoque irrésistiblement le souvenir des châteaux mystérieux qu'on rencontre dans les contes des fées. Elle est le « point virginal » de ce coin de Lorraine, point virginal où Dieu s'était penché un jour pour ressaisir la France et la ramener par la victoire à ses glorieuses destinées.

***

L'origine de Bermont est inconnue : la

chapelle semble avoir été fondée en l'honneur de S. Thiébaut de Provins, né en 1017, mort en 1066, et qui laissa en Lorraine un grand renom de sainteté. Une fontaine miraculeuse, dite de Saint-Thiébaut, coule encore au pied de la colline. Nous possédons quelques documents sur Bermont, da-

BERMONT. — L'ERMITAGE ET LA CHAPELLE

tant du XIIIe siècle : l'érection de la chapelle se place donc très certainement à la fin du XIe ou au cours du XIIe siècle. D'ailleurs le *crucifix* qui domine l'autel remonte au XIIe siècle : ayant toujours appartenu à Bermont, il suffirait à lui seul à prouver l'antiquité du sanctuaire.

Les archives de Meurthe-et-Moselle (H-2322, 1) renferment une charte datée du « lundi devant la feste de Saint Andreu » de l'an 1263. On y lit que la maison de Bermont appartenait à cette époque à l'abbaye bénédictine de Bourgueil (diocèse de Tours), qui y entretenait un religieux. Cette maison détachée avait donc bien l'apparence d'un ermitage, comme il y en avait tant en Lorraine au Moyen Age. Les bénédictins de Bourgueil cèdent leur maison « de Biaumont, en l'aveschiei de Toul, laquelle maison leur estoit plus coustangeuze qu'elle ne aportoit de proffit », à Messire Joffroi Gravier de Bourlémont et à Dame Sébille, son épouse, pour la réunir à l'hôpital de Gerbonvaux, récemment fondé par eux en l'honneur de Notre-Dame. Un frère de Gerbonvaux viendrait trois fois par semaine célébrer l'office divin dans la chapelle.

Nous sommes fixés : la chapelle de Bermont existait déjà au XIIIe siècle, puisqu'on y faisait l'office divin trois fois par semaine. Le rattachement de Bermont à l'hôpital de Gerbonvaux, récemment fondé en l'honneur de Notre-Dame, indique également que le culte de la Vierge dut y être introduit par les frères dudit hôpital.

Un petit-neveu de Jeanne d'Arc, Claude du Lys, curé de Greux et de Domremy, « donne » par un testament en date du 8 Novembre 1549 « à Notre-Dame de Beaumont six gros pour une fois ». Il est à présumer que d'autres embellissements furent faits par Claude du Lys dans la chapelle de Bermont. Dans notre notice historique sur « Notre-Dame de Bermont », (Saint-Dié, Cuny, 1908) nous avons examiné en détail tout ce qui concerne ces restaurations du XVIe siècle. Mais, par là, en dehors même du procès de réhabilitation, il est prouvé que la chapelle de Bermont existait avant Jeanne d'Arc, que le culte de la Vierge avait dû y être introduit au XIIIe siècle, et que le souvenir de Jeanne était resté attaché au modeste sanctuaire, Claude du Lys l'ayant consacré dans son testament.

***

En 1619, Bermont devint, avec Gerbonvaux, la propriété des prêtres de l'Oratoire de Nancy. A la grande révolution, tout le domaine fut confisqué et vendu, comme bien national. Au bout de 40 ans, en 1835, la propriété de Bermont était si morcelée, qu'il existait un possesseur d'une 384e partie de la chapelle !

Bermont fut sauvé de la ruine à cette époque par un généreux admirateur de Jeanne d'Arc, M. Claude Jean-Baptiste Sainsère, qui, malgré d'innombrables difficultés, racheta le domaine, restaura la chapelle et y ajouta la maison d'habitation actuelle. Le nom de cet ardent patriote mérite de passer à la postérité : son corps repose dans le petit cimetière attenant à la chapelle qu'il a intelligemment restaurée.

Les anciennes dalles, sur lesquelles Jeanne s'agenouilla, ont été replacées par lui dans le chœur ; nous en avons l'attestation dans les papiers qu'il a laissés. Le mur du côté nord est également resté intact dans sa plus grande partie : les autres murs du chœur ont été reconstruits, autant que possible, avec les anciens matériaux.

LE CRUCIFIX DE LA CHAPELLE DE BERMONT

Quant aux souvenirs contemporains de Jeanne d'Arc, c'est avec le respect dû aux plus précieuses reliques que M. Sainsère les a replacés dans le vénéré sanctuaire.

Ces souvenirs sont les suivants :

1. La statue *en bois* de Notre-Dame de Bermont, bien conservée.

2. La statue *en pierre* de saint Thiébaut, mutilée ;

3. Deux autres statues *en bois*, sainte Anne et peut-être, saint Jean l'Evangéliste.

4. Le Christ.

5. L'eau-bénitier.

6. Une croix antique, qui était placée au-dessus du chœur, à l'est, et qui y a été replacée.

7. Enfin, la cloche.

De l'antiquité des statues, il ne peut y avoir le moindre doute. Certains critiques ont voulu les placer au XV ou XVIe siècle, mais tous ceux qui en auront examiné le caractère antique, resteront stupéfaits devant une affirmation aussi osée.

D'ailleurs, nous avons les documents historiques : les douze témoignages du procès de réhabilitation rapportent les pèlerinages hebdomadaires de Jeanne à l'église de *Notre-Dame* de Bermont ; un témoin, Simonin Musnier, affirme expressément qu'*elle portait des cierges à Notre-Dame* de Bermont. Expliquer ces témoignages, sans admettre l'existence de la statue de la Vierge, est impossible.

Puisqu'il est probable que le culte à N.-D. fut introduit à Bermont par les prêtres de l'hôpital de Gerbonvaux, après la cession qui leur fut faite de Bermont par Joffroi de Bourlémont, tout concourt à reporter, au moins au XIVe siècle, l'antiquité de la statue de Notre-Dame. Les trois autres statues présentant les mêmes caractères, il est difficile de leur assigner une époque postérieure : la chose

est même impossible pour celle de saint Thiébaut, dont le culte, à Bermont, est antérieur au culte de la Vierge.

La statue de Notre-Dame de Bermont.

Cette statue est *en bois* de chêne extrêmement dur, et si lourde, qu'elle pèse soixante

STATUE DE N.-D. DE BERMONT

kilogrammes, bien qu'elle mesure à peine un mètre de hauteur. Elle représente la Vierge, Mère de Dieu, couronnée, portant un sceptre à la main droite, et de l'autre l'Enfant-Jésus qui caresse un oiseau. Cet oiseau, figurant le Saint-Esprit, serait-il un symbole de la conception virginale du Christ ?

Les couleurs vives qui recouvrent la statue sont de date récente ; elles ont été posées lors de la restauration de la chapelle en 1835. Ce n'est pas à dire qu'aucune peinture n'existait auparavant. Un examen attentif, qui a été fait de la statue en 1835, montre au contraire qu'elle avait été déjà deux fois peinte, après être restée néanmoins très longtemps sans aucune peinture. Le premier décor remonterait à la Renaissance.

Il n'est donc pas téméraire de conclure que la décoration des statues serait de la même époque que la décoration de la chapelle, faite par les soins de Claude du Lys, au XVIe siècle.

Le restaurateur a conservé, affirme-t-il, autant que possible, les couleurs primitives, du moins celles de la deuxième peinture qui était plus riche et plus variée que la première.

Les autres statues.

A gauche de l'autel, faisant pendant à la statue de la Vierge, se trouve la statue de saint Thiébaut, en l'honneur de qui fut fondé l'oratoire de Bermont. Saint Thiébaut est représenté un livre à la main gauche et un oiseau sur le poing droit. Cette statue, par son caractère et son style, remonte à la même époque que celle de la Vierge. Elle est en *pierre*, recouverte également de peintures. A la grande révolution, cette statue fut enlevée de son piédestal par des vandales et brisée en morceaux au milieu de la chapelle. Les fidèles l'ont rajustée de leur mieux et en ont recollé les morceaux avec de la terre glaise.

***

Au côté nord du chœur, posée sur un piédestal, la statue *en bois*, également peinte, de sainte Anne, mains jointes, tête penchée, dans l'attitude de la prière. Aucun document n'indique que cette statue représente sainte Anne ; néanmoins, la tradition est unanime à ce sujet.

***

La même certitude n'existe pas au sujet du personnage représenté par la statue qui

se trouve en face. Le peintre qui la restaura en 1835 l'appelle, dans ses lettres « *saint*

BERMONT. — STATUE DE SAINT THIÉBAUT

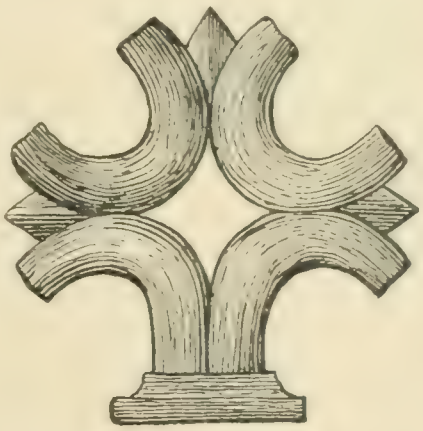
Jean l'Évangéliste ». M. Sainsère, au contraire, la nomme constamment « *saint Denis* ». Le livre que tient à la main le personnage en question n'est pas une indication suffisante pour qu'on puisse trancher la question. Comme argument en faveur de *saint Jean l'Évangéliste*, on pourrait rappeler que la plupart des statues antiques de saint Denis représentent le saint martyr portant *sa tête entre les mains;* ce qui n'est pas le cas de la statue de Bermont (1).

Le Crucifix.

Le crucifix qui domine la pointe de la fenêtre ogivale du chœur est peut-être le plus ancien souvenir de Bermont. C'est l'opinion de beaucoup d'archéologues distingués et, en particulier, de M. André Marty dans son ouvrage si intéressant et si documenté : *L'Histoire de Jeanne d'Arc d'après les documents originaux et les œuvres d'art du XVe au XIXe siècle*, Paris, 1907. M. Marty n'hésite pas à le faire remonter au XIIe siècle; d'autres vont plus loin encore et pensent qu'il ne serait pas exagéré de classer ce document parmi les œuvres du XIe siècle.

Une caractéristique des crucifix de cette époque, c'est l'espèce de *calotte* qui surmonte la tête du Christ. Elle se retrouve d'une manière frappante dans le Christ de Bermont. A vrai dire, cette calotte n'est qu'un défaut de proportion dans la sculpture de la tête couronnée d'épines. Une torsade de jonc, représentant la couronne, entoure la tête, qui se prolonge par dessus d'une manière disgracieuse, en sorte que la torsade de jonc surmontée du sommet de la tête, ressemble véritablement à une calotte.

« Ce grand Christ d'aspect byzantin est la haute image formidable de la chapelle.



BERMONT. — LA CROIX DU PIGNON DU CHEVET DU CHŒUR

Sur sa croix aux croisillons égaux, semblable à une croix grecque, s'allongent démesurément ses bras de Martyr. Son corps

1. Certains auteurs pensent que les deux petites statues appartiendraient à une sorte de Calvaire, et représenteraient St Jean et la Vierge en pleurs au pied de Jésus en croix. Nous nous contentons de signaler cette interprétation, qui supposerait que, primitivement, les deux petites statues ne faisaient qu'un groupe avec le grand crucifix du fond de la chapelle.

et son visage ont une forme hiératique et farouche. C'est du byzantinisme à la serpe. Apre figure poignante, née d'un art presque inconscient ! Sur une coiffe rustique qui entoure ses cheveux, la couronne d'épines fait turban. Ses traits sont rudes et lourds ; sa barbe courte et hérissée. Aux rides de son front le sang a coulé à grosses gouttes. Sa poitrine, dont on peut compter les côtes, est d'un adolescent maladif. Forte et pensive, sa tête est d'un Apôtre. Ce qui domine en ce Christ, c'est une expression de souffrance jusque dans son sommeil de mort. Souffrance et sommeil combinés forment d'habitude le symbole de l'éminente résignation...

Ce Christ a exercé une action souveraine sur la destinée de Jeanne. C'est devant lui qu'elle a passé ses plus longues heures de contemplation.....

C'est sur sa tête qu'elle a juré de partir...

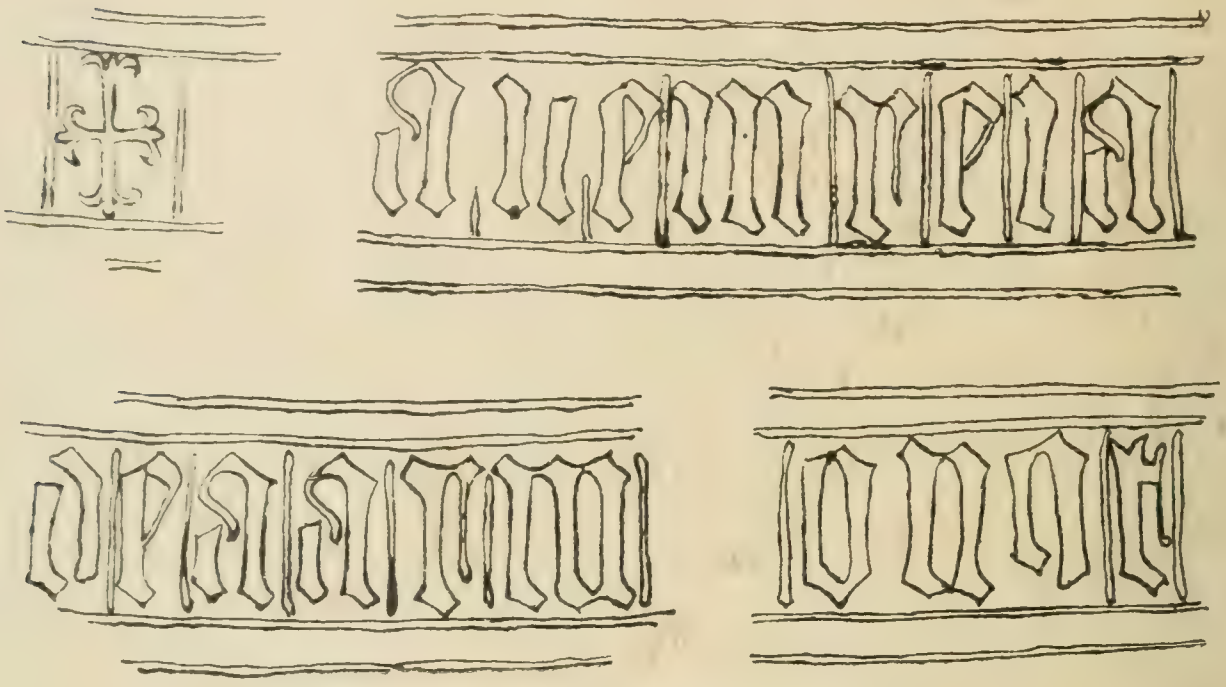
Ce Crucifix de Bermont a été le signal de sa vie, l'objet de son cœur, l'emblème de sa gloire (1).

* * *

L'*eau-bénitier* et la *croix* qui domine à l'extérieur (côté est) la chapelle, ne présentent pas d'autre intérêt que leur antiquité.

L'eau-bénitier reproduit, en réduction, celui de l'église de Domremy (à droite en entrant), certainement contemporain de Jeanne d'Arc.

La croix, qui domine le pignon du chevet du chœur, remonte à une époque bien antérieure à Jeanne d'Arc. Elle offre tous les caractères d'un monument du XIe ou XIIe siècle. M. Marty, dans l'ouvrage cité, la met, comme antiquité, sur le même rang que le



BERMONT. — FAC-SIMILE DE L'INSCRIPTION DE LA CLOCHE

1. *Chez Jeanne d'Arc*, par Émile Hinzelin, ouvrage couronné par l'Académie française, 1904, pages 96, 97.

crucifix. Il est à noter que dans les fouilles faites pour les fondations nouvelles en 1835, on a découvert plusieurs débris de croix ayant appartenu à des monuments très anciens.

La Cloche.

La cloche — que beaucoup affirment être contemporaine de Jeanne d'Arc — est un des souvenirs les plus intéressants de Bermont, non pas exclusivement pour son antiquité (certains auteurs, entre autres M. Léon Germain de Maidy, qui s'est occupé spécialement de la cloche de Bermont la font remonter seulement à la fin du XVe siècle), mais pour le problème archéologique que comporte son inscription.

Cette cloche, dont le son argentin égaie si poétiquement le silence religieux des grands bois, est placée dans un campanile en fer forgé, au-dessus de l'entrée de la chapelle. Pendant la Révolution, elle fut cachée à Goussaincourt, village voisin de Bermont, et ainsi préservée d'une destruction presque certaine.

A sa partie supérieure, elle porte, en lettres gothiques (1), l'inscription dont nous reproduisons le fac-simile. Une croix fleurdelisée sépare la fin du commencement de cette phrase énigmatique.

Cette inscription a exercé maintes fois la sagacité des archéologues lorrains. C'est peut-être de tous les monuments campanaires celui qui, malgré ses petites dimensions, a provoqué le plus grand nombre d'articles divers relatifs à son interprétation (2).

1. Ce sont des lettres gothiques, genre du XIIIe siècle, de cette gothique carrée appelée *gothique bourgeoise*. C'est la minuscule en usage au XVe et au commencement du XVIe siècle. L'épigraphie campanaire offre parfois de très grands retards, parce que les fondeurs ne renouvelaient pas souvent leur matériel.

2. Voir notamment : *Léon Germain* : La cloche de Bermont, Nancy, 1890. Note complémentaire sur la cloche de Bermont, *Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine*, mars, 1910. — *Intermédiaire :* années 1886, 1887, mot *Bermont*, aux tables. — *Alexandre Sorel :* La maison de Jeanne d'Arc, pages 83 et 93. — *Ed. Lathau :* Notice Lorraine, jeu de casse-tête; Verdun, juin 1880.

Aucune solution certaine n'est possible. Mgr Barbier de Montault, dont la compétence est universellement reconnue, transcrivait : *Ave Maria, Dei Mater, O N P (Ora Pro Nobis)* en transposant les mots *Ora Nobis Pro*. M. Léon Germain avait tout d'abord accepté cette explication, non sans avoir toutefois préféré une terminaison différente : *Ave Maria, Dei Mater, Virgo.* Après vingt ans, l'érudit archéologue revient définitivement à son interprétation personnelle. Les amateurs en trouveront la discussion approfondie dans le *Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine*, mars, 1910 (1).

Le Cimetière.

Avant de quitter Bermont, il nous reste à faire une visite au petit cimetière qui se trouve derrière le chœur, à l'est. Une porte pratiquée dans le mur, à droite de l'autel, y donne accès. Ce cimetière existait depuis longtemps et avait recueilli les dépouilles mortelles des pauvres et des ermites qui habitaient Bermont.

M. Sainsère a voulu y avoir sa tombe, la seule apparente aujourd'hui. On y lit cette épitaphe :

CI-GIT CLAUDE-JEAN-BAPTISTE SAINSÈRE
NÉ A VAUCOULEURS LE 12 JUILLET 1771
DÉCÉDÉ LE 12 NOVEMBRE 1848.
IL EST LE RESTAURATEUR DE CETTE CHAPELLE
QUI, SUIVANT LA TRADITION CONFIRMÉE PAR
L'HISTOIRE, EST BIEN VÉRITABLEMENT CELLE
DANS LAQUELLE JEANNE D'ARC REÇUT LES
INSPIRATIONS QUI LA PORTÈRENT A SE
DÉVOUER AU SERVICE DE SON PAYS.
RESPECTEZ CETTE CHAPELLE EN MÉMOIRE
DE L'HEROÏNE QUI ARRACHA LA FRANCE
DES MAINS DES ANGLAIS, ET LA CENDRE
QUE COUVRE CETTE TOMBE.

1. Nos préférences iraient plutôt vers cette autre interprétation : *Ave Maria de Barmonte.*

Puis, sur la pierre horizontale qui recouvre le sépulcre :

FIX[illegible] DANS L'HERMITAGE OU JEANNE D'ARC M'APPELLE,
S[illegible] PLEIN DE SOUVENIR D'UN COURAGE SI BEAU,
J'ENTOURAI DE RESPECT SA MODESTE CHAPELLE :
PASSANT, QUI QUE TU SOIS, RESPECTE MON TOMBEAU.

C. L. MOLLEVAUT, *de l'Institut* (1).

« Ce quatrain, dit M. le chanoine Bourgaut dans son *Guide du Pèlerin à Domremy*, M. Sainsère avait dû le demander longtemps d'avance au poète lorrain qui le précéda de quelques années dans la tombe. Jusqu'alors son vœu a été accompli par les pèlerins, qui témoignent de leur respect pour sa chapelle et sa sépulture, en s'y agenouillant pour y laisser une prière. »

***

Bermont est aujourd'hui la propriété d'une société, dite des *Amis de Jeanne d'Arc*, et fondée tout exprès pour l'acquisition et la conservation du sanctuaire.

La petite chapelle semble un peu oubliée par les visiteurs du berceau de Jeanne d'Arc. On n'y compte, dans tout le cours du XIXe siècle que deux pèlerinages, l'un en 1806, à saint Thiébaut, l'autre, en 1878, sous la présidence de Mgr Marie-Albert de Briey, alors évêque de Saint-Dié. En 1909, le dimanche qui suivit la béatification de Jeanne d'Arc, Mgr Alphonse-Gabriel Foucault, évêque actuel de Saint-Dié, par une délicate pensée, et s'inspirant de l'histoire de la Pucelle, voulut que les solennités en l'honneur de Jeanne d'Arc commençassent dans son diocèse par une fête paroissiale et intime à Domremy et à Bermont. Et ce fut l'auteur de ces notes qui eut l'honneur, en sa qualité de compatriote de la bonne Lorraine, de prononcer devant la chapelle bénie le panégyrique de la nouvelle Bienheureuse.

« Oui, ce petit sanctuaire pour lequel Jeanne avait une prédilection si marquée, ce petit sanctuaire, si retiré du monde, situé « ès bois et loing des villages », comme dit un ancien document (1), est par excellence le lieu de la retraite, de la vie intérieure, de la sainteté... Si Jeanne aimait Bermont, c'est que Bermont l'attirait vers Dieu; et voilà pourquoi, aujourd'hui que l'Église couronne la Bienheureuse, il nous faut revenir à Bermont, si nous voulons bien comprendre la sainteté de notre héroïne. »

***

Bermont ne doit plus rester inconnu. Cette année 1912 ramène le cinquième centenaire de la naissance de Jeanne d'Arc. Nombreux seront les pèlerins qui se dirigeront vers le lieu de sa naissance ; puissent ces quelques lignes jeter dans le cœur de ceux qui les liront le désir de connaître le sanctuaire préféré de la sainte enfant, et d'y venir se retremper dans l'amour de Marie, au souvenir encore si vivant de celle qui fut sans aucun doute l'« inspirée de Notre-Dame de Bermont. »

Lille. A. MICHEL,

professeur à la Faculté de théologie.

1. M. Mollevaut (Charles-Louis), littérateur et poète, est né à Nancy en 1796 et est mort à Paris en 1844. Il était parent de M. Sainsère. En outre de plusieurs traductions de poètes étrangers, on doit à M. Mollevaut un poème descriptif sur *les fleurs*, écrit avec beaucoup de grâce.

1. Requête de Messire Guarin, maître de l'hôpital de Gerbonvaux à maître Dominique de Trossey, au sujet des offices à célébrer dans la chapelle de Bermont. *Archives de Meurthe-et-Moselle*, H, 2322, IV.

LE PRÊTRE

« Imitamini quod tractatis. »

(Pontifical, Ordination des Prêtres.)

I. – Le Calice

Quand, à l'heure du Sacrifice,
Le Prêtre a consacré le vin,
Il élève au ciel son Calice,
Le Calice du sang divin.

Jésus, Victime pour les âmes,
Lui donne une austère leçon :
" Des captifs, que l'enfer réclame,
" Si tu veux payer la rançon,

" Du Calice entends le symbole :
" S'unissant au Prêtre immortel,
" Que ton cœur généreux s'immole,
" Chaque matin, au saint autel ! "

II. – Le Ciboire

Quand le Ciboire sort du fond d'un tabernacle,
Où se cache de Dieu le plus touchant miracle,
Et paraît sur l'autel, tout tressaille au saint lieu
Et les Anges lui font un cortège de gloire.
Le cœur du Prêtre doit, ainsi que le ciboire,
Être prêt à s'ouvrir pour donner du bon Dieu.

III. – L'Ostensoir

Le Prêtre dans l'Église est comme l'Ostensoir
Que le peuple, à genoux, avec respect contemple.
L'odeur de ses vertus doit embaumer le temple
Comme le doux parfum qu'exhale l'encensoir.
Qu'à travers son regard il laisse transparaître,
Ainsi qu'un pur cristal, l'autorité du Maître
Et surtout sa bonté qui pardonne et sourit !
Que le monde, charmé de son maintien céleste,
S'écrie, en admirant sa dignité modeste :
On dirait qu'en marchant il porte Jésus-Christ !

Gaston SORTAIS.

ARBRE DE LA VIERGE A MATARIEH

ÉGYPTE

Souvenirs de la Sainte Famille en Egypte [1]

I

GYPTE, Αἴγυπτος, c'est le nom donné par Hérodote et les Grecs au pays des Pharaons.

L'Egypte est, à vrai dire, la reine de la haute antiquité. Nulle autre contrée en effet n'a jeté autant d'éclat dans les premiers âges du monde que l'ancienne Egypte. Elle a été le centre des communications entre les peuples de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi. Elle est éminemment le pays des contrastes entre l'antique et le moderne, la civilisation et la barbarie, la pauvreté et la richesse, la fertilité et le désert, un soleil de feu et un vent âpre et en rafales qui rappelle l'hiver, la vie et la mort. Elle est aussi le pays des contrastes entre les populations diverses qui l'habitent. Riche carrefour du monde, les hommes de toutes les races y passent, et plusieurs s'y établissent, retenus par les charmes de son ciel resplendissant de lumière, de son climat salubre et gai.

Que de noms illustres, d'événements mémorables, de monuments célèbres et de souvenirs glorieux nous rappelle l'Egypte !

1. Avec son autorisation gracieusement accordée, nous avons profité, pour la composition de cet article, des importantes recherches du R. P. Julien sur l'Egypte chrétienne.

Noms de grands personnages : Abraham et Jacob ; Joseph, le sauveur des peuples affamés ; les Pharaons, protecteurs d'abord, oppresseurs ensuite des Enfants d'Israël ; Moïse, le libérateur de ses frères opprimés ; Alexandre le Grand et les Ptolémées ; Pompée, César, Antoine et la trop fameuse Cléopâtre ; S. Marc, fondateur de l'Eglise alexandrine ; S. Athanase, le marteau des Ariens ; S. Clément, Origène et S. Cyrille ; S. Antoine le Grand, S. Paul, 1er Ermite, Ste Catherine, vierge et martyre, l'illustre savante qui réduisit au silence les plus renommés philosophes.

Tous ces noms illustres sont éclipsés par les noms vénérables de Jésus, Marie et Joseph.

Noms de lieux célèbres : Héliopolis, la ville du soleil ; Thèbes, la cité-reine, la ville aux cent portes ; Memphis, la première capitale de l'Egypte historique ; Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, devenue fameuse par son immense bibliothèque de 700.000 volumes, comme aussi par sa florissante école qui fut un foyer de lumière, une pépinière de philosophes, d'orateurs et d'écrivains. Ces lieux célèbres méritent certainement une visite ; mais les pèlerins des lieux saints voudront surtout visiter le béni séjour de la Sainte Famille en Egypte, *Matarieh.*

Evénements mémorables : les sept années d'abondance et les approvisionnements, les sept années de disette et les greniers de l'Egypte, la descente de Jacob et de ses fils, et leur établissement dans la terre de Gessen, leur accroissement prodigieux et l'oppression, la mission de Moïse et les dix plaies de l'Egypte, le départ du peuple d'Israël et le passage de la Mer Rouge, la poursuite, la ruine de Pharaon et de son armée, le chant de triomphe de Moïse : *Cantemus Domino.* Sublime poème ! Un événement mystérieux les surpasse et domine tous : la venue et le séjour de la Sainte Famille.

Souvenirs impérissables : l'obélisque d'Héliopolis, les grandes pyramides de Gizeh avec leur immobile gardien, le Sphinx ; plus loin, la pyramide à degrés de Saqquarah, dont les quatre façades sont d'immenses escaliers ; celles de Dacrour, Matanieh et de Merdoum ; les sarcophages des momies de Memphis ; les ruines gigantesques de Karnak et de Luxor ainsi que celles d'Abou Simbel [1].

Chrétiens, nous avons des souvenirs religieux incomparablement plus chers : ceux de la Sainte Famille *à Matarieh.*

Ce sont ces souvenirs religieux dont nous nous proposons d'entretenir les lecteurs de l'*Almanach du monde catholique.*

1° L'entrée de Jésus en Egypte ; 2° Séjour de la Sainte Famille à Matarieh ; 3° Religieux souvenirs de la Sainte Famille ; 4° Fruits merveilleux de la venue de Jésus-Sauveur en Egypte : tels sont les points à développer.

II

L'Entrée de Jesus en Egypte. — Dieu, qui sait tout, jusqu'aux plus secrètes pensées de l'homme, connaissant l'inique projet du roi Hérode de faire périr le nouveau-né de Bethléem, envoya son Ange à Joseph, en temps opportun. « Levez-vous, lui dit le messager céleste, prenez l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Egypte, et restez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir. Hérode va chercher l'Enfant, pour le faire périr. »

C'était la nuit noire ! Malgré l'obscurité, l'imprévu, les périls et les mille

1. Ce temple égyptien est un monument pharaonique de l'époque de Sésostris, taillé dans le rocher ; il est le plus remarquable et le plus intéressant de la Basse Nubie.

difficultés du voyage, Joseph se leva, et sans attendre même les premières lueurs de l'aurore, il prit l'Enfant et sa Mère et partit pour l'Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode. (Math., c. II, v. 13, 14.) Voici un grand prodige: à l'entrée de l'Enfant-Roi en Egypte, s'accomplit l'oracle du prophète Isaïe : *Le Seigneur entrera en Egypte, porté sur une nuée légère, et les idoles de l'Egypte tomberont devant lui.* (c. XIX, v. 1.)

D'après l'interprétation de plusieurs Pères de l'Eglise des plus autorisés, il s'agit ici de l'entrée de Jésus-Enfant, porté sur les bras de Marie, son auguste Mère ; interprétation qui se trouve en parfaite conformité avec les faits affirmés par une tradition d'après laquelle les idoles d'Héliopolis tombèrent et se brisèrent, à l'arrivée de Jésus dans cette ville. Nous lisons en effet dans le pseudo-evangile de S. Mathieu, apocryphe hébreu des temps apostoliques, traduit en latin par S. Jérôme (XXII, XXIII, XXIV) : *Apercevant devant eux les montagnes et les villes de l'Egypte, les divins voyageurs entrèrent dans une ville qu'on appelle* Sotine, *c'est-à-dire la ville des idoles*, Héliopolis.

« Comme ils n'avaient là aucun ami, auquel ils pussent demander l'hospitalité, ils entrèrent dans le temple appelé *le Capitole de l'Egypte.*

« Il y avait là 365 idoles, auxquelles on offrait chaque jour des hommages sacrilèges. Et il arriva, lorsque la Bienheureuse Marie avec son Enfant entra dans le temple (d'Héliopolis), que toutes les idoles tombèrent la face contre terre et se brisèrent. Ainsi fut accompli ce qu'avait dit le prophète Isaïe : « Voici que le Seigneur viendra sur une nuée légère, et tous les ouvrages de la main des Egyptiens trembleront à son aspect. » (Is., XIX, 1.)

Le gouverneur de cette ville, Aphrodisius, apprenant cela, vint au temple avec toutes ses troupes et ses officiers. Les prêtres du temple, à la vue d'Aphrodisius et de ses soldats, crurent qu'il venait contre eux venger l'honneur des dieux dont les images étaient renversées. Mais, lorsqu'il entra dans le temple, et qu'il vit toutes les statues renversées sur leur face et brisées, il s'approcha de Marie et adora l'Enfant qu'Elle portait dans ses bras ; puis, adressant la parole à ses soldats, il leur dit : « Si cet Enfant n'était pas un Dieu, nos dieux ne

OBÉLISQUE D'HÉLIOPOLIS, PRÈS DU CAIRE

seraient pas tombés la face contre terre, à son arrivée ; ils ne se seraient pas prosternés devant lui, le reconnaissant ainsi pour leur Seigneur. Si nous ne faisons pas ce que nous avons vu faire à nos dieux, nous nous exposons à son indignation et a sa colère, et nous mourrons comme le roi Pharaon, pour avoir méprisé les avertissements du Seigneur. »

D'après l'opinion d'anciens auteurs, Aphrodisius était jeune encore, bien que déjà revêtu d'une haute dignité, quand la Sainte Famille vint à Héliopolis. Il se convertit à l'Evangile, à la mort du Christ, et fut sacré évêque de Béziers par Sergius Paulus, l'apôtre de Narbonne. (Cf. Bolland., 28 avril.)

Simple rapprochement de valeur dis-

cutable, dira-t-on, entre les divines Ecritures et la tradition de la venue de la Sainte Famille à Héliopolis. Mais, à vrai dire, il y a plus qu'un simple rapprochement. S'appuyant sur S. Jérôme et sur la doctrine de S. Thomas, le savant Père Patrizi trouve dans l'Ecriture elle-même, l'affirmation du séjour de Jésus-Christ à Héliopolis. Son raisonnement repose sur les deux sens des paroles du prophète Osée (XI, 1) : « J'ai appelé mon fils de l'Egypte, *ex Ægypto vocavi filium meum.* » Le sens littéral de ces paroles désigne le peuple d'Israël, rappelé de l'Egypte, au temps de Moïse. Mais le sens spirituel désigne Jésus, rappelé de l'Egypte, à la mort d'Hérode. S. Mathieu le dit expressément : « Et Joseph resta en Egypte jusqu'à la mort d'Hérode, afin que soit accompli ce que le Seigneur dit par la bouche du prophète : « J'ai appelé mon fils de l'Egypte. » (Math., II, 15.) S. Jérôme, expliquant ce texte d'Osée, l'entend de la même manière. « Ainsi, dit-il, ce qui est écrit : j'ai appelé mon fils de l'Egypte, est dit en vérité du peuple d'Israël, qui a été rappelé de l'Egypte, mais se rapporte parfaitement au Christ. »

A dire vrai, ces deux sens ont l'un et l'autre la même valeur ; ils sont également vrais, l'Esprit-Saint étant l'auteur du sens spirituel comme du sens littéral.

L'Egypte dont Dieu rappela le peuple d'Israël était la terre de Gessen : Israël habitait là ; il n'eut jamais d'autre séjour sous le joug des Pharaons. Dans le texte d'Osée, comme dans les autres passages de l'Ecriture, où l'on parle de la captivité des Juifs, l'Egypte est la terre de Gessen. Le texte d'Osée s'appliquant tout aussi bien à Jésus qu'au peuple d'Israël, l'Egypte dont est rappelé Jésus est encore la terre de Gessen. Reste à savoir dans quel lieu de cette terre vécut l'illustre Exilé. Habita-t-il l'une de ces trois villes de la terre de Gessen : Ramessès, Pithon, Héliopolis ? La tradition et les monuments de l'antiquité répondent : *Héliopolis*, ou plutôt *Matarieh*, campagne à côté d'*Héliopolis*, car, au temps de Notre-Seigneur, la ville était déserte.

Matarieh fut donc le séjour habituel de la Sainte Famille, pendant les années de son exil en Egypte.

III

Séjour de la Sainte Famille à Matarieh. — Ce n'est pas seulement en passant que la Sainte Famille s'est trouvée à Matarieh ; elle s'y établit. C'est ce que nous apprend une tradition respectable qui remonte aux premiers siècles du Christianisme ; d'autre part, aucun document ne contredit cette tradition.

Malgré les six siècles d'obscurité qui précédèrent les Croisades, cette tradition du séjour de la Sainte Famille à Matarieh a été trouvée par les Croisés identique à celle des premiers siècles, vivante parmi les Chrétiens et les Musulmans. Elle a donc traversé sans altération ces siècles d'obscurité. Elle précise encore davantage les lieux. La Sainte Famille s'arrêta sur un terrain appelé plus tard *le Jardin de Baume*, fixé par une source et un arbre particulièrement vénérés. Les Pachas d'Egypte s'emparèrent de ce saint lieu, l'embellirent et le conservèrent avec un soin jaloux, si bien qu'il est encore, dans sa presque totalité, la propriété du Khédive ; et ce fut là une sûre garantie contre tout déplacement possible de la tradition.

Enfin, celle-ci veut que Jésus-Enfant ait manifesté sa présence par quelques œuvres de sa toute-puissance. Il s'agit maintenant de savoir combien de temps a duré le séjour de la Sainte Famille,

à Matarieh, en Egypte. Nous devons nous borner à répondre qu'il n'y a rien de certain sur ce point, les auteurs étant d'opinions diverses.

L'opinion commune était, il y a trois siècles, que l'exil dura de six à sept ans. Les auteurs modernes réduisent cette durée à deux ou trois ans. Qui a raison? Il est bien difficile de le savoir. Qu'il nous suffise en conséquence d'appliquer à la présente controverse la judicieuse réflexion du poète : *Historici certant et adhuc sub judice lis est.*

SOURCE DE LA VIERGE DANS LE JARDIN DE BAUME A MATARIEH

IV

Religieux souvenirs de la Sainte Famille. — Ils sont au nombre de trois : le Jardin de Baume, la Source bénie et l'Arbre de la Vierge.

1° *Le Jardin de Baume.* — Les Arabes du pays nomment encore aujourd'hui le jardin de Matarieh le *Balzam* ou le *Jardin de Baume*, quoique depuis longtemps les baumiers aient disparu.

Avant Notre-Seigneur et au commencement de l'ère chrétienne, le baume se récoltait en Judée, dans les jardins d'Engaddi, près de Jericho. Au moyen âge, le baumier n'était pas cultivé en Judée, et il prospérait à Matarieh. Au dire des Chrétiens du pays, le baume vint en Egypte en même temps que la Sainte Famille.

L'historien Flavius Josèphe rapporte comme une tradition des Juifs que, parmi les présents apportés à Salomon par la reine de Saba, se trouvait la plante de baume, jusqu'alors inconnue en Judée. Elle se propagea et devint une source de richesses.

Le fait des baumiers cultivés à Matarieh, dans le lieu même où habitèrent Jésus et Marie, n'est point sans signification mystique. L'Eglise, légitime interprète des Ecritures, met dans la bou-

che de la Sainte Vierge ces paroles de la divine Sagesse (*Eccles.*, XXIV, 20, 21): « J'ai répandu mon parfum comme le cinamome et le baume. Mon odeur est comme le baume sans mélange. » Le baume de Matarieh n'est-il pas la figure ou la réalisation de cet oracle? (P. M. Jullien. *Le Jardin de Baume.*)

2° *La Source.* — De tous les souvenirs de Matarieh le plus célèbre est la source. Aucun pèlerin ne l'omet dans ses récits. Plusieurs anciens documents coptes parlent de la source miraculeuse de Matarieh. Tels sont : une lecture pour le 6 Hator, tirée d'un discours du patriarche Théophile, mort en 406 ; l'explication d'une homélie de Zacharie, évêque de Sakâ (l'ancienne Hoïs), qui vécut au VIIe siècle ; le Synaxaire, sorte de martyrologe, en usage dans les églises coptes, et enfin le Calendrier des Coptes. L'Evangile apocryphe de l'Enfance du Sauveur (c. 24) rapporte en ces termes le miracle de la source : « En sortant de la ville des idoles, les divins Exilés allèrent à un sycomore, aujourd'hui appelé l'*Arbre de Matarea*, et à Matarea le Seigneur Jésus fit jaillir une source. »

Au témoignage de tous les anciens auteurs, les Musulmans ont de tout temps vénéré cette source, comme douée d'une vertu merveilleuse. Elle devint si célèbre, que la localité, appelée en hébreu, du temps de Jérémie (XLIII, 13) *Beth-Schems, la maison du soleil*, ne fut plus connue jusqu'au XIVe siècle, que sous le nom de *Aïn-Schems*, ou *la fontaine du soleil.*

Il faut donc avouer qu'une tradition si ancienne, si constante, si généralement répandue, ne permet guère de douter que la toute-puissance divine se soit manifestée en quelque manière dans cette source.

3° *L'Arbre de la Vierge.* — Il est à 40 mètres au levant de la source, vers l'extrémité de l'enceinte ouverte au public, dans le Jardin de Baume. C'est un très vieux sycomore *(Ficus sycomorus)*, le vrai sycomore d'Orient, qui ne ressemble en rien à l'espèce d'érable connu en France, sous le même nom. Son gros tronc, à peu près sain, est aplati du Nord au Sud ; on dirait qu'il n'est qu'une moitié de tronc. Cet arbre a été, et est encore l'objet d'une vénération particulière, comme ayant servi d'abri à la Sainte Famille, lors de son exil en Egypte. Comment le sait-on? On le sait par les Evangiles apocryphes des premiers siècles, par les anciens livres liturgiques des Coptes, par la vénération dont les premiers Chrétiens entourèrent cet arbre. Les Coptes des premiers temps élevèrent là une grande église, dont ils fêtent encore aujourd'hui la dédicace. On le sait aussi par la tradition que les Croisés trouvèrent très répandue parmi les fidèles et les infidèles ; tradition qui, dans la suite, attira d'innombrables pèlerins à Matarieh. Ceux-ci estimaient qu'il manquerait quelque chose à leur pèlerinage des SS. Lieux, s'ils ne venaient pas au jardin de Matarieh, où se trouve l'*Arbre de la Vierge;* car ce jardin est inscrit dans l'ancien catalogue des SS. Lieux d'Orient, enrichis d'indulgences.

Il est d'ailleurs fort naturel que le souvenir des lieux habités par Jésus et sa sainte Mère se soit conservé parmi les Chrétiens convertis à la voix de S. Marc, comme aussi parmi les Juifs, établis en grand nombre, dans la région d'Héliopolis, au temps du Sauveur.

A l'époque de l'invasion musulmane, les Sultans d'Egypte s'emparèrent du vénéré jardin de Matarieh ; l'église que les Coptes y avaient bâtie fut détruite, les Chrétiens chassés de ce saint lieu, et les pèlerins repoussés. Mais la tradition chrétienne ne fut point, Dieu merci, effacée par cinq siècles d'oppression :

d'illustres Croisés, tel que, pour ne citer qu'un nom, Jacques de Vitry, évêque de St-Jean d'Acre, la trouvèrent encore vivante, vers 1220.

Dès que l'Egypte fut quelque peu ouverte aux Chrétiens d'Occident, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, pèlerins et voyageurs vinrent en grand nombre à Matarieh. Plusieurs nous ont laissé des récits pleins de charmes sur le Jardin de Baume, la Source et l'Arbre de la Vierge. Tous à peu près rapportent les mêmes traditions et donnent des descriptions qui s'accordent entre elles. Des auteurs musulmans de l'époque parlent de même du Jardin et de la Source.

Grâce à cet ensemble de preuves, il est permis de conclure avec le R. Père Jullien : « Il est certain que l'Arbre de la Vierge à Matarieh fut en honneur depuis les premiers siècles, pour avoir protégé de son ombre Jésus et Marie. » *(L'Arbre de la Vierge à Matarieh.)* Reste à savoir si l'arbre actuel est vraiment celui qui abrita la Sainte Famille. Ce n'est point du tout probable. Le tronc de l'arbre en 1596 avait la forme d'un Y renversé. Une moitié du tronc s'étant détachée en 1656, les Pères Franciscains du Caire la transportèrent dans la sacristie de leur église, et la conservèrent longtemps comme un objet de vénération. L'autre moitié de l'arbre tomba vers l'an 1694, et fut pareillement recueillie par les PP. Franciscains. Ainsi, l'arbre d'aujourd'hui n'est pas celui de 1596, celui que vénérèrent les pèlerins du XIVe siècle ; et ce dernier n'est vraisemblablement pas le même arbre qui abrita Jésus et Marie. Ce que l'on peut dire de plus vraisemblable est que les arbres qui se succédèrent à la même place furent des rejetons de l'ancienne souche dont les racines n'avaient pas péri, à la chute de l'arbre précédent.

Notre vénération d'ailleurs porte sur le lieu, bien plus que sur l'arbre. Nous savons que Jésus, Marie et Joseph, pauvres et exilés, s'arrêtèrent dans le jardin qui s'étend autour de l'arbre actuel :

LE JARDIN DE MATARIEH EN 1596

Dessin du P. Bernardin Amico, [illegible] gravure de [illegible], dans le [illegible] du P. Pietro Amico [illegible]

LÉGENDE : A. Figuier-Sycomore qui s'ouvrit miraculeusement pour donner refuge à la Vierge Marie. — B. Bassin où la Vierge lava les linges de l'Enfant Jésus. — C. Noria qui élève l'eau de la source miraculeuse. — D. Porte. — E. Autel. — F. Jardin du baume.

l'arbre, depuis des siècles, signale et fixe ce lieu béni. Le Sycomore de la Vierge est donc pour nous un signe, un monument qui rappelle un touchant souvenir ; il n'est pas une relique.

Après la bataille d'Héliopolis, le général français Kléber, qui, avec 10.000 hommes, avait battu 80.000 Turcs, vint à l'Arbre de la Vierge inscrire son nom sur une branche, de la pointe de son épée.

« Un jour, raconte le R. P. Jullien *(loco cit.)*, nous rencontrâmes dans la petite enceinte, un vieux prêtre dont nous avions appris récemment la très grave maladie. Il récitait là son chapelet. La prière finie, nous allâmes le féliciter. « Quand les médecins me donnèrent ma sentence de mort, nous dit-il, je me souvins d'un Père franciscain français, bien connu par son éloquence et par l'ascendant de sa charité, qui guérit subitement d'une ophtalmie chronique, en se lavant à la source de Matarieh. Je fis vœu d'aller prier à l'Arbre de la Vierge, si je guérissais. De ce jour, mon état s'améliora, à la grande surprise de tous. Je suis guéri ; je pars demain, pour reprendre mon ministère dans ma paroisse. »

V

Relations de deux anciens Pèlerins de Matarieh. — En 1483-1484, trois sociétés de nobles Allemands firent ensemble le pèlerinage de Matarieh, au retour du Sinaï.

Ils nous ont laissé deux relations, écrites, l'une par Breydenbach, l'autre, par Félix Fabri. Elles sont fort intéressantes ; mais, pour ne pas dépasser les limites de notre modeste cadre, nous ne citons que les passages qui traitent expressément des trois souvenirs de Matarieh.

« Après avoir traversé, depuis Suez, des plaines arides et des sables mouvants, nous nous trouvâmes, le 6 octobre, au matin, en face des magnifiques campagnes de Matarieh, où l'on voit « *le Jardin de Baume* ».

« Le village de Matarieh est assez considérable. La plus belle habitation est la maison de plaisance du Sultan, qui renferme dans son vaste enclos, la Fontaine de la Vierge et le Jardin de Baume.

« C'est là qu'on nous reçut. La maison a bon nombre de chambres peintes et fort agréables, un bain chaud pour le Sultan, des terrasses d'où la vue s'étend au loin sur la campagne.

« Tout proche est un bassin en maçonnerie... Une large ouverture avec grille en fer donne vue sur le grand jardin, et laisse arriver un air délicieusement embaumé.

« A côté de nous, était la fontaine bénie, où la glorieuse Vierge, Jésus, source de piété, et Joseph, exemple de toutes les vertus, ont étanché leur soif. D'après une ancienne tradition de nos pères, Joseph, fuyant sur l'ordre de l'Ange, la terre d'Israël, vint en ce lieu avec l'Enfant Jésus, et Marie, sa Mère. Poussé par la soif il parcourut les maisons de Matarieh, demandant un peu d'eau ; mais personne ne lui en donna. La Vierge, fatiguée du voyage, s'assit au pied d'un arbre avec l'Enfant Jésus et Joseph ; et voici qu'une source jaillit subitement à côté de la bienheureuse Vierge, et les désaltéra. Ces nobles eaux arrosent les plantes de baume du jardin...

« La fontaine est actuellement un large puits d'où l'on tire l'eau au moyen de roues tournées par quatre bœufs.

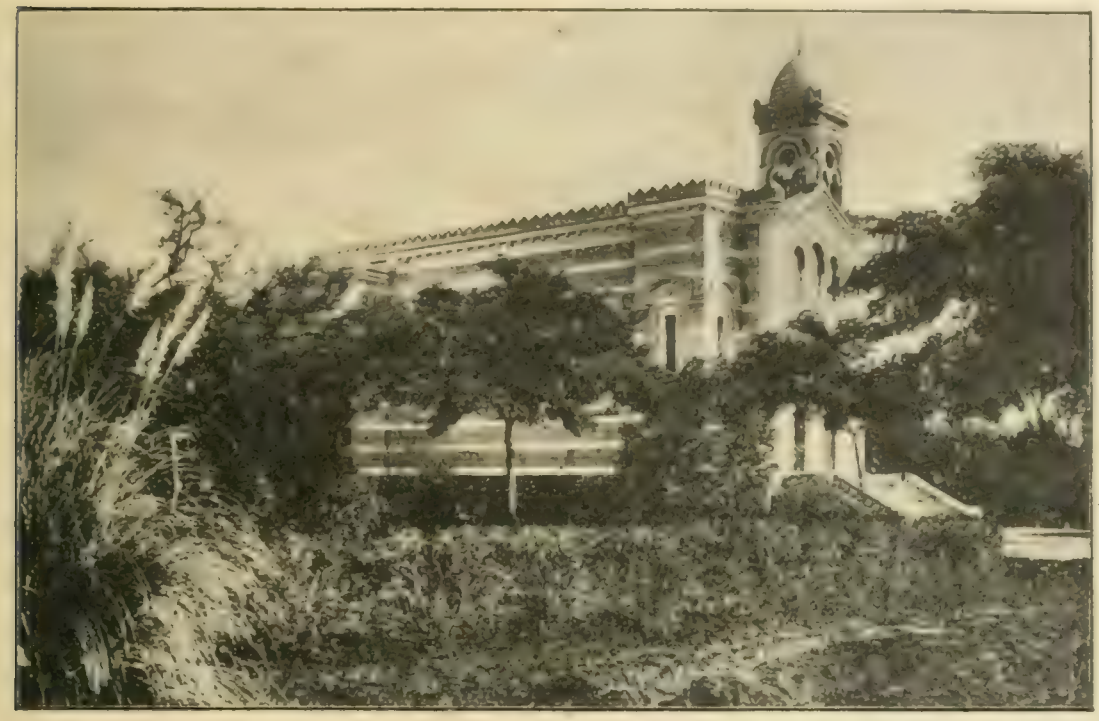
« On raconte que les habitants, ayant appris à connaître la vertu de la petite

source, voulurent augmenter la quantité d'eau, et creusèrent une large fosse ronde, à l'endroit même où elle sortait de terre. L'eau y arriva en abondance, mais elle ne coula plus d'elle-même au dehors, comme auparavant : il fallut y mettre des roues.

« A côté du puits, dans une salle ouverte, on voit un joli bassin, revêtu de marbre, où passe l'eau, avant de se rendre au jardin et au grand réservoir. Dans le mur de la salle est une niche, également revêtue de marbre, devant laquelle pend une lampe allumée. La B. Vierge faisait sa prière, à la place où est la niche. C'est par honneur pour Elle que les Sarrasins y allument une lampe. Ils ne souffriraient pas qu'on fît là quoi que ce soit contre le respect qui lui est dû.

« Quand la nuit fut venue, dit Fabri, chacun se coucha où il lui plut. Pour moi, j'allai avec mon compagnon étendre nos petits lits sur le bord de la grande fontaine.... Nous y avons passé une nuit bien tranquille.

« Le lendemain matin, nous chantâmes l'office et la messe de la glorieuse Vierge auprès du petit bassin de marbre.



ÉGYPTE — CHAPELLE DE LA SAINTE-FAMILLE A MATARIEH

« Nous bûmes de son eau ; puis plusieurs d'entre nous voulurent s'y plonger, pour se donner de nouvelles forces. Les Sarrasins aiment à se baigner dans cette eau, persuadés qu'ils en éprouvent d'heureux effets...

« En face de nous était un grand et vieux figuier de Pharaon, au tronc cave, devant lequel pendent deux lampes allumées.

« Ce figuier, nous dit le trucheman, est l'arbre de la B. Vierge Marie : suivant la tradition commune aux Chré-

tiens et aux Sarrasins, la Vierge Marie, quand Elle habitait ce lieu, vint avec l'Enfant Jésus dans ses bras, se reposer sous son ombre. On ajoute que le tronc s'ouvrit de lui-même, pour offrir un siège commode à la Mère de Dieu. Nous sommes entrés les uns après les autres dans le tronc, et nous y avons récité dévotement l'*Ave Maria*.

« Les branches de l'arbre étaient couvertes de fruits, appelés figues de Pharaon. Nous en avons mangé plus par dévotion que par goût et nécessité, et nous en avons emporté quelques petits rameaux. » . . . . . .

« On nous montra un autre arbre admirable, qui nous était tout à fait inconnu. Il nous est bien difficile de le décrire. Il sort de terre comme un roseau, mais il n'est pas un roseau, bien qu'il n'ait pas de branches, et que ses feuilles, sortant de la tige, l'entourent tout entière. Ses feuilles ont jusqu'à seize pieds de long. Du milieu de la couronne qu'elles forment au sommet du tronc, sort une longue grappe de fruits délicieux, longs d'un palme. Quand on les coupe en travers, on y voit la figure un peu confuse d'un crucifix, formée par les fibres des cloisons. Les Arabes l'appellent *Mose* (bananier). Les peuples d'Orient, Chrétiens, Mahométans et Juifs, disent que l'arbre de la science du bien et du mal dans le paradis terrestre était de cette espèce [1].

« En nous avançant à travers les plantes odoriférantes, nous arrivâmes à une petite clôture de terre et de roseaux, dont la porte était solidement fermée par des bras et des serrures en fer. Des gardes, armés de grands bâtons, en défendaient l'entrée. C'est là que l'on cultive le célèbre baume. Il mériterait vraiment une meilleure clôture.

« Il nous fallut donner encore quelques étrennes aux jardiniers. Enfin, ils nous permirent d'entrer successivement par groupe de cinq, sous la garde du trucheman, après avoir promis de ne toucher en aucune manière les plantes de baume.

« Cet enclos n'est pas considérable : il ne contient pas plus de 500 baumiers. Les arbustes arrivent à peine à la hauteur d'un homme : ils ont à peu près le port du groseillier. Leurs rameaux sont blanchâtres, mous et gros ; leurs feuilles sont semblables à celles de la *rue*, elles ont cependant sept folioles *(folia rutæ similia, septem tamen angulorum)*.

Le trucheman prit un petit rameau, le plia dans ses doigts jusqu'à faire crever la peau ; il en sortit une larme limpide, épaisse comme l'huile, qui remplit l'air de la plus suave odeur.

« Le 8 octobre, à l'approche de la nuit, nous prîmes le chemin du Caire, précédés de notre trucheman. Nous avions à gauche un désert stérile et brûlé par le soleil ; à droite, des jardins, des champs, des vergers vraiment magnifiques, et, au milieu, de superbes maisons décorées et peintes comme des palais ; on dirait que de Matarieh au Caire c'est une ville continue. Enfin nous entrâmes dans la grande ville. Un peuple infini s'agitait, se pressait dans les rues avec des torches et des fanaux. Des jeunes gens qui nous avaient reconnus pour des pèlerins, nous poursuivaient de leurs cris et nous jetaient de la poussière ; nous ne pûmes leur échapper qu'en pressant le pas de nos montures. Nous n'aurions pas évité les coups de la popu-

1. « On a dit également, et peut-être avec plus de raison, que le figuier dont Adam et Eve prirent les feuilles pour cacher leur nudité, était un bananier. La banane courte s'appelle encore aujourd'hui la figue banane : il n'est pas de figuier qui porte d'aussi larges et d'aussi belles feuilles. Les gaines des feuilles donnent des filaments qui purent servir à Adam et à Eve, pour les coudre ensemble (Gen. III, 7.) Rosenmüller, Celsius, Génésius sont de cet avis. — Les Bonatistes ont conservé la trace de cette ancienne croyance, en donnant à la meilleure espèce de bananier le nom de *Musa paradisiaca*. » (Note du P. Jullien, *op. cit.*)

lace, si nous étions entrés de jour dans la ville. »

Ce voyage des nobles allemands a été mis en bouts-rimés par Nicole le Huen, religieux Carme du couvent de Panteaux-de-Mer. Les lecteurs liront avec plaisir ce gracieux passage, le retour de Matarieh au Caire :

Le trucheman est venu de la ville avec une escorte.

« Voulant légièrement les mena (mener) au Caire
Mais ils avaient trouvé si bon repaire,
Si doux, si bon, si débonnaire,
Au regard du pays passé des deserts du Sinai
Chascun était très tant lassé
Que ne quérait que le repos,
Vu le bon air et le beau cloz
Qui tant réconfortait.
C'était plaisir,
De là reposer chacun avait désir.
Là fut montré un grand figuier, large et spacieux,
Et bien semblait qu'il était vieux.
Le tronc avait grant concavure
Où fut logée la Vierge pure
Avec Jésus ; car, quant logis
Joseph ne put trouver,
En ce lieu voulut reposer,
Près du figuier, lequel s'ouvrit
Par tel proufit
Que logis fit
Au Créateur
Et à sa Mère,
Noble repaire
Et de valeur. »

Tout aussi intéressants sont les récits de bien d'autres pèlerins ou voyageurs. C'est toujours l'*Arbre de la Vierge*, *la Source* et *le Jardin de Baume ;* toujours la même tradition du séjour de la Sainte Famille en ce lieu, et, comme à l'appui, nombre de faits prodigieux, dont le contrôle nous échappe. Le merveilleux, exagéré peut-être, qu'ils nous offrent, ne détruit pas le fait principal, la venue de la Sainte Famille en ces lieux, mais le suppose, comme la broderie suppose l'étoffe, et la fleur une plante. (Cf. op. cit., *L'Arbre de la Vierge.*)

Pour perpétuer ces religieux souvenirs de la Sainte Famille à Matarieh, la Province de Lyon, dispersée et exilée, a érigé, à côté du Jardin de Baume, un magnifique sanctuaire en l'honneur de Jesus, Marie et Joseph exilés.

C'est un beau monument de piété filiale, remarquable par son élégance, la pureté de ses lignes, l'harmonie de ses proportions et la délicatesse de ses peintures. Bref, un vrai bijou d'art chrétien.

L'entrée principale fait face à la grande route d'Héliopolis ; son élégant clocher le signale au loin. En y entrant, on se sent porté au recueillement, à la contemplation, à la prière, à la joie ; c'est comme une heureuse vision de paix (*beata pacis visio*).

La dédicace en a été faite le 8 décembre de l'année 1904, 50e anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

Une inscription en lettres d'or, qu'on peut lire sur une table de marbre, à droite en entrant, en précise le but et la signification. La voici :

PVERO JESV. — MARIÆ MATRI IMMACVLATÆ.
DIVO JOSEPH CVSTODI. HIC EXSVLIBVS.
PROVINCIA LVGDVNENSIS S. J. DISPERSA ET EXSVL.
ANNO QVINQVAGESIMO A DOGMATE DE IMMACVLATA
CONCEPTIONE B. MARIÆ V.
SOLEMNITER PROCLAMATO.
IN TITVLVM AMORIS.
ET IN SPEM REDITVS.
VI IDVS DECEMBRIS MCMIV
D. D. D.

VI

Fruits merveilleux de la venue de Jésus en Egypte. — La présence de Jésus Sauveur en Egypte a été pour cette contrée idolâtre une source de grâces et de bénédictions.

A son entrée, les vains simulacres tombèrent et le désert tressaillit, la solitude s'anima et fleurit bientôt comme le lis, *quasi lilium*, promettant une riche moisson de saints et illustres personnages. Elle ne se fit pas longtemps attendre.

Vers l'an 49 de Jésus-Christ, S. Marc, évangéliste, fut envoyé en Egypte par son maître, l'apôtre S. Pierre.

Il y apporta le livre des Evangiles qu'il avait écrit à Rome. Plein d'ardeur et de zèle, il s'appliqua à faire connaître le Dieu Sauveur à ces peuples idolâtres.

ÉGYPTE — L'ABSIDE DE LA CHAPELLE DE MATARIEH

La sainteté de sa vie, ses prédications apostoliques et ses miracles déterminèrent un grand nombre de conversions. Après avoir évangélisé avec succès Cyrène, dans la Pentapole, plusieurs villes et villages de la Lybie, la Haute et la

Basse Egypte, il vint prêcher Jésus crucifié à Alexandrie même, qui était alors, après Rome, la première ville du monde. Il y établit son siège. Dieu bénit ses travaux d'une manière éclatante : peu de temps après sa fondation, l'Eglise d'Alexandrie put rivaliser de ferveur, de générosité, d'union et de charité fraternelle avec celle de Jérusalem. Désireux de s'élever à une haute perfection, les premiers Chrétiens alexandrins voulurent joindre la pratique des conseils à l'observance des commandements de Dieu. A Alexandrie, comme à Jérusalem, les fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme : « *cor unum et anima una.* » Il y avait entre eux communauté de biens, de sentiments et d'affections.

A la mort de S. Marc, qui arriva le 25 avril de l'an 68, une Chrétienté florissante s'étendait déjà dans la vallée du Nil. Nulle part ailleurs la bonne semence de l'Evangile poussa plus vite et donna de plus beaux fruits de sainteté. Les bords du désert se couvrirent bientôt de monastères, et les solitudes se peuplèrent d'anachorètes. Il y eut en Egypte jusqu'à 200.000 moines, rivalisant de ferveur et d'austérité, sous la conduite d'illustres saints.

L'Egypte a été, aux premiers siècles du Christianisme, une magnifique pépinière d'insignes serviteurs de Dieu. Elle a fourni une glorieuse légion de martyrs, de confesseurs et de vierges.

Qu'il est beau le catalogue des saints de l'Eglise égyptienne, au cours des quatre premiers siècles ! Rares sont les jours de l'année liturgique où le Martyrologe ne mentionne pas quelque Saint ou Bienheureux ; et, fait digne de remarque, c'est Alexandrie qui a eu l'honneur de fournir le plus fort contingent.

La grâce et les exemples de J.-C. d'abord, le sang des Martyrs ensuite ont été une féconde semence de chrétiens : « *semen Christianorum* ».

Les vingt premiers successeurs de S. Marc sur le siège patriarcal d'Alexandrie formèrent, jusqu'au grand S. Athanase, une longue série de Saints : « *pulchra generatio cum claritate.* »

Et si trop courte, hélas ! fut la durée de cet âge d'or, c'est par la faute de l'orgueilleux et faible Dioscore, qui se laissa séduire par l'hérésie d'Eutyches et la fit embrasser à une grande partie de son peuple. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (Jac., IV, 6.

P. J.-B. Domaine, S. J.

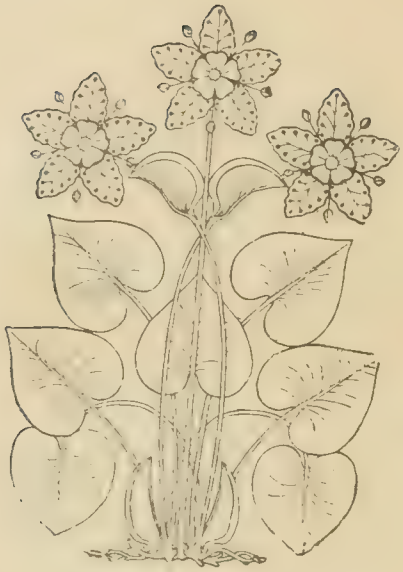


Table des Matières

Pompéi : son dernier jour. — Abbé OSSEDAT *(10 gravures.)* ... [illegible]

Aube de Noël. *Poésie.* — Pierre LHANDE, S. J. ... [illegible]

L'Armée Chinoise. — Léon GOUDALLIER. *(9 gravures.)* ... 23

Domenico Ghirlandajo (Peintre Florentin 1449-1494). — Gaston SORTAIS. *(6 gravures.)* ... [illegible]

El Mudo. — Pierre SUAU. ... 44

L'Art monumental au Canada Français. — Chanoine L. RAMBUCHE. *(13 gravures.)* ... [illegible]

Le Père Lacordaire. — H. D. NOLLET, O. P. *(10 gravures.)* ... 57

La Patrie de Rubens. — Jules-Louis TELLIER. *(2 gravures.)* ... [illegible]

Une « relique » de Jeanne d'Arc : N.-D. de Bermont. — A. MICHEL. *(9 gravures.)* ... [illegible]

Le Prêtre. *Poésie.* — Gaston SORTAIS. ... [illegible]

Egypte. Souvenirs de la Sainte-Famille en Egypte. — P. J.-B. DOMAINE, S. J. *(6 gravures.)* ... [illegible]

Table des Gravures

Pompéi — La mort de Pline l'Ancien. ... 7

» Vue à vol d'oiseau. ... 8

» La voie des tombeaux. ... 9

» Fontaine en mosaïque. ... 10

» Cave Canem. ... 10

» Atrium de la maison dite de Pansa. 11

» Plan de la maison dite de Pansa. 11

Coupes et vases découverts à Pompéi. ... 12

Vases trouvés à Pompéi. ... 13

Balances trouvées à Pompéi. ... 13

Pompéi. — Le temple de la Fortune. ... 14

» Vue actuelle des ruines. ... 15

» Tepidarium des Thermes du Forum. 16

» Coupe du caldarium des Thermes du Forum. ... 17

» Les habitants fuyant le cirque au jour de la catastrophe. ... 18

Pompéiennes jouant au jeu d'osselets. ... 19

Soldats chinois à l'exercice. ... 23

Artilleurs chinois et instructeurs européens. ... 25

Mandarin chinois et police de la ville de Kou-Tcheng. ... 27

Grandes manœuvres de 1905. — Défense d'une digue. ... 29

Grandes manœuvres de 1905. — Le capitaine français Martin photographie une batterie chinoise. ... 30

Grandes manœuvres de 1905. — Une batterie. 31

Domenico Ghirlandajo. — Les Funérailles de saint François ... 33

» » La Madone des « Ingesuati ». ... 34

» » Portrait d'un vieillard. ... 35

» » L'Adoration des mages. ... 37

» » Les funérailles de sainte Fine. ... 39

» » La Visitation. ... 41

Ottawa. — Le Parlement fédéral. ... 46

Tadoussac. — La chapelle historique. ... 47

Québec. — Intérieur de la basilique. ... 48

Lotbinière. — Intérieur de l'église. ... 49

Québec. — Église St-Roch. ... 50

Montréal — Église Notre-Dame. 51
» Cathédrale St-Jacques. 51
Quebec. — Le Parlement. 52
» — Statue de Champlain. 53
Montréal. — Monument de Maisonneuve. ... 54
Quebec. — Monument de Mgr de Laval. ... 54
» Fontaine du Parlement. 55
» Monument de Mgr de Laval. Un bas-relief. 56
Paris. — Notre-Dame. 57
Recey-sur-Ource. — Maison natale du R. P. Lacordaire. 58
» » » L'église où fut baptisé le P. Lacordaire. 59
Dijon. — L'ancien lycée. 60
Henri Lacordaire. 61
L'Abbé Lacordaire. 62
Le Père Lacordaire. 63
Le Père Lacordaire. 65
Sorèze. — Statue du P. Lacordaire. 67
Les derniers moments du P. Lacordaire. ... 68
Anvers. — La rade vue de la Tête-de-Flandre. 69
» La place Verte et la Statue de Rubens. 70
» L'un des promenoirs du port. ... 71
» Les bassins. 71
» Les cadets à bord du navire-école. 72
» Le Steen et l'embarcadère. 73
» La vieille boucherie. 73
» Vue à vol d'oiseau de la Grand'place et du port. 74
» La cour du musée Plantin. 75
Anvers. — La fontaine en fer forgé de Quinten Massys. 76
» La Statue de Quinten Massys. ... 76
Notre-Dame d'Anvers. 77
Anvers. — Plan de Notre-Dame. 77
» Un coin du jardin zoologique. ... 78
» Le chœur de Notre-Dame. 78
» Le musée royal. 79
Van Dyck, peint par lui-même. 80
Anvers. — La statue de Jordaens. 81
» La statue de Teniers. 81
Rubens. 82
Domremy. — La maison de Jeanne d'Arc. ... 83
La Basilique de Jeanne d'Arc. 84
Notre-Dame de Bermont. — Intérieur de la chapelle. 85
Bermont. — L'hermitage et la chapelle. ... 86
Le crucifix de la chapelle de Bermont. 87
Statue de N.-D. de Bermont. 88
Bermont. — Statue de saint Thiébaut. 89
» La croix du pignon du chevet du chœur. 89
» Fac-simile de l'inscription de la cloche. 90
Arbre de la Vierge à Matarieh. 95
Obélisque d'Héliopolis. 97
Source de la Vierge dans le jardin de Baume à Matarieh. 99
Le jardin de Matarieh en 1596. 101
Égypte. — Chapelle de la Ste Famille à Matarieh. 103
» L'abside de la chapelle de Matarieh. 106

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. Lille-Paris-Bruges.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 010461589b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 08 11 01 16 19 9